

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

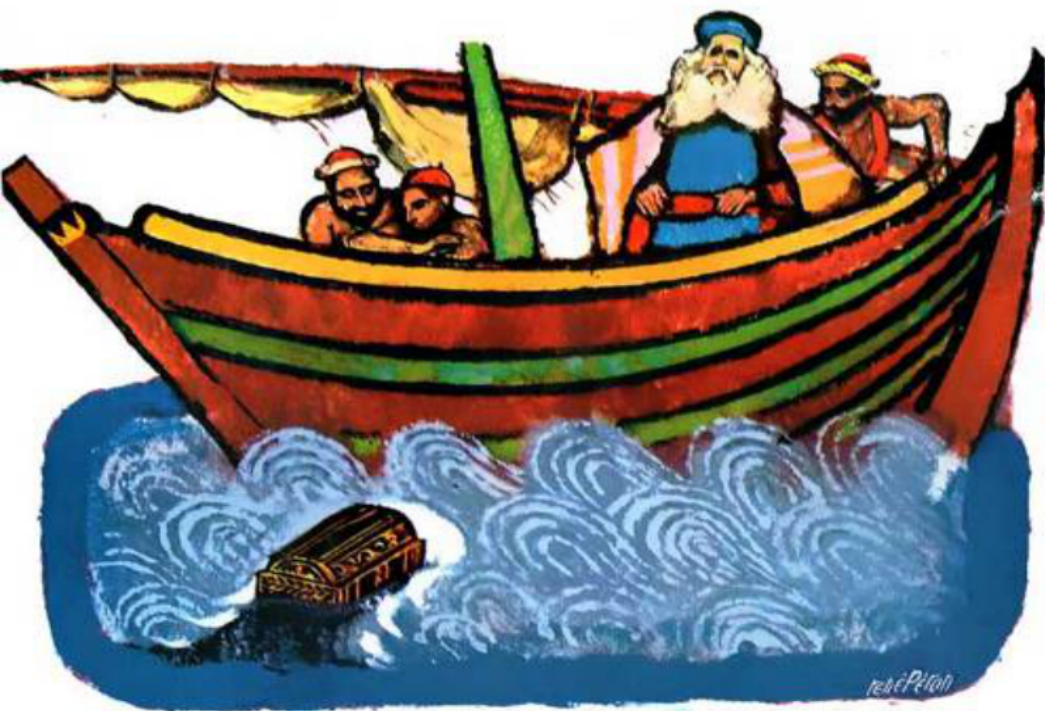
A. Weil

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A. WEIL

CONTES ET LÉGENDES D'ISRAËL



FERNAND NATHAN

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
D'ISRAËL**

**PAR
A. WEIL**

**ILLUSTRATIONS
DE RENÉ PÉRON**

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR – 1966

Avant-Propos



voici des *Contes et Légendes d'Israël*. C'est du plus profond de l'âme juive qu'ont jailli ces histoires qui prouvent la pureté des intentions et la beauté de la morale israélite à travers tous les temps.

L'auteur a essayé de laisser leur saveur à ces contes recueillis et traduits pour être lus par la jeunesse française : venus, les uns des livres saints et anciens, les autres de récits conservés par la tradition dans les familles, passés de bouche en bouche et définitivement fixés par quelque écrivain, ils montrent, dans sa variété, la vie, telle qu'elle a été menée par les juifs, trop souvent menacés dans leurs biens matériels et dans leur situation intellectuelle et morale.

Ils promènent le lecteur dans de nombreux pays de l'Asie et de l'Europe, tantôt en Palestine, tantôt en Espagne, tantôt en Pologne et dans d'autres lieux encore où le peuple d'Israël fut dispersé durant ses migrations séculaires, mais l'on peut saisir ainsi l'unité de sa vie sociale et religieuse à travers ces drames qui l'ont assailli pendant les milliers d'années de son existence.

Nous souhaitons que ces récits intéressent et émeuvent ceux qui les liront, et qu'ils puissent ainsi se rendre compte de la pensée si haute qui constitue le fondement de la vie israélite.

PS : Nous nous faisons un véritable plaisir et un devoir d'offrir

l'expression de notre vive gratitude à M. le Commandant Lipman ainsi qu'à M. Aimé Pallière, qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils éclairés.



La création d'Adam

(d'après le Midrache)



IEU dit aux anges : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

C'est alors que la Justice s'approcha, suppliante, du trône de la Majesté divine : « Souverain Juge du monde, dit-elle, garde-toi de créer l'homme, car chacun de ses pas sera marqué par l'injustice. Il chassera sans pitié la veuve de sa demeure et l'orphelin de son asile ; il n'hésitera pas à dépouiller son propre frère ; les rois eux-mêmes et les plus illustres princes s'empareront des biens de leurs sujets, acquis au prix d'un dur labeur. »

La Paix adressa au Seigneur la même prière : « Non, ne crée point l'homme. Malheur au monde si tu appelles cet être à l'existence, car il ne voudra entendre parler ni d'union, ni d'amour fraternel ; la haine et la discorde l'accompagneront ; je vois des peuples et des empires noyés dans le sang, le père et le fils divisés par l'intérêt, l'époux et l'épouse troublant, par de funestes querelles, la paix de leur foyer. »

La Vérité intervint à son tour et dit : « Le mensonge sera le trait dominant de son caractère : mensonge dans la maison de Dieu, mensonge dans la famille, mensonge dans le temple de la justice, mensonge d'homme à homme et de peuple à peuple. »

Mais alors se présenta la créature divine la plus admirable, l'ange

de la Miséricorde, au visage empreint d’une ineffable douceur. Prosterné devant le Seigneur, il pria ainsi : « De grâce, ô mon Dieu, j’intercède pour l’homme, crée-le ! Je veux être le soutien. Je veux être son soutien. Je veux accompagner sa marche. Si la passion et l’erreur l’entraînent au mal, je serai là pour relever son courage, pour le ramener dans le droit chemin et le faire revenir vers son père céleste. »

C’est ainsi que la Miséricorde parla au Seigneur, et le Seigneur écouta la voix suave de la Miséricorde. Il créa l’homme.

Et l’homme, fragile créature couverte de péchés, a toujours besoin du bon Ange qui plaide pour lui et qui doit, depuis l’heure de sa naissance jusqu’au moment de sa mort, guider et affermir ses pas tout le long de son pèlerinage.



Le crime de Caïn

(d'après le Midrache)



AÏN et Abel étaient tombés d'accord pour le partage des biens de ce monde. Caïn prit pour lui les terres, et Abel tous les objets qui ne tiennent pas au sol.

Bientôt naquirent entre eux les soupçons, la jalousie et la malveillance.

— Le sol que tu foules aux pieds, disait Caïn, est ma propriété ; vole dans les airs.

— Les vêtements qui te couvrent, répondait Abel, m'appartiennent, rends-les-moi.

Ainsi les discussions devinrent de plus en plus violentes ; elles devaient finir de la façon tragique que l'on sait.

Caïn saisit un jour une branche d'arbre et en porta à son frère un si terrible coup que le pauvre Abel tomba inanimé. Il gisait dans son sang, et il n'y avait personne pour le secourir. Seul un chien, gardien du troupeau, n'avait pas abandonné le corps de son maître et il le protégeait contre les animaux féroces et les oiseaux de proie.

Adam et Ève ne savaient rien encore de ce qui s'était passé. Ils se demandaient pourquoi Abel tardait tant à revenir. Ils le cherchèrent de tous côtés et finirent par découvrir le corps de leur enfant bien-aimé. Leur cœur fut déchiré par une douleur indicible. Des larmes jaillirent de leurs yeux, et ce qui augmentait encore leur détresse, c'est qu'ils ne savaient que faire de ce corps privé de vie. L'abandonner ? Leur tendresse ne pouvait s'y résoudre. Le confier à la terre ? Cette

pensée ne leur était pas venue.

C'est alors qu'ils virent un corbeau qui, creusant le sol de son bec et de ses pattes, cachait dans le trou le corps d'un de ses petits et le recouvrait de terre. Eux aussi, ils creusèrent une fosse et y enterrèrent Abel...

Voilà pourquoi Dieu récompensa les corbeaux des soins qu'ils donnent à leurs morts. Quand ils crient et demandent à manger, Dieu les exauce et leur donne leur nourriture. Car le Seigneur se souvient à jamais de la piété que l'on témoigne envers les morts et il récompense dans la suite des générations les œuvres de miséricorde accomplies par les fils à la mémoire des pères.



La vigne de Noé

(d'après le Midrache)



ORSQUE Noé, après le déluge, planta la vigne, Satan [1] poussa des cris de joie. « Cette plante-là, dit-il, est à moi. Certes, elle sera le meilleur des pourvoyeurs de mon royaume. Le tout est de trouver le bon engrais pour obtenir beaucoup de fruits. » Il s'approcha de Noé, occupé aux travaux de sa plantation.

— Que fais-tu là ? lui dit-il.

— Tu le vois, répondit Noé, je plante la vigne.

— Et pourquoi ?

— C'est que le fruit de cet arbuste sera précieux. Il réjouira le cœur de l'homme.

— S'il en est ainsi, dit Satan, occupons-nous ensemble à trouver un engrais convenable.

Satan alors apporta successivement une brebis, un lion, un tigre, un porc et enfin un singe. Il sacrifia tour à tour ces animaux, de façon que leur sang, pénétrant dans le sol et de là dans le suc de la vigne, se mêlât dans le raisin. L'astucieux Satan savait bien ce qu'il faisait.

Aujourd'hui encore les caractères des animaux qu'il a choisis se montrent dans les effets du vin. S'il boit un peu de vin, l'homme est doux comme la brebis. Boit-il une dose un peu plus forte, il devient courageux comme un lion. Quand il dépasse la juste mesure, le voilà féroce comme le tigre. Enfin s'il s'abandonne à la passion de boire, il ressemble au porc qui se vautre dans la fange et il devient aussi abject qu'un singe grimaçant.



Les villes coupables

(d'après le Midrache)



ES villes de Sodome et Gomorrhe étaient assurément les plus impies du pays de Canaan, et la catastrophe qui finalement les anéantit fut un châtimement mérité. Quand un marchand ambulant y pénétrait, les habitants, grands et petits, accouraient, et chacun lui dérobait quelque chose. Si, en cherchant à défendre sa marchandise, il lui arrivait d'être blessé, loin de le dédommager, on lui réclamait encore de l'argent en prétendant qu'une saignée est salutaire à la santé.

Un jour, Eliézer, serviteur d'Abraham, vint à Sodome et fut témoin de la façon inhumaine dont un pauvre homme était traité. Il voulut prendre sa défense, mais la foule se retourna sauvagement contre lui et lui jeta des pierres, en sorte qu'il fut blessé et perdit beaucoup de sang. Amené devant le juge, il fut condamné à payer quatre pièces d'argent pour prix de cette prétendue saignée. Eliézer, irrité de ce jugement inique, ramassa une pierre et la lança à la figure du juge.

— Si telle est la loi du pays, dit-il, payez-vous donc avec cela pour la saignée que je vous dois.

Et il s'enfuit.

Dans cette ville abominable, il était sévèrement interdit d'exercer l'hospitalité. Quand un étranger arrivait, il était permis de lui donner une aumône en argent, mais personne ne devait se risquer à lui offrir, ni même à lui vendre un morceau de pain, de telle sorte qu'avec l'aumône reçue, il lui fallait bientôt mourir de faim.

Une fille de Loth, qui avait caché du pain dans sa cruche pour le donner à un malheureux affamé, fut accusée du crime de charité et condamnée à être brûlée vive.

Une autre jeune fille avait eu la témérité de céder à la prière d'un voyageur qui sollicitait la faveur d'un verre d'eau. La population, apprenant ce méfait, accourut, arracha à la jeune fille ses vêtements, enduisit son corps de miel et l'exposa ainsi aux piqûres des abeilles : elle succomba sous leurs dards.

Eliézer, qui, en une autre circonstance, avait vainement cherché à obtenir un peu de pain, alla sans façon s'asseoir à la table d'un festin de noces qui se célébrait ce jour-là.

— Qui donc t'a invité ? lui demanda à voix basse et avec terreur son voisin.

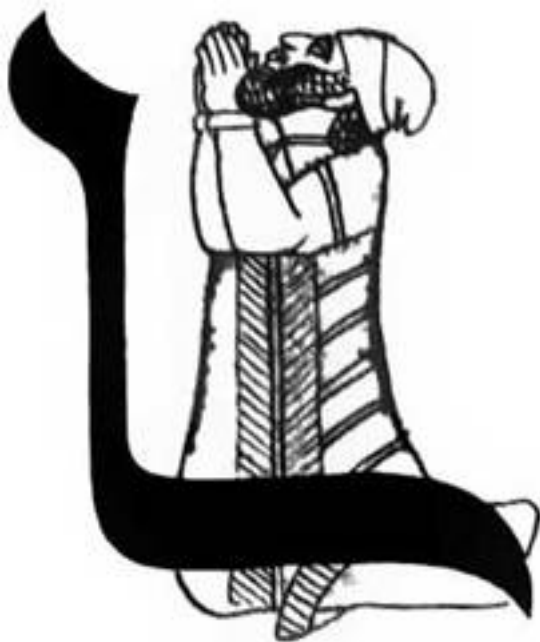
— Comment ? tu me le demandes ? répondit Eliézer. Mais c'est toi !

À ces mots, l'homme s'enfuit, épouvanté, craignant de se voir appliquer la loi qui punissait de mort quiconque invitait quelqu'un à manger. L'autre voisin lui fit la même question et obtint la même réponse. Il s'enfuit de même. Il en fut ainsi de tous les convives jusqu'au dernier, de sorte qu'Eliézer demeura finalement seul au festin ; il put ainsi manger tout à son aise.



Comment Abraham reconnut le vrai Dieu

(d'après le Midrache)



ES descendants de Noé, à mesure qu'ils se multipliaient, effaçaient de leur esprit jusqu'au moindre souvenir de Dieu ; ils devinrent tous idolâtres, adorant le soleil, la lune et les animaux. Un seul homme, Abraham, fils de Tharé, marcha dans la voie du Seigneur et trouva grâce à ses yeux.

Étant encore enfant, Abraham fut caché par son père dans une grotte. Le roi Nemrod, qui en voulait à sa vie, lui tendait des embûches. Néanmoins, au fond de sa grotte obscure, la recherche de Dieu occupait son cœur ; il en faisait l'objet constant de ses méditations et sans cesse, il se demandait ; « Qui donc est mon créateur ? »

Quand, après un séjour de plusieurs années dans cette retraite obscure, il sortit enfin à la lumière du jour, ses yeux contemplèrent pour la première fois le ciel et la terre ; quelles ne furent pas sa surprise et sa joie ! Il demanda alors dans tous les lieux d'alentour : « Quel est le Dieu créateur du ciel et des splendeurs de la nature ? »

Le soleil venait de se lever : Abraham tomba la face contre terre ; « Est-ce là, s'écria-t-il, le Dieu de l'univers ? Ah ! combien son aspect est éclatant ! »

Il demeura tout le jour absorbé dans cette contemplation ; mais comme, vers le soir, le soleil se couchait pour faire place à la lune, il dit : « Cet astre qui se couche ne peut être le maître du monde. Le maître, c'est sans doute ce nouveau luminaire, moins grand, il est vrai, que le premier, mais tout aussi magnifique, et cette armée d'étoiles est certainement le cortège de ses serviteurs. » Il se prosterna aussitôt devant l'astre de la nuit. Mais la lune et les étoiles ayant disparu, Abraham resta seul, consterné. « Je vois, dit-il tristement, que cet astre n'est pas non plus le créateur de toutes choses. »

Alors le Seigneur Dieu se révéla à son pieux serviteur qui le cherchait de tout son cœur, et Abraham reconnut son maître et l'adora.



Abraham détruit les idoles de son père

(d'après le Midrache)



BRAHAM s'efforça de tirer de l'erreur, Tharé, son père, grand idolâtre et fabricant d'idoles ; mais celui-ci, loin de l'écouter, lui ordonna de continuer à fabriquer les statues de ses dieux et d'en avoir soin. Abraham obéit, quoique à regret, à l'ordre de son père. Un jour, Tharé étant sorti de la maison pour quelque affaire, il arriva qu'un vieillard se présentât à Abraham et s'enquît du prix d'une idole qui lui plaisait beaucoup. Pour toute réponse, le jeune homme lui dit :

— Oserais-je te demander ton âge, vieillard ?

— Soixante-quinze ans.

— Soixante-quinze ans ! s'écria Abraham, et tu veux adorer une image que les ouvriers de mon père ont fabriquée il y a à peine vingt-quatre heures ! Ô folie ! un homme de soixante-quinze ans veut courber sa tête grise devant une idole d'un jour !

Ce discours remplit de confusion le vieillard, et il se retira sans rien dire.

Il vint encore d'autres acheteurs, qu'Abraham renvoya de même.

Enfin, une vieille femme, qui tenait un vase rempli de fleur de farine, s'approcha pour l'offrir à ces statues. Abraham, transporté d'indignation, saisit une hache et brisa toutes les idoles, à l'exception d'une seule, plus grande que les autres, et dans la main de laquelle il mit la hache.

À son retour, Tharé, trouvant ses précieuses statues en mille pièces, donna libre cours à son indignation.

— Qu'est-il donc arrivé, Abraham ? s'écria-t-il.

Abraham lui raconta alors qu'une offrande de farine, apportée par une vieille femme à ces idoles, avait fait naître entre elles une dispute fort vive parce que chacune des divinités prétendait à cette offrande ; la plus grande de toutes s'était alors levée et, ayant pris une hache, avait brisé les autres.

— Il n'y a que folie et mensonge dans ce que tu racontes là, répliqua Tharé. Mes statues n'ont jamais ni articulé un mot, ni fait un seul mouvement !

— Ah ! mon père, répondit Abraham, réfléchis bien à ce que tu me dis là ! Comment, après l'aveu que tu viens de faire, peux-tu rendre des honneurs divins à ces idoles inanimées, qui n'ont même pas pu préserver leurs têtes des coups qu'on leur a portés ?



Abraham devant Nemrod

(d'après le Midrache)



HARÉ, bien loin de rougir de son aveuglement, s'irrita des sages conseils que son fils lui avait donnés pour l'arracher à l'idolâtrie. Il alla sur-le-champ le livrer aux gens de Nemrod, son ennemi. Celui-ci le fit comparaître aussitôt et voulut le contraindre à adorer le *Feu*.

— Grand roi, lui dit Abraham, pourquoi ne pas adorer plutôt l'*Eau* ? Elle est plus puissante que le *Feu*, puisqu'elle a la force de l'éteindre.

— Adore donc l'*Eau*, répondit Nemrod.

— Mais je ne sais, poursuivit Abraham, s'il n'est pas plus raisonnable d'adorer les *Nuages*, car ils portent l'eau en eux et la font tomber sur la terre.

— Eh bien ! adore les *Nuages*, dit Nemrod, puisque tu crois que leur puissance est plus grande encore.

— Non point, répliqua Abraham ; si c'est la puissance que nous devons adorer, c'est au *Vent* que doit aller notre préférence, car il pousse les *nuages* les uns contre les autres et les chasse devant lui.

— Avec tous tes discours nous n'en viendrons jamais à bout, s'écria le roi en colère ; adore donc le *Vent* et je te pardonnerai tes blasphèmes contre nos *divinités*.

— Ne t'irrite pas, grand monarque, dit Abraham d'un ton suppliant ; je ne puis adorer ni le *Feu*, ni l'*Eau*, ni les *Nuages*, ni le *Vent*, ni aucune des choses que tu appelles *divinités*. Toute la force que ces puissances possèdent, elles la tiennent de la grâce du Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre ; c'est devant Lui seul que je veux me prosterner.

— Eh bien ! dit Nemrod, puisque tu refuses d'adorer le *Feu*, tu ne tarderas pas à ressentir sa force et sa puissance.

Il ordonna de jeter Abraham dans une fournaise ardente. Mais à l'étonnement de tous les assistants, Abraham sortit des flammes sain et sauf.

Dieu avait sauvé le « père des croyants », le conservant ainsi pour sa mission glorieuse.



Les ossements de Joseph

(d'après le Midrache)



ORSQUE l'heure de la délivrance eut sonné pour les Israélites captifs en Égypte, Moïse se souvint du serment que Joseph, avant sa mort, avait fait prêter aux enfants d'Israël : « Quand Dieu vous libérera du joug égyptien, vous emporterez avec vous mes ossements. »

Moïse chercha pendant trois jours et trois nuits le cercueil de Joseph, mais ses efforts furent vains. Il n'en découvrit nulle part aucune trace et fut très affligé de l'insuccès de ses recherches. C'est alors qu'il rencontra Sérah, fille d'Ascher. Cette femme était surnommée par les Hébreux « Trésor précieux », car, très avancée en âge, elle gardait, des temps passés, de multiples connaissances.

— Ô sauveur d'Israël, pourquoi donc ton visage est-il si triste ? lui demanda-t-elle.

— Comment ne serais-je point dans la désolation ? répondit Moïse. Voici trois jours et trois nuits que je cherche le cercueil de Joseph, sans lequel nous ne pouvons quitter l'Égypte.

— Si telle est la cause de ton tourment, dit la vieille femme, je veux te faire voir immédiatement l'emplacement où se trouvent les

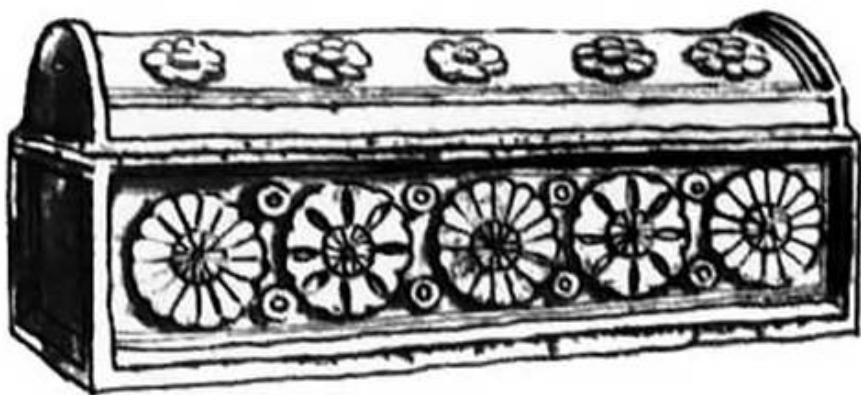
restes de notre patriarche.

Et elle conduisit Moïse au bord du Nil. Elle s'arrêta à un certain endroit. C'est ici, dit-elle, que les magiciens et les devins ont fait immerger au fond du fleuve le pesant cercueil de Joseph. Je me souviens encore fort bien des paroles qu'ils prononcèrent en cette circonstance : « Joseph, dirent-ils, a adjuré les enfants d'Israël de ne pas quitter l'Égypte sans emporter ses ossements. Eh bien, cachons-les si bien qu'ils ne puissent plus les retrouver jamais. »

Moïse, alors, debout au bord du Nil, s'écria d'une voix forte :

— Joseph, Joseph, rappelle-toi le serment que tu as fait prêter aux enfants d'Israël avant ta mort. L'heure de la délivrance pour nous a sonné. Le seul empêchement à notre départ, c'est que nous ne sommes pas en état d'accomplir la promesse qui t'a été faite. Pour l'honneur du Nom sacré qui est invoqué sur nous, fais donc remonter ton cercueil des profondeurs du Nil, afin que, l'emportant avec nous, nous puissions quitter à jamais ce pays où nos âmes et nos corps sont esclaves.

Moïse avait à peine prononcé ces paroles qu'un remous se produisit dans les eaux du fleuve et, sur les vagues bouillonnantes, le cercueil de Joseph apparut ; il fut projeté sur la rive. Moïse chargea sur ses épaules le précieux fardeau et il se hâta de le porter aux Hébreux, ses frères, qui attendaient avec impatience son retour et qui s'apprêtèrent aussitôt à abandonner pour toujours la terre de servitude.



Moïse enfant

(d'après le Midrache)



ITHIA, fille du Pharaon, amena un jour à son père le petit garçon qu'elle avait trouvé dans une corbeille au bord du Nil et qu'elle aimait beaucoup. Elle espérait que l'innocence de l'enfant toucherait le cœur de son père et le rendrait moins inhumain pour les malheureux Hébreux. Elle-même avait été guérie de la lèpre depuis qu'elle avait adopté le petit abandonné. Grâce à la fréquentation continue d'Amram et de Jochebed, qui l'aidaient à élever l'enfant trouvé, la princesse fut guérie peu à peu d'une autre lèpre non moins dangereuse, celle de l'idolâtrie. Elle avait trouvé la voie qui conduit au vrai Dieu. C'est pourquoi elle avait pris le nom de Bithia, qui signifie « fille de Dieu ».

Un jour que le garçonnet, à qui elle avait donné le nom de Moïse, se trouvait assis sur les genoux du roi, il saisit la couronne du souverain et la jeta par terre. Or, le Pharaon était un homme superstitieux. Le geste de l'enfant lui sembla de mauvais augure. Il rassembla aussitôt ses conseillers et ses devins et leur raconta ce qui s'était passé. « Nul doute, dirent-ils, que cet enfant ne te ravisse un jour ta couronne et ton trône. Tue-le avant qu'il soit en état de te nuire. »

Le roi était sur le point de suivre le conseil de ces hommes cruels, lorsque l'un des conseillers nommé Jéthro, prit la parole et dit :

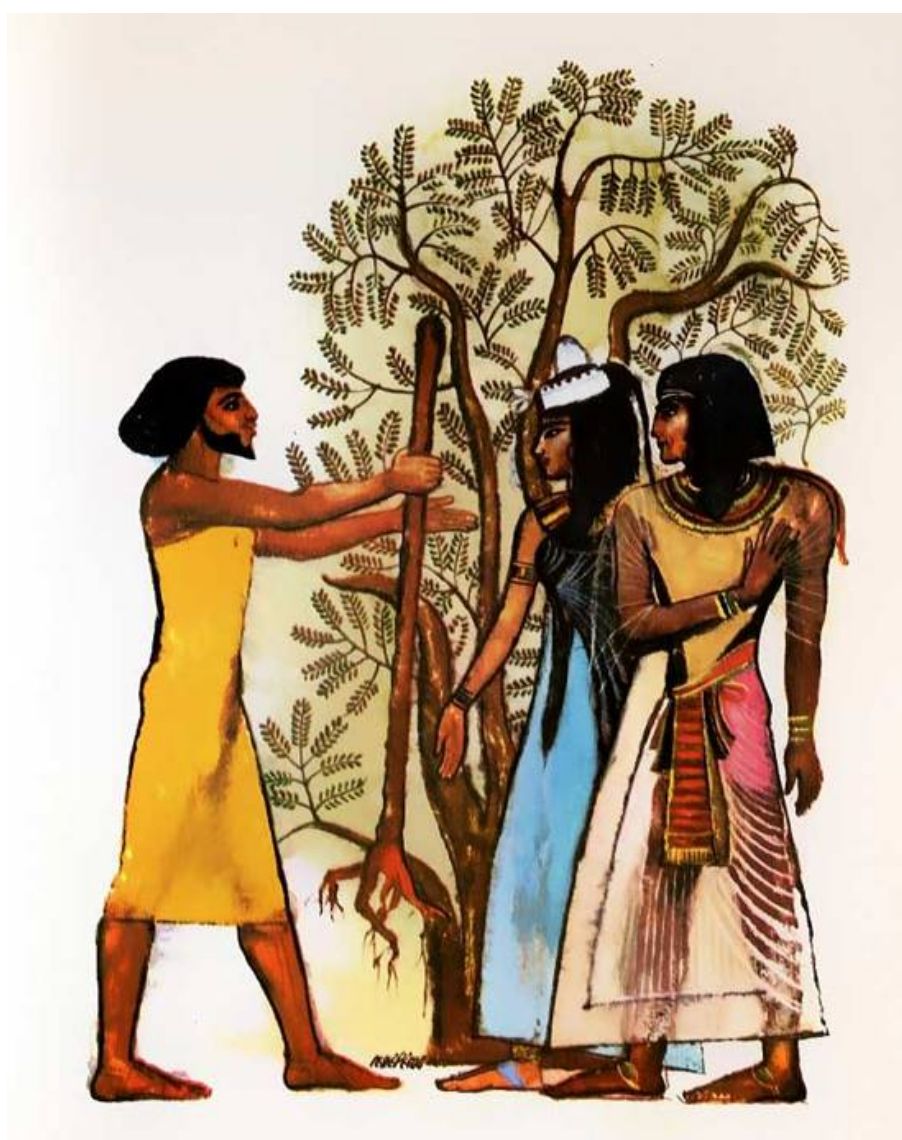
— N'est-il pas de notre devoir de vérifier, auparavant, si vraiment le geste de cet innocent enfant doit être interprété comme un fâcheux présage ? Peut-être, après tout, la chose n'a-t-elle aucune importance. Est-il raisonnable de chercher une signification dans les mouvements irréfléchis des enfants ? Si vous voulez m'en croire, faisons une expérience. Qu'on apporte ici un plateau garni de pièces d'or et un autre rempli de charbons ardents. Si l'enfant étend sa main vers les charbons ardents, je pense qu'il sera démontré, ainsi, que ce qui l'attire, c'est uniquement ce qui brille davantage, même au risque de se brûler les doigts.

Mais si, au contraire, sa main se porte vers l'or, il sera prouvé qu'en touchant la couronne royale, il nous a donné un signe dont il n'y a rien de bon à attendre.

Le conseil parut excellent, et le Pharaon donna l'ordre d'apporter les deux plateaux, l'un rempli d'or pur, l'autre de charbons ardents. Déjà la main de l'enfant se tendait vers l'or, lorsqu'un ange invisible, descendu du ciel, la détourna soudain et la dirigea vers les charbons ardents. Le petit Moïse se brûla les doigts et poussa des cris perçants, mais il était sauvé.

L'événement eut néanmoins des suites fâcheuses. Pour calmer la douleur de la brûlure, l'enfant, dont les doigts tenaient encore un petit morceau de charbon, porta la main à sa bouche et il se brûla le bout de la langue. C'est pour cette raison qu'il bégaya quand il fut en âge de parler. Et ceci nous apprend une chose : c'est que ce ne fut point à l'éloquence de Moïse que les Hébreux durent plus tard leur délivrance, mais uniquement à la Providence divine.





Il prononça avec ferveur le nom divin.

Le bâton miraculeux de Moïse

(d'après le Midrache)



N connaît les prodiges que Moïse opéra avec son bâton, mais peu de gens savent l'histoire de ce bâton miraculeux. La voici :

Le bâton dont il s'agit est ni plus ni moins qu'une branche de l'arbre de la science, qui se trouvait au Paradis terrestre. Adam, banni de l'Éden, avait obtenu de son Créateur ce présent pour le consoler dans son châtiment. Il l'emporta partout avec lui et ce bâton avait la propriété de soulager sa fatigue quand il cheminait dans la chaleur du jour. Au moment de mourir, c'est au pieux Seth qu'il le confia. Plus tard, Noé, qui en était possesseur, y trouva une aide précieuse pour mener à bonne fin la construction de l'arche.

Nous retrouvons le précieux bâton dans la main d'Abraham, quand notre saint patriarche gravit le mont Moria pour y offrir son fils en holocauste. Jacob le portait au moment où il franchit le Jourdain et, à son retour au pays natal, il en fit don à Joseph, son fils préféré. Celui-ci, grâce à ce bâton, put opérer des prodiges en Egypte. Lorsqu'il mourut, le bâton fut apporté avec d'autres objets dans le palais du Pharaon. Celui-ci voulut s'en servir mais entre ses mains, il perdit son pouvoir miraculeux, en sorte que le souverain le relégua dans un coin

du palais et ne s'en occupa plus. Jéthro, l'un des magiciens de la cour d'Égypte, connaissant la valeur de ce bâton, s'en empara et il le planta dans son jardin. Mais, bien que le bâton prît racine, il ne porta ni feuilles ni fruits. Jéthro voulut alors l'arracher du sol mais tous ses efforts furent vains : il ne put le déraciner.

Or, Jéthro avait une fille nommée Sephora, qui était fort belle. Elle fut maintes fois demandée en mariage, mais elle repoussa tous les prétendants, déclarant qu'elle n'accepterait que celui qui serait capable d'arracher du sol le fameux bâton.

Moïse, qui avait entendu parler du bâton miraculeux et de la beauté de Sephora, ne fut point découragé par l'insuccès de tous ceux qui avaient tenté l'entreprise. Il résolut de s'y essayer à son tour et, pour cela, il se rendit dans le jardin de Jéthro. Au moment où il saisissait le bâton, il aperçut à l'extrémité le nom sacré du Dieu des Hébreux qui y était gravé en toutes lettres. Il prononça avec ferveur le nom divin et aussitôt le charme fut rompu ; il enleva le bâton aussi facilement que si c'eût été une plume. Il épousa la fille de Jéthro, et aussi longtemps qu'il garda les troupeaux de son beau-père, le précieux bâton en main, aucune brebis ne fut jamais attaquée par une bête féroce.

Le bâton lui servit pour opérer ses miracles devant le Pharaon et pour délivrer ses frères de la servitude d'Égypte.



Moïse et la brebis

(d'après le Midrache)



N paissant dans le désert les troupeaux de Jéthro, son beau-père, Moïse méditait sans cesse sur le sort de ses frères en Égypte. Il ne remarqua pas, certain jour, la disparition de l'une de ses brebis. Quand il s'en aperçut, il courut à sa recherche et il la trouva qui apaisait sa soif à une source. « Pauvre créature, dit-il, c'est donc pour cela que tu t'étais égarée ! Si j'avais su que tu voulais boire, je t'aurais moi-même amenée à la source. » Il prit dans ses bras la petite brebis, fatiguée de sa longue course, et il l'emporta au bercail.

Le Père céleste entendit les paroles de Moïse et il vit son geste de miséricorde. Lui, le Créateur de tous les êtres, il se réjouit de ces sentiments si charitables de Moïse. Une voix se fit alors entendre du haut du ciel : « Moïse, dit-elle, si tu témoignes tant de compassion pour un petit animal, de quel amour ton cœur ne doit-il pas être rempli pour les hommes créés à ta ressemblance ! Tu seras donc le pasteur de mon peuple, Israël. Tu es digne de cette mission, car celui qui se montre grand dans les petites choses sera un chef et un maître entre tous, quand il lui sera donné d'en accomplir de plus grandes. »



La mort de Moïse

(d'après le Midrache)



ORSQUE la dernière heure de Moïse fut arrivée, Dieu rassembla ses anges et leur dit :

— Moïse, mon serviteur, va mourir. Qui de vous veut aller vers lui pour recueillir son âme ?

L'ange Gabriel s'avança et dit :

— Maître de l'univers, je ne pourrais voir mourir celui dont le mérite surpasse tout ce que la terre avait vu jusqu'à ce jour. Pendant toute sa vie, ton serviteur n'a jamais fait le moindre mal, comment pourrais-je me résoudre à l'affliger par ma présence ?

L'ange Michaël dit à son tour :

— Moi non plus, je ne saurais consentir à être pour Moïse le messenger de la mort. J'ai été son maître. En lui, j'ai trouvé le plus fidèle disciple. Dispense-moi de la pénible mission de porter au bien-aimé de mon cœur la fatale nouvelle.

Ainsi, aucun ange ne voulut se charger de cette mission, et c'est alors que Samaël vint proposer ses services. Ivre de joie à la pensée du

mal qu'il allait faire au plus juste des mortels, il saisit le glaive flamboyant.

Quand Samaël arriva auprès de Moïse, celui-ci était occupé à écrire son dernier discours à son peuple et sa dernière prière. Son visage était si calme, si vénérable, il y avait tant de sérénité dans son attitude, et toute son âme était si pénétrée de la pensée de Dieu qu'à cette vue, Samaël, saisi d'effroi, laissa tomber le glaive de ses mains et s'enfuit précipitamment.

— Aucun ange ne pourra t'apporter l'âme de cet homme, dit-il au Seigneur.

Cependant, Dieu le chargea une fois encore de la mission.

Samaël, faisant appel à toute sa haine pour les humains, se présenta de nouveau devant Moïse, mais le courage lui manqua encore, et il remonta en toute hâte au céleste séjour et avoua son impuissance.

Alors l'Éternel lui-même descendit pour recevoir l'âme de Moïse. Il déposa, sur la bouche de l'homme de Dieu, un baiser par lequel il détacha l'âme de son corps.

Le Seigneur lui-même enterra le corps de son serviteur.

Nul n'a jamais connu la tombe de Moïse, mais son esprit plane sur nous pour nous instruire et nous exhorter, et ses paroles nous donnent, dans la suite des âges, la consolation et l'espérance.



Le géant Og

(d'après H. Reus)



L était une fois un géant qui s'appelait Og. Plus il avançait en âge, plus il devenait grand et fort. Lorsqu'il fêta son cinquième centenaire, il n'y avait pas de maison qui fût assez haute ni assez grande pour lui servir d'habitation, même en se baissant jusqu'à terre ; il ne trouvait pas de porte par laquelle il pût passer. Mais ce géant n'aimait nullement à se baisser, car il était arrogant et hautain et il regardait avec mépris les misérables petits hommes. Il les traitait de « fourmis » et les écrasait de son pied quand ils n'obéissaient pas à son moindre signe. Ses bras et ses pieds avaient la longueur des mâts les plus élevés. Sur son corps gigantesque, se dressait une tête énorme, plus grosse que la frondaison d'un châtaignier. Son lit, de fer et d'acier, était neuf fois plus long et quatre fois plus large que son avant-bras.

Le matin, quand il se levait de sa couche, son œil, perçant comme celui de l'aigle, apercevait le voyageur étranger à une distance de plusieurs lieues. Enjambant en quelques pas les arbres les plus hauts et les fleuves les plus larges, il avait vite fait de l'atteindre ; il le dépouillait de tout, l'attachait à sa ceinture, comme le chasseur attache son gibier à sa gibecière, et l'emportait dans son repaire au

sommet des montagnes. C'est là que de nombreux prisonniers étaient forcés de travailler pour lui la terre et d'approvisionner sa table, car le géant Og avait un appétit insatiable.

Un jour, un grand peuple s'approcha de son pays – c'étaient les Israélites -; ils venaient du désert, où ils avaient séjourné pendant quarante ans. Leur camp était protégé par sept nuées épaisses, dont une se trouvait du côté droit, une du côté gauche, une devant, une derrière, une au-dessus d'eux pour arrêter les rayons ardents du soleil, une au-dessous d'eux pour tuer les serpents, les lions et les tigres, et pour niveler les montagnes et les vallées, de sorte qu'ils pussent marcher tout droit devant eux ; une septième nuée, lumineuse celle-là, les précédait toujours pour leur indiquer le chemin. La nuit, cette nuée était rouge comme du *feu*. Comme l'eau manquait dans le désert, un puits profond, toujours rempli d'une eau limpide et fraîche, accompagnait dans toutes leurs pérégrinations les tribus des Hébreux.

Lorsque le géant Og aperçut de loin ces hommes-fourmis, son méchant cœur fut rempli de joie. Immédiatement, en quelques pas, il se précipita vers eux, mais il se trouva en présence d'une nuée épaisse et impénétrable. Alors, grattant ses grandes oreilles, il se demanda ce qu'il pourrait bien faire. Après quelques moments d'hésitation, il saisit une montagne énorme, l'arracha de terre, la souleva au-dessus de sa tête, pour la lancer sur le camp d'Israël et écraser, d'un seul coup, hommes, femmes et enfants.

Mais dans cette montagne d'innombrables fourmis avaient creusé leurs galeries. Ces galeries s'écroulèrent, et l'énorme montagne glissa sur la tête du géant, emprisonnant son cou d'un amas de terre et de pierres.

Og chercha de toutes ses forces à se dégager de ce pesant fardeau ; sa figure se gonfla de colère et de rage ; mais plus il multipliait ses efforts et moins il arrivait à se débarrasser de la montagne.

Pendant qu'il se débattait ainsi, le chef de l'armée des Hébreux s'approcha, tenant une large épée de dix coudées de longueur. Il voulut tuer le géant, sans pouvoir d'abord y parvenir. Mais, ayant fait un saut de dix coudées en hauteur, il réussit à toucher de son épée la cheville d'Og. D'un coup vigoureux, il fit tomber à terre le géant, écrasé sous son fardeau ; seule sa tête surgissait de cette énorme masse de terre.

Mais les fourmis de la montagne ne chômaient pas ; par milliers elles s'attaquèrent au corps du géant et le rongèrent tant et si bien qu'il ne resta plus de lui qu'un squelette.



David dans le désert

(d'après G. Beer Lévi)



OMME le roi David fuyait à travers le désert de Siph, poursuivi par Saül, il s'impatienta devant la quantité de toiles d'araignées qu'il avait à rompre ; un jour, piqué par un insecte, il s'écria dans son emportement :

— Grand Dieu ! pourquoi as-tu créé les mouches et les araignées, qui ne sont d'aucune utilité et qui ne servent qu'à nuire aux hommes ?

— Je te le ferai comprendre, lui répondit une voix.

Quelque temps après, il descendit le mont Ahila et s'aventura, la nuit, dans le camp de Saül, pour lui dérober, pendant son sommeil, ses armes et sa coupe. Après avoir réussi ce beau coup, il allait se retirer, lorsqu'un de ses pieds s'embarrassa dans ceux du fidèle Abner, qui dormait auprès de Saül. Grand fut son embarras : comment se dégager ainsi, sans faire de bruit, dans le camp de l'ennemi ? L'anxiété de David était à son comble, lorsqu'une mouche vint piquer Abner à la jambe et lui fit faire un mouvement dont David profita pour se dégager ; il s'enfuit rapidement, en remerciant Dieu d'avoir créé les mouches.

Cependant Saül le poursuivit jusque dans le désert. Pour échapper à son ennemi, David s'était caché dans une caverne ; Dieu envoya une araignée qui tissa sa toile devant l'étroite entrée du souterrain. Saül et Abner ne tardèrent pas à arriver sur les pas du fugitif.

— Sans doute il s'est réfugié dans le creux de ce rocher, dit Abner ; nous allons l'y chercher !

— C'est inutile, répondit Saül, ne vois-tu pas que l'ouverture de cette caverne est obstruée par une toile d'araignée et que nul n'aurait pu s'y introduire sans rompre ce léger tissu ?

Et ils s'éloignèrent pour continuer leurs recherches.

Alors, David se prosterna contre terre et s'écria :

— Seigneur ! pardonne-moi d'avoir douté de ta sagesse ; désormais, ma faible intelligence ne cessera de s'humilier devant les sublimes harmonies de tes créations. Seigneur ! la moindre de tes créatures est utile à l'homme ; les araignées et les mouches elles-mêmes ont un rôle à remplir dans la nature. Seigneur ! tes paroles sont vérité et tes actes sont justice !



Le repentir de David

(d'après Pauline Bloch)



L est assis sur son trône, vaincu par la tristesse, David, l'élu de Dieu, le prince de Juda !

Hélas ! une douleur profonde lui ronge le cœur. Alors il saisit sa harpe pour chanter un cantique.

Il frappe les cordes, mais elles refusent de vibrer ; il les frappe encore, mais elles ne veulent pas résonner.

Il frappe les cordes, il frappe encore, mais nul son ne retentit ; les cordes se taisent, comme enchaînées par la puissance d'invisibles esprits.

La fidèle compagne qui ne l'a jamais quitté, qui tant de fois le charma par sa mélodie, fortifiant son courage dans le malheur et dans les périls et traduisant dans ses jours de bonheur les meilleurs élans de son cœur, sa harpe aimée, ne veut plus chanter, elle reste muette ; car il a contracté alliance avec le péché...

David, en proie à une indicible inquiétude, se dresse soudain, mais il retombe épouvanté, il tremble, il pâlit.

De terreur, ses cheveux se hérissent sur sa tête : un être invisible a arraché la harpe de ses mains.

Alors, regardant autour de lui, il aperçoit le fantôme d'Urie, qui, dans ses mains glacées, tient la harpe arrachée au roi coupable. Il s'approche, menaçant, le visage empreint d'une expression terrible...

Et le cœur de David bat, saisi de frayeur.

— Tu m'as pris la femme que Dieu m'avait donnée et qui faisait toute ma joie ; tu m'as précipité dans la tombe en te servant des armes de l'ennemi. C'est pourquoi je prends ta harpe, qui était ta joie à toi et qui, par son chant, mettait dans ton existence une extrême douceur.

Ainsi parle l'effrayante apparition, puis elle disparaît. David reste anéanti, accablé par ces paroles vengeresses.

Hélas, désormais, il ne goûtera plus la douce jouissance de la mélodie, la divine musique ne lui apportera plus son charme consolateur. Il ne peut supporter cette pensée... Il tombe sur le sol, l'âme remplie de douleur. Le voilà couché dans la poussière, écrasé sous le poids de ses remords. Il supplie, il implore son pardon avec ferveur, le visage baigné de larmes !

Aie pitié de moi, ô mon Dieu ! selon ta grande miséricorde ;

Lave-moi complètement de mon iniquité, et que je redevienne pur !

Je reconnais mon crime, il est sans cesse présent à mes yeux.

Ouvre à mon repentir la porte céleste de ta grâce !

Je suis né de la chair ; le cœur de l'homme, dès son enfance, incline vers le mal.

Je suis un enfant de la poussière, qui boit le péché comme on boit de l'eau et qui lutte en vain contre les passions de la terre.

Purifie-moi avec l'hysope, Père céleste ! afin que je paraisse devant toi blanc comme la neige.

Ne me rejette pas, moi, pécheur, de devant ta face ; ne me retire pas ta sainte inspiration !

Afin que je puisse montrer aux méchants les voies de la vertu et ramener les égarés dans les sentiers du bien.

Ô Dieu ! tu ne dédaignes pas un cœur brisé et contrit.

Ô Dieu, Dieu de mon salut ! délivre-moi de la tache du sang versé.

Et ma langue célébrera ta miséricorde.

Aie pitié de moi, ô mon Dieu, selon ta grande miséricorde ; lave-moi complètement de mon iniquité, et que je redevienne pur !

Et, en priant ainsi, David, sanglotant, offrait l'image du plus profond repentir.

Soudain, la douleur s'apaise ; son âme éprouve un soulagement inattendu : un Séraphin a porté ses larmes devant Dieu.

Un doux et céleste murmure frappe son oreille. Alors David se

relève. Et voici ! devant lui, il aperçoit un ange du ciel qui, dans ses mains rayonnantes, lui présente sa harpe, sa vieille harpe fidèle, qui jamais n'eut ici-bas sa pareille !

Et l'ange des régions étoilées s'approche de lui, plein de grâce et de majesté ; il lui dit avec un sourire :

— Dieu t'a pris en pitié, selon sa grande miséricorde ; il a lavé ta faute, dans son amour, pour te rendre la pureté.

» Voilà la harpe qui était ta joie et dont la mélodie a toujours rasséréné ton cœur. »

Ainsi parle l'apparition éblouissante, et elle s'évanouit, laissant David au comble du bonheur.

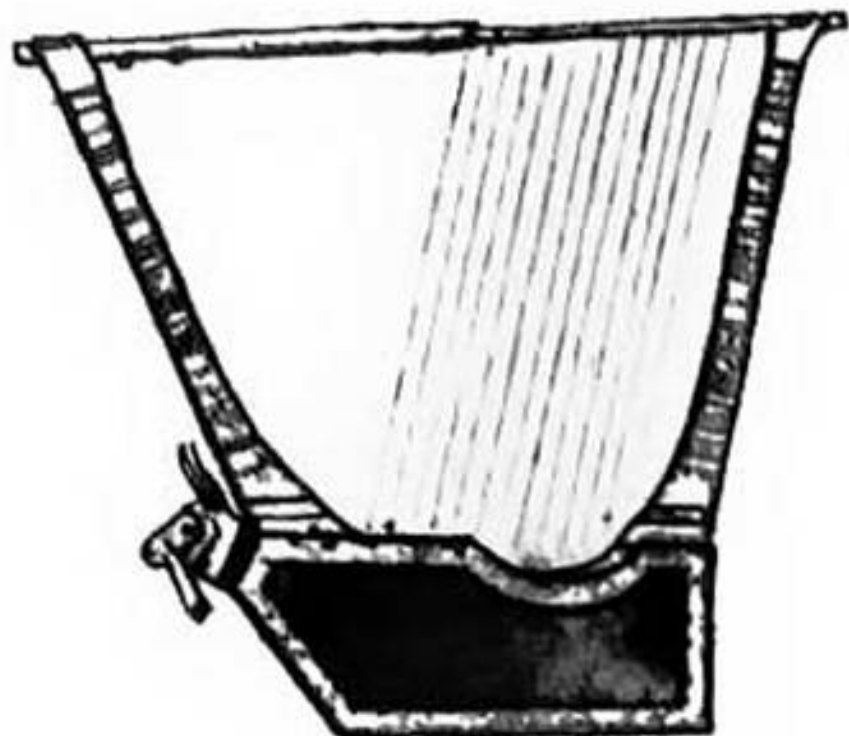
Le voilà de nouveau assis sur son trône, la harpe à la main, le pieux chantre des Psaumes, le prince de Juda !

Une joie bien douce inonde son cœur ; il fait vibrer les cordes harmonieuses et entonne un cantique sacré.

Il frappe les cordes, il frappe encore... Oh ! que leur son est divin !

Et, de sa poitrine, monte vers le ciel un chant sublime.

Il frappe les cordes, il frappe encore, sans jamais se lasser, et de sa bouche s'envole, vers le Créateur, la plus éclatante et la plus suave des actions de grâces : la prière du pécheur relevé par le pardon divin.



Salomon et le grillon

(d'après H. Reus)



PERSONNE sur terre n'égalait le roi Salomon, et aucun palais n'était comparable, pour sa magnificence, au temple qu'il avait élevé.

Lorsqu'on eut posé les fondements de cet édifice, la terre ne voulut pas permettre qu'on continuât la construction. Elle fit remonter des flots pareils à ceux de la mer, et les pierres de taille tombèrent au fond de l'abîme. Salomon choisit successivement d'autres emplacements, mais chaque fois la terre se mettait à trembler, et les murs s'écroulaient.

— Malheur à moi ! s'écria le roi, je dois construire une maison au Seigneur et je n'y parviens pas ! Ô terre ! pourquoi ne me permets-tu pas de lui bâtir ce temple ?

— Ô roi ! répondit la terre, tu n'as qu'à choisir un endroit qui soit digne de la maison de Dieu, et c'est avec fierté que je porterai cette demeure divine.

Le roi était au comble de la tristesse, car il voyait tout le pays rempli de pécheurs.

— Quel endroit pourrais-je choisir pour y édifier le sanctuaire ? s'écria-t-il amèrement ; le Paradis même est impur !

Devait-il interroger ses conseillers ? Quelle lumière les hommes pourraient-ils bien lui donner ? L'âme angoissée, Salomon se rendit dans les champs. Comme il connaissait tous les langages, même ceux des oiseaux, il appela tous les êtres ailés auprès de lui : la colombe, l'aigle, l'épervier, et il les interrogea. Il consulta surtout ceux qui avaient vu beaucoup de choses en voyageant : la cigogne, l'hirondelle et la grue. Mais tous ces habitants de l'air répondirent :

— Ô roi, nous n'avons jamais vu l'emplacement sacré que tu cherches.

Et voilà que le soleil se coucha et que les étoiles brillantes commencèrent à former leurs rondes et à louer Dieu par de douces mélodies. Salomon les interrogea également, mais elles continuèrent leurs chants, sans s'occuper de lui ni de ses questions. Alors le roi se prosterna la face contre terre et dit en pleurant :

— Qui donc me viendra en aide ?

Dans le champ où le roi s'était couché, se trouvait un olivier, sous lequel étaient entassées deux meules de gerbes d'égale grandeur. Sur cet olivier était perché un grillon, qui ne mangeait ni ne buvait ; il ne faisait que chanter la gloire de Dieu. Le roi Salomon l'écoula attentivement et comprit ce qu'il disait :

— Ô roi puissant, ne gémis pas, mais loue Dieu avec moi ; car te voici couché sur l'emplacement même où doit s'élever un jour le Temple.

Salomon se leva et regarda autour de lui : il ne vit rien, si ce n'est les deux meules de gerbes et l'olivier. Le grillon continua :

— Ce champ appartient à deux frères. L'un d'eux est marié et a plusieurs enfants, l'autre vit seul.

» Le temps de la moisson venu, les deux frères, – comme tu le vois – ont lié leurs gerbes.

Pendant la nuit qui suivit, celui des deux frères qui n'est pas marié eut une bonne pensée. Il se dit :

» — Mon frère a une femme et des enfants à nourrir ; il n'est pas juste que ma part soit égale à la sienne ; allons, prenons dans mon tas quelques gerbes et en secret ajoutons-les aux siennes ; il ne s'en apercevra pas et ne pourra pas refuser.

» Et il fit ainsi.

» Mais, la même nuit, l'autre frère s'était éveillé et avait dit à sa

femme :

» — Mon frère est jeune ; il vit seul et sans compagne, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le réconforter après ses fatigues, il n'est pas juste que nous retirions du champ commun autant de gerbes que lui ; levons-nous ; allons et portons secrètement à son tas de gerbes quelques-unes des nôtres ; il ne s'en apercevra pas et ne pourra pas refuser.

» Aussitôt dit, aussitôt fait.

» Le lendemain, chacun des deux frères se rendit au champ et fut bien surpris de voir que les tas étaient encore égaux, mais tous deux dissimulèrent leur surprise et gardèrent le silence. »

Le grillon ajouta :

— Reste ici, ô roi, et fais bien attention ; les deux frères ne tarderont pas à faire cette nuit encore leur apparition dans le champ.

À peine le grillon avait-il dit ces mots que les deux frères apparurent, l'un venant du côté droit, l'autre du côté gauche, tous deux chargés des gerbes qu'ils se destinaient mutuellement. Ce fut au milieu du champ, en face de l'olivier, qu'ils se rencontrèrent. Effrayés, ils laissèrent tomber leur charge, mais, après quelques moments d'hésitation, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre dans un transport de joie.

Le roi, à la vue de ce bel exemple de concorde, s'approcha d'eux et dit :

— Ô vous qui donnez une si admirable preuve d'amour fraternel, cédez-moi, je vous prie, ce champ, pour que j'y construise le Sanctuaire du Grand Roi. Nul endroit n'est plus digne, plus saint que ce lieu, consacré par votre amour mutuel. Je vous paierai le décuple du prix.

Les frères s'inclinèrent profondément et dirent :

— Que ta volonté soit faite, roi puissant et sage !

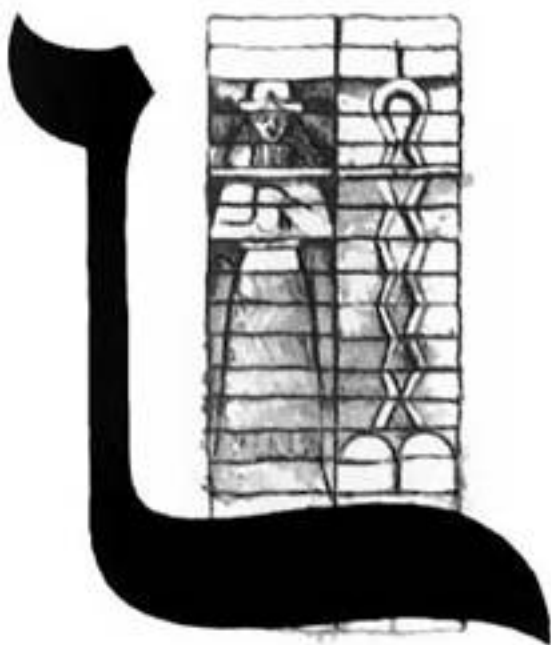
Et ainsi furent posés les fondements du temple à l'endroit où se trouvaient les gerbes et l'olivier.

Et la terre ne trembla plus, et les flots ne remontèrent plus. L'air se remplit de chants célestes, et bientôt s'éleva sur cet emplacement un temple magnifique, à la gloire du Dieu d'Israël.



Salomon et Asmodée

(d'après le Midrache)



ORSQUE le roi Salomon voulut construire le Temple, à Jérusalem, il fut embarrassé pour se procurer les pierres de taille nécessaires, car on devait éviter de se servir de tout outil en fer, métal généralement destiné à la fabrication des armes de guerre.

Il convoqua donc les Sages de son royaume pour les consulter à ce sujet. Ceux-ci-lui répondirent :

— Il existe un ver de la grandeur d'un grain d'orge, appelé *Chamir*, qui est capable de tailler la pierre la plus dure. Moïse s'en est déjà servi pour graver les noms des douze tribus sur les pierres précieuses du pectoral d'Aaron.

Transporté de joie, Salomon s'écria :

— Je vous remercie de tout mon cœur, hommes sages ; mais, dites-moi, comment pourrais-je entrer en possession de cet insecte ?

— Ô notre roi et notre maître, répondirent les Sages, nous ne pouvons te donner aucun conseil à ce sujet, mais force donc les démons[2] à apparaître devant ton trône, ils te renseigneront

sûrement.

Immédiatement, le roi fit apparaître devant son trône tous les démons et leur demanda où se tenait caché le *Chamir*. Ceux-ci répondirent :

— Ô roi, nous l'ignorons nous-mêmes ; seul notre roi Asmodée, chef de tous les démons, pourra te renseigner.

— Alors, je vous garde prisonniers ici jusqu'à ce que vous m'ayez dit où se trouve la résidence d'Asmodée, votre chef.

Après quelques jours de captivité, les démons se déclarèrent prêts à indiquer cette résidence :

— Très loin d'ici, dirent-ils, en pleine forêt, au pied d'une montagne, séjourne le prince des démons. C'est là qu'il s'est creusé un puits rempli d'une eau de source très limpide. Pour garantir la pureté de l'eau, il a placé sur l'orifice du puits une lourde pierre, qui porte son sceau. Lui-même monte chaque jour au ciel pour s'informer des décisions célestes ; vers le soir, il revient sur la terre et, altéré par ce grand voyage, il se délecte de cette boisson pure et fraîche, non sans s'assurer que le sceau du puits est intact. Puis il remet tout en ordre et disparaît. Voilà, ô roi, tout ce que nous pouvons te dire. Dans ta grande sagesse tu verras toi-même ce que tu as à faire.

Immédiatement, Salomon appela son fidèle conseiller, le vaillant guerrier *Benaïa*, lui remit une chaîne en or, sur laquelle était gravé le nom de Dieu ; en même temps, il lui donna plusieurs outres remplies d'un vin précieux. Ainsi équipé, *Benaïa*, avec quelques compagnons, se mit en route pour remplir une mission aussi difficile que dangereuse.

Après avoir marché des semaines et des semaines, traversé des fleuves débordants, gravi des montagnes escarpées, ils arrivèrent enfin dans la forêt indiquée par les démons et y trouvèrent le puits d'Asmodée. Vite, ils se mirent au travail. Ils se gardèrent bien de toucher au couvercle muni du sceau d'Asmodée ; ils percèrent le puits sur le côté et, par cette ouverture, firent couler le vin vieux à l'intérieur, puis remirent le tout en état, de telle sorte qu'on ne pût rien remarquer de suspect. *Benaïa* et ses compagnons se cachèrent alors dans la forêt et attendirent le retour du prince des démons.

Vers le soir, celui-ci revint du ciel. *Benaïa* et les siens furent épouvantés par sa haute taille et son horrible aspect, mais ils ne perdirent cependant pas courage. Suivant son habitude, Asmodée se mit à examiner son puits et, tout lui semblant en ordre, il enleva le couvercle pour boire. Mais à peine le liquide eut-il touché ses lèvres qu'il s'aperçut de la fraude.

— Ah ! c'est du vin ! s'écria-t-il, je ne bois pas de vin. Le vin ravit

la connaissance et trouble la raison. Un sage ne boit pas de vin.

Mais la soif le tourmentait à tel point qu'il voulut tremper ses lèvres dans le liquide.

— Une seule goutte, se dit-il, ne peut vraiment pas faire de mal.

Il porta le vase à sa bouche, mais au lieu d'une goutte, il en avala deux, puis trois, puis quatre ; à peine eut-il le temps de se rendre compte de ce qu'il faisait que le doux breuvage avait déjà passé entièrement dans son gosier.

Les effets du vin ne tardèrent pas à se faire sentir : le démon tomba dans un profond sommeil. À cette vue, *Benaïa* et ses compagnons sortirent de leur cachette, s'approchèrent doucement de lui et lui attachèrent au cou la chaîne portant le nom de Dieu. Lorsque Asmodée, se réveillant, aperçut la chaîne posée à son cou, il se mit en colère et essaya de l'arracher, mais *Benaïa* lui dit :

— Jamais tu ne pourras rompre cette chaîne, qui est marquée au nom du Dieu Tout-Puissant. À présent, tu es en mon pouvoir.

À ces paroles, le chef des démons, transformé, suivit de bonne grâce *Benaïa* et ses hommes.

Pendant leur voyage de retour, de curieux incidents se produisirent. Un jour, le démon s'adossa à un arbre, mais immédiatement, au seul contact de ce puissant esprit, l'arbre fut déraciné.

Un autre jour, Asmodée s'appuya, pour se reposer, contre une maisonnette où habitait une pauvre veuve ; mais à peine son corps eut-il frôlé le mur que toute la maison trembla. Effrayée, la pauvre vieille se précipita au-dehors, le suppliant d'avoir pitié d'elle et de son habitation. Continuant leur route, ils rencontrèrent un cortège nuptial. Alors Asmodée se mit à pleurer et à gémir.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda *Benaïa*.

— Parce que je sais que la jeune mariée doit mourir demain.

Passant à côté de la boutique d'un cordonnier, ils entendirent un homme qui commandait une paire de bottes pouvant durer sept ans ! Asmodée s'écria :

— Une paire de bottes pour sept ans ! Mais cet homme n'a plus que sept jours à vivre !

En route, ils rencontrèrent aussi un homme ivre, qui, s'étant écarté de son chemin, s'approcha d'une fosse où il faillit trouver la mort. Asmodée fit un vigoureux effort et parvint à tirer cet homme de sa situation périlleuse. *Benaïa*, ayant exprimé son étonnement de tant de

bonté de la part du chef des démons, celui-ci lui répondit :

— Je sais fort bien que cet homme ivre est un grand pécheur ; c'est justement pour cette raison que je lui ai rendu ce service, afin qu'il reçoive le salaire du peu de bien qu'il a fait sur cette terre et que la vie future ne lui réserve que des punitions.

Un autre jour, ils rencontrèrent dans les champs un homme occupé à retrouver des trésors en faisant appel à la sorcellerie. À sa vue, Asmodée éclata de rire :

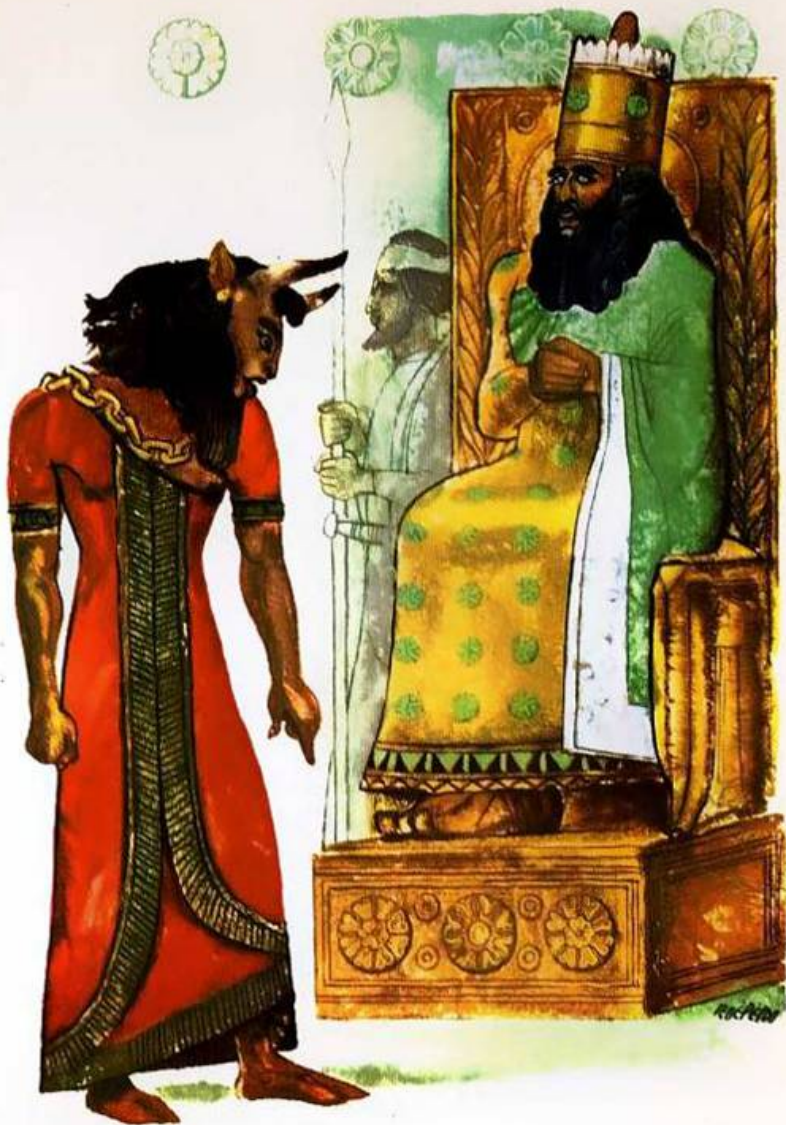
— Voilà un homme, dit-il, qui cherche partout des trésors et qui ne sait pas qu'il y en a un caché sous la maison qu'il habite.

Enfin, ils arrivèrent à Jérusalem. Conduit aussitôt au palais du roi Salomon, le chef des démons traça face au trône royal un rectangle de quatre coudées de longueur et, plein de colère, il adressa en ces termes la parole au monarque :

— Regarde, une fois mort, il te faudra te contenter d'un morceau de terre pas plus grand que celui-ci, et à présent, non content d'avoir soumis tant de pays à ton autorité, tu veux encore subjuguier les démons !

Salomon répondit :

— Ne t'irrite pas, puissant démon ! Ce n'est ni par ambition ni par avidité que je t'ai appelé devant mon trône, mais uniquement parce que je désire avoir ton conseil pour une œuvre que je veux entreprendre en l'honneur de Dieu ; car je sais que vous, les esprits, vous honorez Dieu, comme nous. Écoute donc : Mon père David, avant sa mort, m'a chargé de construire le Temple de Dieu, qu'il ne pouvait édifier lui-même. Mais comme il m'est défendu par la Loi de me servir d'outils en fer pour tailler les pierres nécessaires, je me trouve dans un grand embarras. Cependant, j'ai appris qu'il existe un petit ver, le *Chamir*, qui, par son seul contact, est à même de tailler les pierres les plus dures, et que toi seul tu peux me procurer cet insecte merveilleux. Voilà pourquoi je t'ai fait amener devant mon trône.



Ne t'irrite pas, puissant démon.

— Mon maître et mon roi, répondit Asmodée d'un ton plus calme, sache que je n'ai aucun pouvoir sur le *Chamir*. C'est l'Esprit de la mer qui l'a confié au Coq de bruyère, et celui-ci lui a juré de le bien garder.

Lorsque Salomon eut entendu cette réponse, il envoya *Benaïa* à la recherche de ce Coq de bruyère, afin de pouvoir s'emparer du *Chamir*. *Benaïa* fit ses préparatifs pour accomplir cette difficile mission. Outre les vivres nécessaires, il emporta, cette fois-ci, une cloche de verre.

Après de multiples recherches dans des contrées sauvages et désertes, où rarement un être humain avait pénétré, il découvrit enfin le nid de l'oiseau sur la cime d'une haute montagne, à la pointe d'un rocher. Immédiatement, il prit la cloche et la plaça sur le nid. Lui et ses compagnons se cachèrent derrière les arbres. Lorsque le Coq de bruyère revint pour donner la becquée à ses petits, il ne put s'en approcher. Après s'être vainement fatigué pour délivrer sa couvée, il s'envola et quelques instants après il revint, portant le ver *Chamir* dans son bec. Il le plaça sur la cloche et celle-ci éclata au premier contact de l'insecte. Puis le coq voulut rapporter le *Chamir* dans sa cachette, mais *Benaïa* et ses hommes poussèrent subitement de tels cris qu'il laissa tomber le *Chamir* de son bec. Bien vite, *Benaïa* le saisit et s'enfuit avec ses compagnons.

Dès lors, le roi Salomon pouvait commencer la construction du Temple. Le *Chamir* lui tailla toutes les pierres nécessaires et, sept ans après, l'édifice était terminé.

Pendant tout ce temps, Asmodée fut le prisonnier de Salomon, qui l'avait gardé auprès de lui pour le consulter chaque fois qu'une difficulté se présentait. Mais un jour Salomon lui dit :

— J'ai acquis beaucoup de science dans les choses divines et dans les choses profanes, mais je voudrais ajouter à mes connaissances tout ce qui fait votre supériorité sur les simples mortels.

Asmodée répondit :

— Enlève-moi la chaîne que je porte à mon cou et mets-moi la tienne à la place, je satisferai alors à ta curiosité, et tu apprendras des choses merveilleuses.

Salomon, tout heureux à l'idée d'apprendre des secrets et de s'initier à des mystères, s'empressa d'accéder au désir du chef des démons. Mais celui-ci, à peine débarrassé de la chaîne sur laquelle était gravé le nom du Dieu Tout-Puissant, reprit toutes ses forces ; il se saisit du roi et le lança à travers l'espace, de telle sorte que celui-ci retomba à mille lieues de là, dans les Indes.

Lorsque Salomon se réveilla de son étourdissement, il s'aperçut avec surprise qu'il se trouvait dans une contrée inconnue et parmi des hommes étrangers, mais avec beaucoup de courage il prit le chemin du retour. Les premières semaines ne furent pas trop dures pour lui, car il disposait encore d'un peu d'argent, et ses vêtements et ses chaussures étaient encore en bon état ; sa confiance en Dieu le soutenait, d'ailleurs, dans ses moments de défaillance. Mais bientôt, dépourvu de toutes ressources, le riche et puissant roi Salomon fut obligé, comme un pauvre mendiant, de frapper aux portes. Lorsqu'il disait ; « Je suis Salomon, roi de Jérusalem », personne ne voulait

ajouter foi à ses paroles ; on se moquait de lui.

Un jour, passant à côté d'une école, il entendit un maître expliquer à ses élèves les proverbes de Salomon. Il frappa à la porte et entra en disant :

— Je suis le roi Salomon en personne, l'auteur de ces maximes de sagesse.

Mais maître et élèves éclatèrent de rire et le mirent à la porte.

Enfin, après de longues années de voyage, il arriva à Jérusalem. Il se présenta immédiatement au Sanhédrin, tribunal suprême de la ville sainte, et dit :

— C'est moi Salomon, roi de Jérusalem, ne me reconnaissez-vous pas ?

Mais là aussi on le prit pour un fou. Car, depuis sa disparition, Asmodée, ayant pris l'aspect du roi d'Israël, avait gouverné le peuple, et personne ne s'était aperçu de la supercherie. Cependant, comme Salomon continuait à faire valoir ses droits et tenait des propos qui attestaient une grande sagesse, le Sanhédrin décida d'examiner le cas ; d'autant plus que certains soupçons pesaient sur le faux Salomon. Ainsi, depuis longtemps, les domestiques du roi étaient intrigués de le voir se coucher sans enlever ses chaussures. Pour comprendre cette particularité, il faut savoir que les démons qui prennent l'aspect des hommes peuvent transformer tout leur corps, sauf les pieds. Or, Asmodée avait des pieds de coq et il se gardait bien de les laisser voir.

On conduisit donc le nouveau Salomon dans le palais pour le mettre en présence du prétendu monarque. Lorsque Asmodée vit entrer le vrai roi Salomon, il poussa un cri qui fit trembler toute la ville de Jérusalem et le pays d'Israël jusqu'à Jéricho, puis, sa taille grandissant de plus en plus, il devint gigantesque, il fit sauter le plafond du palais, toucha de sa tête les nuées et disparut subitement.

Mais le roi Salomon, craignant la vengeance du prince des démons, fit garder chaque nuit sa couche par soixante guerriers choisis parmi les héros d'Israël, comme il est écrit dans le *Cantique des Cantiques* (III, 7,8) :

« Voyez, c'est la couche de Salomon ! Elle est entourée de soixante braves, d'entre les héros d'Israël ; ils sont tous armés du glaive, experts dans les combats ; chacun d'eux porte l'épée au côté pour dissiper les terreurs de la nuit. »



La patience de Hillel

(d'après le Talmud)



A patience et la longanimité de Hillel étaient proverbiales. Jamais on n'avait vu ce savant docteur de la Loi se mettre en colère et on disait que personne ne pouvait parvenir à l'irriter.

Deux hommes du pays discutaient un jour à ce sujet.

— Je parie, dit l'un, que je parviendrai à lui faire perdre patience.

— Et moi, soutint l'autre, je parie que tu ne réussiras pas.

Le premier, résolu à exécuter son projet, choisit, à cet effet, un après-midi de vendredi, sachant que Hillel était particulièrement occupé ce jour-là par les préparatifs du *sabbat*.

Le rabbin venait à peine de commencer à faire sa toilette lorsqu'on frappa violemment à sa porte :

— Est-ce que Hillel est chez lui ? criait une voix désagréable.

Or, il faut savoir que Hillel était Nassi, c'est-à-dire chef religieux suprême d'Israël, et que, par conséquent, il était fort inconvenant de l'interpeller ainsi par son nom. Cependant, le docteur ne se montra nullement offensé de cette impertinence et, s'étant enveloppé de son

manteau, il s'empessa d'ouvrir la porte.

— J'ai une question très urgente à te poser, dit le visiteur en entrant.

— Assieds-toi, mon ami, répondit Hillel, et explique-moi ce que tu désires.

— Je voudrais savoir, dit l'homme, pourquoi les Babyloniens ont des têtes rondes.

— Ta question n'est pas sans intérêt, répliqua le docteur. Cela tient vraisemblablement à ce que les sages-femmes de Babylone ne savent pas bien emmailloter les nouveau-nés.

Le visiteur, sans remercier le rabbin et sans même prendre congé de lui, se retira, et Hillel continua ses préparatifs en l'honneur du *sabbat*. Mais il n'avait pas encore avancé beaucoup sa toilette que de nouveau on frappa à sa porte.

Il ouvrit avec calme, comme la première fois, et se trouva en présence du même visiteur, qui lui dit :

— J'ai encore une question non moins importante à te poser.

— Entre, mon ami, et prends place, répondit le rabbin. Je t'écoute et je suis prêt à te répondre de mon mieux.

— Explique-moi, car la chose me trouble fort, pourquoi les Tarmudéens ont les yeux chassieux.

— C'est parce qu'ils habitent une contrée sablonneuse et que le vent leur envoie sans cesse le sable dans les yeux, ce qui leur abîme la vue.

L'étranger, sans un mot de remerciement, partit en faisant claquer la porte, et le Nassi se remit à sa toilette.

Il ne fut pas longtemps tranquille. Pour la troisième fois on frappa brutalement à sa porte et, toujours avec la même douceur, il ouvrit. Le même étranger se présenta de nouveau à lui et pénétra dans la maison avec une choquante impolitesse.

— Une question encore, dit-il du ton le plus bourru : pourquoi donc les Africains ont-ils les pieds plats ?

— Ton désir de t'instruire est grandement louable, déclara le rabbin ; sache que les gens dont tu parles habitent des régions marécageuses et ont coutume d'aller pieds nus.

Le visiteur, voyant que Hillel était toujours aussi calme, ne savait plus que dire pour essayer de lui faire perdre contenance.

— J'ai beaucoup d'autres questions très graves, cria-t-il, avec une

feinte fureur, et il faut que tu me donnes les réponses.

Mais le docteur répondit avec une parfaite bienveillance :

— Ta soif de savoir me réjouit, parle sans crainte et prends tout ton temps.

— D'abord, dit l'homme, es-tu bien Hillel le Nassi ? car c'est à lui et non pas à un autre que je veux parler.

— Oui, mon ami, je suis Hillel.

— Eh bien, s'écria le visiteur, impatienté lui-même, si tu es Hillel, je souhaite qu'il n'y ait pas en Israël beaucoup d'hommes qui te ressemblent.

— Et pourquoi donc ? interrogea le rabbin avec sa sérénité coutumière. Est-ce que par hasard je t'aurais causé quelque dommage ?

— Oui, certes, dit l'homme, car j'avais parié que je te ferais mettre en colère et j'ai perdu mon pari.

Hillel ne put s'empêcher de rire,

— Ne vaut-il pas mieux, mon ami, dit-il, que tu aies perdu ton pari, que si j'étais moi-même tombé dans le péché de colère en perdant patience ?



Alexandre le Grand et les Amazones

(d'après le Talmud)



ALEXANDRE, enivré par toutes les victoires qu'il avait remportées et voulant encore accroître sa gloire, était à la recherche de nouvelles aventures. Plus une entreprise était téméraire, plus il se sentait attiré vers elle.

Un jour, il résolut de faire une expédition dans l'intérieur de l'Afrique. Ses conseillers, jugeant l'expédition périlleuse, cherchèrent à l'en dissuader.

— Ô roi, dirent-ils, tu rencontreras en cours de route les « montagnes noires », qui sont tellement élevées qu'elles interceptent les rayons du soleil, tu ne pourras pas continuer ta route.

— Je ne méconnaissais pas les difficultés que je vais rencontrer, répondit Alexandre en colère, mais je suis décidé à exécuter mon dessein. Je ne vous ai pas demandé conseil pour que vous me décourageiez, mais pour que vous m'indiquiez comment je pourrais surmonter les obstacles qui se présenteront.

Les conseillers, voyant Alexandre inflexible, lui dirent alors :

— Procure-toi, avant tout, des ânes blancs d'Égypte, qui savent trouver leur chemin même dans l'obscurité. Procure-toi aussi des cordes de lin d'une longueur immense et qui résistent à l'humidité. Au moment d'entrer dans le royaume des ténèbres, tu enfonceras profondément un poteau dans la terre. Tu attacheras la corde à ce poteau et tu la dérouleras au fur et à mesure que tu t'avanceras dans l'intérieur du pays ; tu retrouveras ainsi facilement le chemin du retour.

Alexandre suivit ces conseils, puis il se mit en route. Après avoir traversé heureusement le pays des ténèbres, il arriva à la frontière des Amazones, auxquelles il déclara la guerre. Mais celles-ci lui firent dire :

— Nos armées ne se composent que de femmes. Si tu remportes la victoire, ta gloire n'en sera pas augmentée ; on dira : ce sont de faibles femmes qu'il a vaincues. Si, au contraire, nous sommes victorieuses, on dira : le grand Alexandre a été vaincu par de faibles femmes, et toute la gloire que tu as acquise se trouvera ternie d'un seul coup.

Ces paroles ne manquèrent pas de produire leur effet, et Alexandre noua des relations amicales avec les Amazones.

Arrivé dans leur capitale, il fut comblé d'honneurs. Mourant de faim, il demanda un morceau de pain. Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'on lui servit un pain en or !

— N'y a-t-il donc pas d'autre pain dans ce pays ? dit Alexandre.

— Du pain ordinaire, tu en avais certainement assez dans ton pays, répondirent les Amazones, et ce n'est pas pour en trouver que tu as entrepris cette expédition si dangereuse.

Le roi vit que les Amazones lui étaient supérieures et il se retira bien vite. Avant de franchir la porte de la ville, il y inscrivit ces mots :

— Moi, Alexandre, roi de Macédoine, j'étais un grand sot ; les Amazones m'ont rendu sage.

Sur le chemin du retour, il arriva auprès d'un ruisseau et s'y arrêta pour se désaltérer. Il se fit donner du pain et un poisson sec qu'il trempa dans l'eau pour le laver. Mais il fut bien étonné en voyant que ce poisson reprenait vie et commençait à nager. Intrigué, il remonta le cours de la rivière pour en connaître la source et arriva aux portes du Paradis. Il frappa, en disant :

— Laissez-moi entrer.

Mais une voix répondit :

— C'est ici la porte de l'Éternel ! les justes seuls la franchissent (Ps. CXVIII, 20).

Il frappa une seconde fois :

— Laissez-moi entrer, je suis Alexandre, le grand conquérant ; mais si vous me refusez l'accès du Paradis, du moins donnez-moi un souvenir de mon passage ici.

Or, on lui remit l'orbite de l'œil d'un être humain qui avait vécu sur la terre.

Alors Alexandre eut un jour l'idée de placer sur une balance ce souvenir du Paradis et de lui faire contrepoids avec de l'or et de l'argent. Il fut étonné de voir que le fléau de la balance n'inclinait pas du côté de ces richesses mais de l'autre côté. Il doubla la masse d'or et d'argent, mais le plateau qui contenait cette pauvre cavité où jadis avait brillé l'œil d'un vivant l'emportait toujours. Au retour de son expédition, il fit part à ses Sages de cet étrange phénomène et leur en demanda l'explication. Les Sages lui dirent :

— Remplis l'orbite de terre.

Alexandre suivit ce conseil, et immédiatement le plateau remonta.

— L'œil qui brillait autrefois dans cette orbite, lui dirent les Sages, appartenait à un homme qui, durant sa vie, ne pouvait se rassasier de la contemplation de ses richesses. Ce n'est qu'au moment où la terre le recouvrit que ses yeux furent enfin rassasiés. Comprends donc l'enseignement qu'on a voulu te donner : c'est que toute l'ambition des hommes cesse quand la terre les a recouverts, que l'or et l'ambition sont choses vaines et qu'il faut d'autres titres pour pouvoir entrer au Paradis.



Comment Aquiba devint un grand savant

(d'après Le Talmud)



ALBA Saboua était un des plus riches propriétaires des environs de Jérusalem. Son hospitalité était proverbiale. Elle lui avait valu son nom de Kalba Saboua, qui voulait dire que le pauvre, entrant dans sa maison affamé comme un chien (Kalba), était sûr d'en sortir rassasié (Saboua).

Cet homme possédait de grands troupeaux et il avait de nombreux bergers à son service. Parmi ces bergers, un jeune homme, nommé Aquiba, se distinguait entre tous par sa piété, sa douceur et ses bonnes manières. Il était encore le serviteur fidèle de Kalba Saboua quand il atteignit sa quarantième année.

Un jour, la fille de son maître, réputée pour sa beauté autant que pour ses vertus, vint le trouver à l'improviste et lui dit :

— Aquiba, j'ai une proposition à te faire. Si tu consens à t'adonner entièrement à l'étude de la Thora, je me déclare prête en échange à t'offrir ma main.

Aquiba, depuis les jours de son adolescence, avait maintes fois caressé le rêve de devenir un grand savant, et voilà que ce rêve pouvait devenir une réalité !

Il trouvait à peine la force de parler tellement la joie faisait battre son cœur :

— Étudier ? répondit-il enfin à la jeune fille, mais je n'ai pas de plus ardent désir ! Quant à la seconde partie de la proposition, je me sens trop indigne de toi, Rachel, pour pouvoir l'accepter.

— Étudie la Thora, dit Rachel, et tu seras digne d'épouser même une princesse.

À partir de ce jour, Aquiba apprit à connaître la vertueuse Rachel ; il apprécia de plus en plus ses qualités, et bientôt les deux jeunes gens se fiancèrent en secret. Mais le père eut connaissance de leurs projets et il entra dans une grande colère. Quoi ! la fille unique de Kalba Saboua, l'homme le plus riche du pays, épouserait un simple mercenaire, un pauvre berger ! Fait inadmissible à son sens ! Mais, malgré la résistance de son père, la jeune Rachel demeurerait inébranlable dans sa résolution.

Kalba Saboua, de dépit, fit alors le vœu de déshériter complètement sa fille. Dénuée de tout, elle resterait la femme du misérable berger qu'il chassa d'ailleurs de chez lui.

Les deux jeunes gens se marièrent, mais il leur fallait trouver des moyens d'existence. L'hiver qui arriva les trouva réduits à la plus grande misère. Ils n'avaient pour abri qu'une pauvre cabane où ils dormaient sur la paille. Aquiba, qui se reprochait amèrement d'avoir causé la misère de sa femme, cherchait à la consoler en lui faisant espérer des jours meilleurs, mais elle lui dit :

— Ce ne sont pas les richesses terrestres qui me tentent, tu sais bien que je les ai méprisées. C'est pour l'amour de la Thora que je t'ai suivi.

Or, un jour que la jeune femme réconfortait son époux en lui vantant l'attachement aux biens spirituels, voici que le prophète Élie, sous les traits d'un mendiant, se présenta à l'entrée de leur cabane.

— Ayez pitié de moi, bonnes gens, leur dit-il, j'ai un petit enfant à soigner et je suis si pauvre que je n'ai même pas la paille nécessaire pour lui faire une couchette.

Aquiba s'empressa de ramasser quelques brassées de cette paille qui formait sa propre couche et il les donna à l'étranger.

— Tu vois, dit-il à sa femme, qu'il existe encore des gens plus pauvres que nous.

Cependant Rachel, en épouse vaillante, dissimulait autant qu'elle le pouvait sa misère, et chaque matin elle enlevait soigneusement les brins de paille des cheveux de son mari, afin que personne dans la

synagogue où il allait faire sa prière ne soupçonnât leur triste situation.

Un jour, elle dit à son mari :

— Mon ami, le temps est précieux et il s'envole. Pars sans plus tarder à la recherche d'une école où tu pourras acquérir la science sacrée. Ne reviens que lorsque tu seras devenu un maître en Israël. Quant à moi, sois certain que Dieu ne m'abandonnera pas.

Rachel parlait avec une telle assurance que, malgré l'hésitation qu'il éprouvait à se séparer de sa femme et l'incertitude du sort qui l'attendait, Aquiba accepta de partir.

Douze années s'écoulèrent, douze années pendant lesquelles Aquiba étudia avec un succès sans précédent dans les écoles de R. Eliézer et de R. Josué, méritant à son tour, par sa science profonde, d'être classé au rang des *hachamim*, des sages en Israël. Enfin le moment arriva où il pouvait songer à aller retrouver sa chère Rachel. Quelle n'était pas son émotion, quand, parvenu au terme de son voyage, il se trouva une nuit devant la porte de la cabane où, douze ans auparavant, il avait laissé sa fidèle compagne ! À son grand étonnement, il entendit la voix de sa femme et une autre voix, celle d'un homme qu'il ne connaissait pas et qui semblait soutenir une vive discussion.

— Tes parents ont bien fait de te chasser, disait l'homme, car tu as donné ton cœur à un mari indigne, à un homme qui t'a abandonnée et qui, depuis douze ans, n'a plus donné signe de vie !

Mais Rachel répondait :

— Tu te trompes, nous avons pris ensemble cette décision, Aquiba et moi. Je l'ai moi-même poussé à partir pour aller étudier dans les écoles, et si je savais aujourd'hui que pour achever ses études il devrait prolonger encore son absence, je lui conseillerais, si triste que soit ma situation, de rester encore douze années au pied des maîtres, jusqu'à ce qu'il devienne à son tour une lumière en Israël.

Les yeux d'Aquiba se remplirent de larmes quand il entendit parler ainsi sa vaillante et fidèle compagne.

— Que sa volonté s'accomplisse ! dit-il alors, et sans pénétrer dans la cabane, il rebroussa chemin, décidé à retourner vers ses maîtres.

Nul autre que Dieu, qui voit tout, ne fut témoin de son héroïsme.

Et douze nouvelles années se passèrent. Aquiba, cette fois, était parvenu à la célébrité. Quand il revint dans son pays, il ne comptait pas moins de vingt-quatre mille élèves. De tous les points de la contrée, une foule immense accourut pour voir l'illustre docteur. Dans

cette foule se trouvait une femme, misérablement vêtue. Dès qu'elle aperçut Aquiba, elle s'élança vers lui, lui embrassant les genoux. Les disciples voulaient la repousser, mais le maître leur dit :

— Laissez-la. Apprenez que ce que nous sommes, vous et moi, c'est à elle que nous le devons.

Les disciples comprirent et s'inclinèrent devant Rachel avec un profond respect.

Kalba Saboua, qui, lui aussi, était venu pour voir l'illustre Aquiba, se montrait fier de posséder un tel gendre. Il le reçut avec tous les honneurs et fit annuler le vœu qu'il avait jadis prononcé au préjudice de sa fille, à qui il légua son immense fortune. C'est alors que furent célébrées par de grandes fêtes les noces de Rachel et d'Aquiba. Jamais mariage ne connut pareille splendeur, car on y fêta avec les nobles époux la gloire de la Loi divine, à laquelle tous deux s'étaient héroïquement consacrés.



Le voyage de Rabbi Josué

(d'après Hibbour Maaciot)



ABBI Josué ben Lévi était poursuivi par une pensée qui le tourmentait sans cesse. Son âme fut ainsi troublée jusqu'au jour où, le mystère se dissipant enfin, la vérité lui fut révélée. Il désirait ardemment voir le prophète Élie et pour cela il persévéra longtemps dans le jeûne et la prière, afin d'obtenir cette grâce du Ciel. Dieu l'exauça, et Élie se montrant à lui dans sa majesté, il entendit le prophète lui dire :

— Me voici, je suis prêt à satisfaire ton désir. Que demandes-tu de moi ?

Rabbi Josué répondit :

— Ô prophète, je désire t'accompagner à travers le monde et voir ce que tu fais afin de m'instruire par les actions de ta sagesse.

— Imprudent que tu es ! repartit Élie, tu seras incapable de supporter le spectacle que t'offriront mes actes, car ils surpasseront ton entendement.

— Je promets, dit Rabbi Josué, de ne point t'importuner de mes questions. Je veux seulement te voir agir.

— J'y consens donc, déclara le prophète, mais à la condition expresse que tu ne m'interrogeras à aucun moment sur les motifs de ma conduite. À la première question que tu me poseras, sache que je te quitterai.

Ils se mirent donc en route.

Ils arrivèrent d'abord à la maison d'un pauvre homme qui n'avait pour tout bien qu'une vache. Cet homme, en compagnie de sa femme, était assis sur le seuil de sa porte. Tous deux se levèrent quand ils aperçurent les voyageurs. Ils les accueillirent avec joie, les installèrent dans leur plus belle chambre et leur donnèrent à boire et à manger. Les voyageurs passèrent la nuit dans cette maison et, le lendemain matin, quand ils se levèrent pour se remettre en route, Élie demanda à Dieu de faire périr la vache, et l'animal succomba instantanément.

Rabbi Josué fut à la fois stupéfait et indigné de cet acte. Il se dit en lui-même :

— Eh quoi ! voilà de pauvres gens qui ont pratiqué envers nous le devoir de l'hospitalité et, pour toute récompense de la charité dont ils ont usé à notre égard, le prophète leur tue leur unique vache ! Cela est révoltant en vérité.

Et déjà la question montait à ses lèvres :

— Pourquoi donc as-tu ravi à ce malheureux son unique bien ?

Mais le prophète, qui lisait sa pensée, lui dit :

— Rappelle-toi la condition qui t'a été imposée. Si tu veux m'interroger, parle. Je t'expliquerai ma conduite, mais ensuite nous nous séparerons.

Rabbi Josué garda le silence.

Ils marchèrent tout le jour et, le soir venu, ils frappèrent à la porte d'une riche demeure. Mais le Maître de la maison, malgré sa richesse, les laissa passer la nuit dans la cour et ne leur offrit ni à boire ni à manger. Or, il y avait dans cette propriété un mur à demi effondré qui avait un besoin urgent de réparation. Élie, en se levant le lendemain matin, adressa à Dieu une prière, et le mur soudain fut rebâti.

Il y eut dans le cœur de Rabbi Josué autant d'irritation que de surprise, mais néanmoins il se tut.

Les deux voyageurs marchèrent de nouveau pendant toute la journée et ils arrivèrent le soir dans une grande synagogue dont la somptuosité attestait l'aisance de la communauté.

— Qui de nous hébergera ces malheureux ? demanda l'un des assistants.

— Qu'ils restent ici ! répondirent les autres. On leur donnera du pain, de l'eau et un peu de sel ! C'est bien bon pour eux.

C'est ainsi qu'Élie et son compagnon furent traités par ces gens qui vivaient dans le bien-être. Ils passèrent la nuit sur les bancs de la synagogue. Le matin, au moment de prendre congé, après la prière, Élie dit aux assistants :

— Que Dieu vous récompense en faisant de vous tous des chefs !

Ce fut un nouveau motif d'étonnement pour Rabbi Josué et aussi d'indignation, car il avait fort mal dormi.

Vers le soir, les voyageurs arrivèrent dans une ville dont tous les habitants accoururent à leur rencontre. Reçus avec toutes sortes d'honneurs, ils furent logés dans la plus belle chambre de la localité. On leur servit un excellent repas et on leur témoigna les plus grands égards. Quand il quitta, le lendemain, ces gens si hospitaliers, Élie leur dit :

— Que Dieu vous fasse tous sujets d'un seul chef !

Rabbi Josué ne put alors se contenir plus longtemps et il s'écria :

— Ô prophète, ta conduite est étrange ! Elle dépasse tout ce que j'aurais pu prévoir. Apprends-moi, je t'en conjure, la raison de tout cela.

Élie lui répondit :

— C'en est fait, tu veux que je me sépare de toi. En ce cas, je vais tout t'expliquer. Apprends que l'ange de la mort avait pénétré chez l'homme dont j'ai fait périr la vache, et il s'apprêtait à retrancher sa femme du nombre des vivants. J'ai détourné sur l'animal le coup qu'il allait porter. Ainsi, ce qu'ils ont pris pour une catastrophe était en réalité une bénédiction.

» Dans les décombres du mur que j'ai rebâti se trouvait un grand trésor que le mauvais riche aurait découvert, ce qui eût été grand dommage, étant donné l'usage qu'il fait de sa fortune. Le trésor a été enfoui sous les fondations, et ainsi le méchant a été puni au moment même où tu t'imaginais que je lui accordais une faveur.

» Si j'ai souhaité que Dieu fasse des chefs de tous ces hommes qui nous ont si mal reçus, c'est pour leur malheur, car une cité qui a plusieurs chefs court à sa ruine. Et si, au contraire, j'ai formulé le vœu que les autres qui nous ont si bien accueillis n'aient qu'un seul chef, c'est pour leur bien, car l'unité de direction évite les dissensions, comme dit le proverbe : « Trop de pilotes, et le navire fait naufrage », et Ben Sira déclare : « Heureuse la ville que dirige seul un guide sage ».

» Et maintenant, avant que je m'éloigne définitivement de toi, écoute et comprends mes paroles :

» Si tu vois un méchant heureux, ne t'en étonne point et garde-toi d'en prendre ombrage, car c'est pour son malheur. Quand tu vois un juste dans la misère, affligé de toutes sortes de maux, ne t'en irrite pas et ne sois pas assez insensé pour douter de la justice de ton Créateur. Crois plutôt que Dieu est juste, que ses jugements sont équitables, que ses yeux veillent sur les voies de l'homme et que nul ne doit lui dire :

« — Que fais-tu ? »

Sur ces mots, Élie bénit son compagnon et disparut.



La mission de Nahoum Gamzou

(d'après le Talmud)



N jour, les Juifs de la Palestine décidèrent d'envoyer un présent à l'empereur romain, sous la domination duquel ils vivaient. Ils chargèrent de cette haute mission Nahoum Gamzou, homme d'une extrême piété, en faveur duquel Dieu avait opéré plus d'un miracle. Le don consistait en un précieux bijou, conservé dans une caissette magnifique.

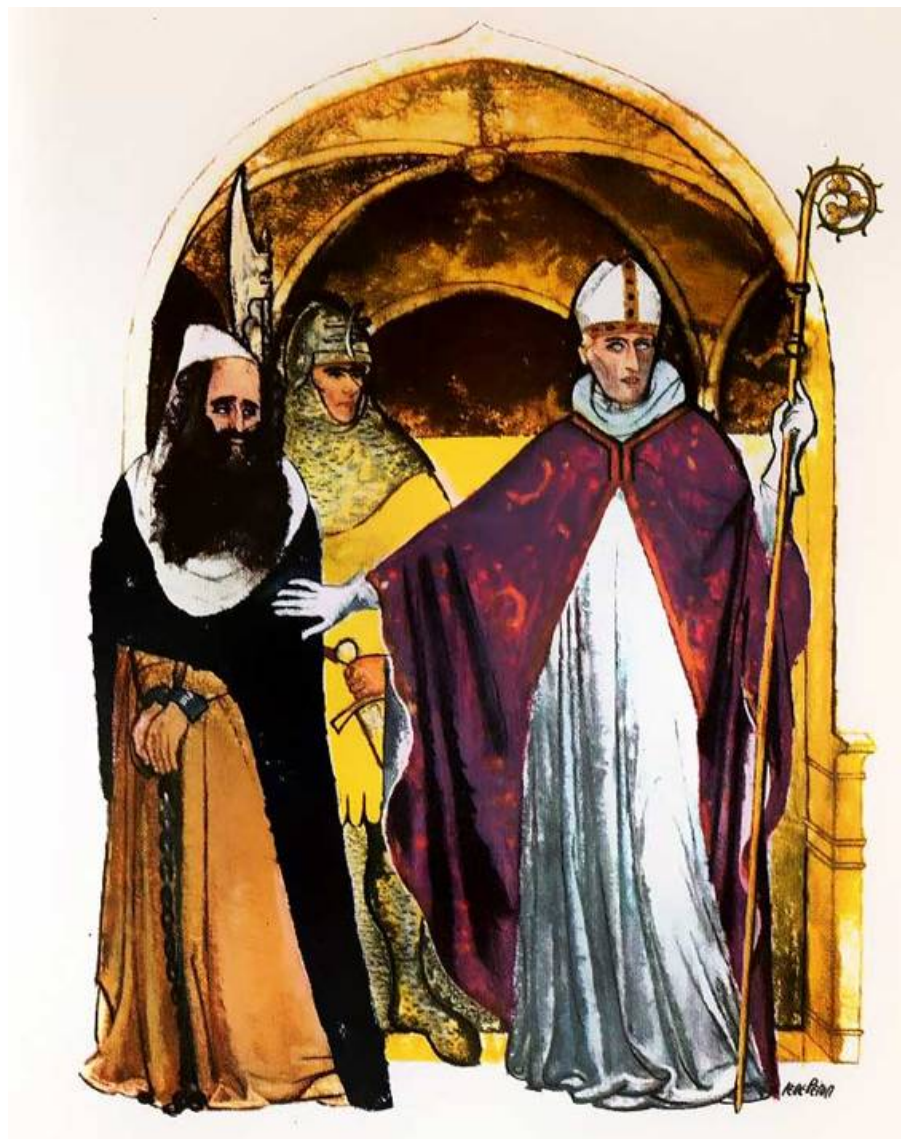
Au cours de son voyage, Nahoum étant descendu dans une hôtellerie, l'hôtelier et sa femme, gens malhonnêtes, ouvrirent la cassette, dérobèrent le bijou et le remplacèrent par de la terre. Le lendemain matin, à son réveil, Nahoum s'aperçut du vol ; il prononça les paroles qu'il avait coutume de dire en toute circonstance fâcheuse :

— *Gamzou le tobhah*, cela aussi est pour le bien.

Se fiant à la Providence, il continua donc son chemin vers Rome. Conduit devant l'empereur, il lui remit la cassette avec une lettre par laquelle les Juifs le priaient d'accepter le bijou et l'assuraient de leur fidélité. L'empereur fit ouvrir le splendide écrin, mais quel ne fut pas son étonnement de trouver, au lieu du joyau annoncé, un tas de terre. Croyant que les Juifs avaient voulu se moquer de lui, il fut saisi d'une

violente colère et prit la résolution de faire massacrer avec le messenger ceux qui l'avaient envoyé. Mais Nahoum, même dans cette heure tragique, n'oublia pas sa consolante maxime : « Cela aussi est pour le bien ». Alors le prophète Élie, ayant pris l'aspect d'un des hauts dignitaires de la cour, apparut devant l'empereur et lui dit :

— Que votre Majesté ne s'irrite pas si promptement contre les Juifs ; tout d'abord il est de notre devoir d'examiner si cette terre qui remplit la boîte ne possède pas quelque vertu secrète ; peut-être est-ce celle que le patriarche Abraham emportait quand il partait en guerre et grâce à laquelle il fut victorieux !



L'empereur consentit à tenter l'épreuve qu'on lui conseillait, mais il décida qu'en attendant Nahoum serait retenu à Rome comme otage.

Les Romains étaient alors engagés dans une interminable guerre avec un peuple puissant, qu'ils n'arrivaient pas à réduire. L'empereur envoya à son général la terre que Nahoum avait apportée et ordonna qu'on en lançât contre les ennemis et leurs forteresses. Et voici que le miracle s'accomplit les murailles s'écroulèrent, les Romains remportèrent une brillante victoire et bientôt ils eurent conquis toute une province ennemie. L'empereur fit alors venir Nahoum, le félicita, le remercia ainsi que la nation juive et le combla de faveurs.

Le jour de son départ, l'empereur ordonna qu'on remplît de diamants et de perles la boîte qui avait contenu la terre précieuse et qu'on la remît à Nahoum. Sur le chemin du retour, celui-ci s'arrêta dans l'hôtellerie où lui avait été dérobé le bijou lors de son premier passage. Quel ne fut pas l'étonnement des hôteliers lorsque Nahoum les remercia d'avoir substitué de la terre au bijou volé, les assurant qu'ils lui avaient ainsi procuré richesses et honneurs. Pleins d'envie, ces gens décidèrent alors de suivre l'exemple de ce Juif et, ramassant une grande quantité de cette même terre, ils l'apportèrent à Rome dans l'espoir d'obtenir des richesses en échange.

— Majesté, dirent-ils, le bruit des victoires que tu as remportées sur tes ennemis, grâce à la terre miraculeuse que Nahoum t'a apportée, est venu jusqu'à nous. Nous t'apportons une grande quantité de cette même terre.

L'empereur se réjouit de ce cadeau, mais il ordonna cette fois encore de retenir les messagers jusqu'à ce que la merveilleuse efficacité de cette terre eût été constatée. Or, rien d'extraordinaire ne se produisit. Le roi, averti par ses généraux, fit faire une enquête sévère sur l'origine de la terre apportée par Nahoum, et les hôteliers malhonnêtes furent obligés d'avouer le vol dont ils s'étaient rendus coupables.

L'empereur les fit pendre en punition de ce crime commis contre les Juifs.



Rachi et le moine

(d'après G. Ben Lévi)



U cours d'un voyage que fit en Orient le docte et pieux Rabbi Salomon Itz'haki, appelé communément Rachi, pour visiter les académies juives, il fit la rencontre d'un moine qui accomplissait un pèlerinage à Jérusalem. Les deux voyageurs cheminèrent ensemble pendant quelques heures, et leur conversation fut d'abord tout amicale, mais bientôt elle dégénéra en controverse religieuse, et leur dissentiment devint peu à peu si violent que le soir, quand ils arrivèrent au caravansérail, ils étaient brouillés.

Pendant la nuit, le moine, accablé par la fatigue du voyage dans ce climat auquel il n'était pas habitué, tomba gravement malade. Alors Rachi lui prodigua les soins les plus empressés et, comme les rabbins de ce temps-là possédaient tous quelques connaissances en médecine, il fut assez heureux pour secourir à temps son compagnon de voyage, qui lui dut la vie.

Quand le moine fut hors de danger, le rabbin, qui, pour le soigner, avait retardé de plusieurs jours son départ, vint lui faire ses adieux.

— Je suis pauvre et ne puis rien pour vous, dit le religieux en le

remerciant avec effusion, mais je ne manquerai pas de prier Dieu à votre intention, et le plus beau jour de ma vie serait celui où je pourrais vous prouver ma reconnaissance.

— Vous ne me devez rien, lui dit Rachi ; si les croyances nous divisent, la religion pourtant nous réunit. Sachez que la loi de Moïse me prescrivait d'agir envers vous comme je l'ai fait. Adieu ! Soyez heureux. Si jamais vous rencontrez quelque Juif souffrant que vous puissiez secourir, donnez-lui votre assistance en souvenir de moi.

Quelques années plus tard, Rachi, traversant la Bohême pour retourner en France, s'arrêta à Prague, où les Juifs, ravis de recevoir la visite d'un rabbin aussi éminent, lui firent le plus brillant accueil et organisèrent des fêtes en son honneur.

Les Juifs de Bohême étaient alors sous la domination du duc Wladislas, qui ne laissait passer aucune occasion de manifester sa haine à leur égard. Aussi, dès qu'il apprit la réception qu'ils avaient faite au rabbin étranger, il conçut des soupçons et donna l'ordre d'arrêter celui-ci et de le juger sous prétexte qu'il était venu dans le pays pour fomenter un complot contre la vie du souverain.

La communauté de Prague fut plongée dans le désespoir. Seul, Rachi conserva tout son calme. On l'amena, chargé de chaînes, devant le duc, qui allait prononcer sa condamnation, lorsque l'évêque d'Olmütz, s'avançant vers le trône ducal, s'écria :

— Seigneur ! au nom du Dieu des chrétiens, je m'oppose à ce qu'on touche à un seul cheveu de la tête de ce Juif, car c'est un homme de cœur et d'une conscience exemplaire !

Le duc et toute la cour demeurèrent stupéfaits de cette intervention inattendue. Alors, l'évêque d'Olmütz raconta avec émotion et chaleur comment, quelques années auparavant, alors que, simple moine, il faisait à pied le voyage de Jérusalem, il avait été secouru et sauvé par ce généreux rabbin. Le duc donna aussitôt l'ordre de mettre Rabbi en liberté. Il lui fit donner une escorte d'honneur au moment de son départ et, grâce à la protection de l'évêque d'Olmütz, qui avait gardé un souvenir reconnaissant du service rendu, les Juifs de Bohême goûtèrent de longues années de vie paisible.



Yehiel de Paris

(d'après Carmoly)



ABBI Yehiel, fils de Joseph, plus connu sous le nom de Yehiel de Paris, naquit à la fin du XII^e siècle. Il devint chef de l'école talmudique de Paris, fondée par le rabbin sire Léon, son maître. Cette école était fréquentée par trois cents disciples qui y étaient nourris et logés. On y enseignait les commentaires de Rachi et les suppléments du Tosaphoth des écoles de Champagne, notamment de celles de Troyes, Ramerupt et Dampierre.

Yehiel de Paris n'était pas seulement un grand talmudiste, il était encore très versé dans la Cabale pratique. Il avait, dans son cabinet d'étude, une lampe qui éclairait, sans qu'on la remplît d'huile, d'un vendredi soir à l'autre. Cette chose, connue dans toute la ville, vint jusqu'aux oreilles du roi Louis IX. Celui-ci fit demander au rabbin si le bruit qui courait était vrai ; Yehiel répondit d'une manière évasive, soit pour ne pas montrer d'orgueil, soit pour ne pas passer pour sorcier. Le roi, qui avait l'intention de se rendre en personne chez lui pour voir de ses propres yeux la lampe, consulta ses courtisans et décida qu'il irait le mercredi soir surprendre l'habile docteur de la Loi.

Or, il existait alors à Paris un singulier usage : des gens sans aveu

venaient chaque nuit frapper aux portes des maisons juives. Rabbi Yehiel, pour ne pas être importuné ou interrompu dans ses études, avait placé à côté de lui un clou enchanté. Dès que ces vauriens frappaient à sa porte, il pressait sur le clou et à mesure que le clou entraît dans le plancher, ceux-ci s'enfonçaient dans la terre. Lors donc que le roi vint frapper à sa porte, le cabaliste pressa immédiatement sur son clou et le prince s'enfonça dans la terre jusqu'à la ceinture. Mais le roi ayant frappé une seconde fois à la porte, le rabbin pressa une seconde fois sur son clou, qui sauta en arrière. À cette vue, Yehiel, effrayé, s'écria ; « C'est le roi qui frappe. »

Il courut aussitôt ouvrir la porte et se prosterna devant le monarque en disant :

— Grâce, sire, je ne vous avais pas reconnu.

Le roi n'était pas moins effrayé que le rabbin, car, en même temps que le clou était sorti de terre, lui-même avait été rejeté hors de la fosse. Le rabbin conduisit le roi et sa suite dans son appartement, les plaça près du *feu* et les régala de confitures. Lorsqu'ils furent remis de leur frayeur, le cabaliste demanda au roi :

— Sire, que veniez-vous faire à ma porte ? Vous savez pourtant qu'il y a un esprit qui veille sur elle. Si je n'étais pas venu vous sauver, vous auriez été entièrement enseveli.

Le roi lui répondit : « Il suffit, tu m'as sauvé, merci. Je suis venu auprès de toi, parce que j'ai ouï dire que tu étais un grand sorcier ; il paraît que tu possèdes une lampe merveilleuse qui en fournit la preuve. »

— Je ne suis pas sorcier, à Dieu ne plaise, répondit le rabbin, mais je suis versé dans la physique et je connais quelques secrets de la nature.

Là-dessus, il lui présenta sa lampe, lui montra qu'il n'y avait là ni miracle ni sortilège, et qu'au lieu d'huile il y avait simplement placé une autre matière combustible.

Louis IX, transporté d'admiration, emmena Yehiel à sa cour et en fit son conseiller. Dès ce moment, notre docteur acquit richesses et honneurs.

Mais les seigneurs de la cour, jaloux de lui, dirent au roi :

— Sire, votre conseiller vous abhorre ; il ne boirait pas même une goutte de vin qu'aurait touché votre main royale.

Le roi ne dit rien, mais, un jour, il présenta à Yehiel un verre de vin.

— Sire, dit le rabbin, je ne puis boire maintenant, mais je le ferai

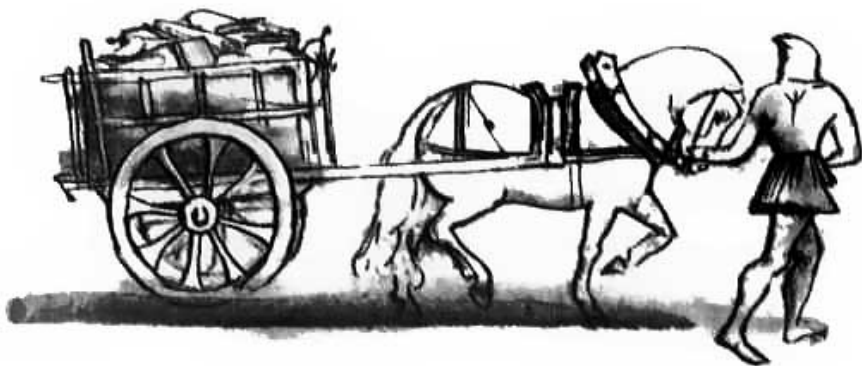
avant de quitter la table.

Lorsque le moment fut arrivé, et que, selon l'usage, le roi se lava les mains, Yehiel saisit la cuvette d'or et but l'eau dont le roi venait de se servir pour se laver :

— Sire, dit-il, je bois cette eau, que ma religion me permet de boire, mais non le vin qu'elle m'interdit.

Le roi, admirant la piété du rabbin, conçut pour lui une vive amitié. Mais les luttes religieuses y mirent fin.

En 1240, il y eut entre notre théologien et Nicolas Donin, Juif renégat, une discussion religieuse en présence du roi Louis IX, de la reine Blanche, de toute la cour et du clergé de Paris. L'objet de cette controverse était de démontrer aux docteurs israélites ce que le Talmud renferme de paroles injurieuses à l'égard de la religion chrétienne. Cette conférence fut le prélude d'un autodafé du Talmud en 1244. Des perquisitions furent faites dans toutes les maisons israélites de Paris, et on enleva le Talmud avec tous les livres hébraïques qu'on put trouver. Vingt-quatre charrettes remplies de ces volumes, dont beaucoup étaient précieux pour la science, furent brûlés publiquement. À partir de ce moment, les études talmudiques commencèrent à décliner en France. Yehiel lui-même quitta le pays. Il se retira d'abord, dit-on, en Grèce ; puis il se rendit en Palestine. Il mourut à Caïffa, où l'on montre son tombeau.



Le Haut Rebb Lœb

(d'après Schornstein)



N des rabbins les plus célèbres de Prague fut le fameux Rebb Lœb, que le peuple, dans sa profonde vénération, mêlée d'une certaine crainte, appelait le Haut Rebb Lœb.

Non content de son profond savoir talmudique, il avait pénétré dans les mystères de la Cabale et dans le secret des puissances cachées de la nature. On disait généralement qu'il s'occupait d'alchimie, de sciences occultes, et qu'il recherchait la pierre philosophale. Ces études ardues devaient lui être plus faciles qu'à d'autres, car, maître de toutes les formules cabalistiques, il commandait même aux puissances surnaturelles. Toute sa personne d'ailleurs inspirait le respect : il était d'une stature noble et élevée ; sa figure était toute rayonnante, et une barbe blanche qui descendait sur sa poitrine venait encore ajouter à son air si vénérable et si majestueux.

La réputation du Haut Rebb Lœb était universelle parmi les Juifs ; mais elle avait aussi pénétré chez les chrétiens, qui respectaient fort ses vertus et ses talents. Il était en relation étroite avec un comte, très puissant dans les conseils de l'Empire, et qui habitait un château aux portes de Prague. Comme le grand rabbin, ce dernier s'occupait

ardemment de sciences physiques, naturelles et occultes. Dévoré de la soif de connaître, il poursuivait, à l'exemple des alchimistes de l'époque, le rêve du grand œuvre et, maintes fois, dans ses recherches infatigables, il avait eu recours aux lumières du rabbin, dont la vaste science excitait sa constante admiration et son profond étonnement. Aucun livre humain ne pouvait avoir révélé au rabbin tant et de si profondes notions sur les vertus les plus cachées de la nature ; aussi, le comte était-il convaincu que le Haut Rebb Lœb était initié à tous les secrets de la cabale.

Plusieurs fois, il avait exprimé cette opinion devant le rabbin, ainsi que le vif désir d'être initié aux vérités de cette science que la croyance populaire, dans le Ghetto, attribuait à Rabbi Lœb ; mais celui-ci s'était constamment défendu d'avoir aucune connaissance de ces mystères.

Il est donné, disait-il, à peu de mortels de les pénétrer. Les prières les plus instantes, les supplications réitérées du comte n'avaient rien pu obtenir du Haut Rebb Lœb ; il persistait toujours dans ses protestations d'ignorance.

La maison que le grand rabbin habitait dans le Ghetto était petite et de peu d'apparence ; mais on savait qu'au fond de cette modeste demeure, il existait un vaste laboratoire souterrain où personne d'autre que lui n'était jamais entré ; là, le Haut Rebb Lœb se livrait aux recherches scientifiques et aux expériences qu'il pratiquait sur une très grande échelle. Des bruits étranges avaient été entendus, des clartés singulières aperçues autour de la maison du rabbin ; mais personne n'avait jamais osé s'approcher pour en reconnaître la cause, tant étaient grands la terreur et le respect qu'inspiraient sa puissance et son savoir. Mais ce qui était bien plus extraordinaire et plus terrible encore, c'est que, dans le silence de la nuit, on l'avait quelquefois entendu parler et commander dans le fond de son laboratoire secret, comme s'il avait un aide fidèle et intelligent à côté de lui ; et cependant ses disciples de l'école talmudique certifiaient que nul ne l'assistait jamais dans ses nocturnes et terribles travaux.

Quel était donc ce mystérieux compagnon ?

Le hasard devait bientôt le révéler.

Le Haut Rebb Lœb avait, en effet, besoin d'un auxiliaire dans ses nombreuses et vastes manipulations, dont il ne voulait confier le secret à personne. Il avait donc pétri un corps humain en argile et l'avait animé au moyen de sa science cabalistique en lui attachant un *Chem* (nom de l'Éternel) sous la langue. Ce serviteur discret et robuste, connu dans la légende sous le nom de *Golem*, était continuellement dans le laboratoire souterrain du rabbin, obéissant à la moindre de ses

paroles et l'assistant toute la semaine dans les opérations nécessaires à ses recherches. Le vendredi, avant la nuit, le rabbin enlevait le *Chem* qui animait son golem ; celui-ci redevenait alors un corps inanimé jusqu'à la fin du *sabbat*, moment où le cabaliste lui rendait la vie et le mouvement.

Mais, un vendredi, de graves préoccupations firent oublier au Haut Rebb Lœb la mesure de prudence qu'il prenait à l'ordinaire ; aussi, à peine l'office du *sabbat* était-il commencé au temple que le terrible compagnon, comme transporté de fureur, se mit à exercer d'affreux ravages autour de lui, brisant et détruisant tout ce qu'il trouvait dans le souterrain, dont il ébranlait les murs dans sa fureur. Puis il sortit de sa retraite pour continuer son œuvre de dévastation dans la demeure du rabbin et dans la rue, où il mit en pièces tout ce qu'il put atteindre.

On courut avertir le grand rabbin du terrible événement ; celui-ci, terrifié, fit interrompre le service d'inauguration du *sabbat*, puis accourut en toute hâte, étendit la main et prononça une formule ; le golem s'arrêta, puis recula et, toujours sous le regard de son créateur, il rentra dans le souterrain ; là, Rabbi Lœb lui enleva le *chem* de la bouche. À la fin de ce même *sabbat*, il brisa en morceaux l'utile mais dangereux serviteur ; ces débris se trouvent encore aujourd'hui, dit-on, sous les combles de l'ancienne synagogue.

Quand le rabbin revint au temple, on fut obligé de recommencer depuis le début l'office du *sabbat* et, en souvenir de l'événement, il établit comme usage perpétuel, dans sa synagogue, la répétition du psaume récité à l'entrée du *Sabbat* [3].

Cependant, la nouvelle de cet événement miraculeux s'était vite répandue dans tout le quartier juif et n'avait pas tardé à être connue dans la ville. Mais, parmi les chrétiens, personne n'y ajoutait foi, excepté le comte, l'ami du Haut Rabbi Lœb, pour qui ce fait extraordinaire devint la confirmation de ses soupçons et la preuve irrécusable de la science cabalistique du rabbin.

— Ainsi, se dit-il, mes conjectures étaient vraies et, malgré toutes ses dénégations, cet homme admirable possède la cabale et il refuse de m'admettre dans la connaissance de cette révélation précieuse. Oh ! il faudra bien qu'il y consente maintenant ; j'ai les moyens de l'y forcer !

Le lendemain, il manda chez lui le rabbin.

— Rabbi, lui dit-il, une merveilleuse nouvelle s'est répandue, qui vous concerne : le vulgaire, imbu de sots préjugés contre votre religion, est incrédule et en rit. Mais moi, qui sais que les puissances supérieures de la nature n'ont point de préférence pour les adeptes de tel ou tel culte, j'y crois. Vous ne nierez donc plus que vous ne sachiez la cabale, et j'exige maintenant que vous deveniez mon maître et que

vous me l'enseigniez.

Le Haut Rabbi avait prévu la demande du comte : néanmoins il pâlit et murmura :

— C'est impossible ! c'est impossible !

— Rabbi, ne soyez pas avare de vos connaissances, reprit le comte ; n'est-il pas glorieux d'avoir des élèves dont on grandit l'intelligence à l'égal de la science ?

— Comte, n'insistez pas, pour l'amour du ciel, je ne puis, vous dis-je.

— Vous ne pouvez et pourquoi, Rabbi ?

— Ah ! si vous saviez quelles difficultés arrêtent même le docteur israélite, fidèle aux commandements du Sinaï, quand il s'aventure dans le dédale de ces mystères suprêmes, vous comprendriez alors que ces difficultés deviennent presque insurmontables, permettez-moi de le dire, pour l'homme qui ne suit pas la loi de Moïse.

— Aucun obstacle ne m'arrêtera, Rabbi. Dès demain vous m'instruirez dans la cabale.

— Encore une fois, seigneur, cela ne se peut.

— Ainsi, répondit le comte amèrement et en s'animant par degrés, ainsi vous êtes bien cette nation égoïste et ingrate, ne vivant que pour elle-même et s'attirant la haine de tous par sa propre faute. Quoi ! lorsque le dernier du peuple vous dédaigne et s'éloigne de vous, moi, comte du Saint-Empire, je vous ai honoré de mon amitié, je protège chaque jour votre troupeau, et voilà la reconnaissance que je recueille de vous ! Mais, ajouta-t-il, en s'abandonnant de plus en plus à son emportement, jusqu'ici vous avez connu les effets de ma bienveillance ; vous ne tarderez pas à apprendre, vous et votre communauté, ce que peut mon ressentiment.

Le rabbin était atterré, car il connaissait le naturel hautain et irritable du comte ; il réfléchissait anxieusement au parti à prendre, pendant que le comte, agité par la violence de sa colère, arpentait la chambre à grands pas.

— Vous l'exigez, dit enfin le rabbin d'une voix altérée, eh bien ! soit, vous serez mon élève !

— Dès demain nous commencerons, répondit le comte, radouci par les dernières paroles de son interlocuteur.

— Le maître qui m'a formé, reprit le Haut Rabbi Lœb, ne m'a pas encore donné la puissance d'initier à mon tour ; il faut qu'il soit présent à la première leçon que je vous donnerai.

— Quoi ! de nouveaux délais ! Serait-ce un moyen d'éluder vos promesses ?

— Non, comte, ce que je vous dis est la vérité ; d'ailleurs, dans la science que nous allons aborder, croyez-m'en, ce n'est pas trop de deux maîtres pour former un disciple.

— Et quand votre maître viendra-t-il ?

— D'aujourd'hui en dix jours, à l'heure où les derniers rayons du soleil doreraient les tours de votre château, je serai à cette porte avec mon maître, Rabbi Aboudraham, de Tunis.

— Tunis, en Afrique ? reprit le comte étonné, mais c'est impossible. Comment l'informerez-vous, comment arrivera-t-il en si peu de temps ?

— Il est averti, répondit gravement Rabbi Lœb.

Et il se retira.

Le dixième jour, au moment fixé, le Haut Rabbi Lœb et Rabbi Aboudraham se présentèrent au château.

Le comte ne fut pas peu étonné en apercevant l'homme que le grand rabbin lui présentait comme son maître ; autant le premier était majestueux et imposant, autant la personne du second était chétive et de peu d'apparence.

— Je vous attendais, maîtres, dit-il en répondant au salut des deux visiteurs.

Puis il les conduisit dans son laboratoire, rempli d'une innombrable quantité de livres et de tout l'attirail, richement composé, des alchimistes de l'époque.

— Avec votre permission, dit le comte, nous commencerons ici nos travaux, — si le lieu vous convient, ajouta-t-il en souriant.

— Non point, dit Rabbi Aboudraham, qui n'avait pas encore parlé ; je ne puis vous initier ici.

— Quoi ! répondit le comte, dont l'orgueil était déjà blessé, le château des Kollowrat ne serait-il pas digne d'entendre vos doctes leçons ?

— Je suis le maître, répondit Rabbi Aboudraham d'un ton bref et impérieux, et le disciple doit suivre le maître.

Le comte releva la tête ; des paroles hautaines allaient sortir de ses lèvres ; mais, en regardant le Rabbi de Tunis, il fut frappé du changement qui s'était opéré dans sa personne ; sa taille semblait effectivement s'être élevée, ses yeux lançaient des éclairs, et sa figure avait pris un air d'irrésistible autorité.

Le comte se sentit dominé ; il baissa la tête sous le regard fascinateur du rabbin et dit :

— Je suis prêt.

Rabbi Aboudraham s'inclina à son tour et sortit, suivi du comte et du Haut Rabbi Loeb.

Les trois hommes traversèrent silencieusement l'espace qui les séparait de la ville, puis, s'étant engagés dans un dédale de ruelles noires et étroites, ils arrivèrent au ghetto et s'arrêtèrent à la modeste demeure de Rabbi Loeb.

On descendit un large escalier conduisant dans de vastes galeries voûtées, avec de nombreuses portes ; jamais le comte n'aurait soupçonné de si importantes constructions sous la maison insignifiante du rabbin de Prague. Il était tout entier à sa surprise, quand, soudain, un frisson parcourut tout son être : il venait d'apercevoir dans un coin obscur les membres épars d'un corps humain. Un instant, il eut peur et porta instinctivement la main à la garde de son épée ; mais il se remit en se rappelant le Golem ; c'étaient, en effet, ses débris qu'il venait de voir.

Le Rabbi de Tunis se retourna.

— Quittez votre épée, comte, dit-il, nous commençons une œuvre de vie et non de mort, et la présence du fer tranchant n'est pas de mise ici.

Le comte obéit.

On était arrivé au fond du couloir souterrain ; Rabbi Aboudraham ouvrit la porte et, suivi de ses deux compagnons, il pénétra dans le caveau qui terminait la galerie.

Les murs et les voûtes en étaient complètement noirs ; au milieu, chargée de livres blancs, se trouvait une table, blanche également, au-dessus de laquelle était suspendue une petite lampe ; celle-ci n'était pas allumée, mais une lumière singulière et blafarde, qui semblait entrer par des ouvertures invisibles, éclairait le caveau, où tout était mystérieux, étrange comme la science qu'on devait y professer. Rabbi Aboudraham s'assit ; ses deux compagnons restèrent debout. Il ouvrit un grand in-folio tout blanc, aux pages jaunies par l'âge et couvert de caractères mystérieux ; il prononça quelques mots à voix basse, pendant que le comte, attentif et ému, se disposait à recueillir avidement les vérités qu'on allait lui révéler. Il y eut un moment de silence solennel ; soudain, Rabbi Aboudraham referma le livre blanc et se leva :

— Comte, dit-il d'une voix grave et lente qui pénétra jusqu'au fond

de l'âme de ce dernier, avant de vous introduire dans les sentiers inconnus de la plus profonde des sciences, j'ai encore une question à vous poser. La cabale a ses racines dans la véritable foi, dans la croyance à un Être supérieur et dans l'obéissance aux lois divines. Quiconque veut soulever le voile de l'inconnu et envisager l'avenir, doit pouvoir regarder le passé sans crainte et sans remords.

» Le pouvez-vous, comte ? »

— Je le puis, répondit celui-ci d'une voix altérée.

— Regardez donc derrière vous, dit Rabbi Aboudraham, d'une voix solennelle.

Le comte se retourna.

La lumière avait disparu, mais de vagues contours se dessinaient confusément sur le fond du mur. Ce n'était d'abord qu'un mélange incohérent de clartés et d'ombres, mais dont le comte ne pouvait détacher les yeux ; peu à peu, les formes se dessinèrent ; le comte regardait toujours, haletant ; il éprouvait une anxiété dont il cherchait en vain à se défendre.

Soudain un cri s'échappa de sa poitrine oppressée.

— C'est Petrick, dit-il en se couvrant les yeux de ses deux mains.

— C'est lui, dit le Rabbi de Tunis, vous l'avez tué !

Le comte rassembla toutes ses forces :

— Oui, dit-il, mais c'était en un combat loyal.

— Vous l'avez provoqué, pour le tuer, parce qu'il était votre rival et, lorsque, désarmé et à votre merci, il demandait grâce, vous l'avez percé de votre poignard. Vous avez tué, vous avez transgressé la loi du Sinaï, la cabale vous est interdite.

Le comte, anéanti, restait muet et immobile comme une statue ; quand il releva la tête, tout avait disparu. La petite lampe brûlait maintenant et jetait une faible lumière sur les deux rabbins silencieux et recueillis comme lui.

— Vous connaissez mon crime, dit enfin le comte ; je ne puis savoir comment il vous a été révélé, mais je comprends que je me suis fermé par ma propre faute les portes de cette science, où j'aurais voulu vous suivre et dont je ne suis pas digne.

— Les secrets du Seigneur, répondit gravement Rabbi Aboudraham, sont réservés à ceux qui le craignent (Psaume XXV, 14).

Et tous trois, profondément émus, remontèrent dans la demeure du Rabbi, où le comte prit congé des deux cabalistes.



LE SÉDER À MADRID.

(d'après H. Lehmann)

I.

Les Marranes



L y a quatre ou cinq siècles, dans un grand pays voisin de la France, l'Espagne, vivait une nombreuse population juive. Quatre cent mille Juifs environ habitaient le royaume. Ils contribuaient, par leur activité, à la prospérité du pays. C'étaient eux qui, sur le grand marché de Tolède, entassaient tous les produits de l'Orient et de l'Occident : les soieries de la Perse, les tapis de Damas, les peaux du Maroc et les bijoux arabes. Plusieurs de nos frères cultivaient les arts manuels, et d'autres se distinguaient dans les sciences et les lettres. À une époque où les chrétiens réservaient toute leur admiration pour le métier des armes, ce furent les Juifs qui conservèrent le trésor de la science : astronomie, physique, médecine ; ils étaient donc très utiles et dévoués à leur pays.

Cependant, le 30 mars 1492, la reine Isabelle la Catholique rendit à Grenade un décret bannissant tous les Juifs du royaume, à

l'exception de ceux qui consentiraient à embrasser la religion de l'État. Quelles scènes déchirantes, mes amis, dans toute l'étendue du royaume ! Vous représentez-vous cette détresse de nos malheureux frères obligés de quitter cette contrée qui les avait vus naître et qu'ils aimaient, ou d'embrasser une religion imposée par la force ? Il y en eut un certain nombre qui, ne pouvant se décider à partir, se convertirent, du moins en apparence, dans l'espérance de jours meilleurs. Ils pratiquaient extérieurement la religion du pays, mais secrètement ils restaient fidèles à la foi de leurs pères et ils élevaient leurs enfants dans le culte d'Israël.

Ces Juifs, devenus chrétiens pour la forme, furent appelés les Marranes. Malheur à eux s'ils étaient convaincus d'avoir fait acte de Juifs dans leurs demeures ! On les arrêtait et on les traduisait devant le tribunal de l'inquisition. Condamnés, c'est la mort qui les attendait. Ainsi périrent beaucoup de nos frères sur les bûchers.

Les Marranes étaient donc en danger perpétuel. Une parole imprudente, un geste suspect pouvaient les perdre. Souvent aussi, il suffisait de la dénonciation d'un ennemi pour que l'inquisition les inquiât. Ils étaient sans cesse sur le qui-vive, exposés à la malveillance de leurs voisins.

C'est en l'an 1570 que se place notre histoire, c'est-à-dire que plus de trois quarts de siècle s'étaient écoulés depuis le décret d'expulsion. Dans la grande et belle ville de Tolède, bien déchue aujourd'hui de sa splendeur d'autrefois, mais chère encore à tous les cœurs juifs, car elle renferme de précieux souvenirs antérieurs au bannissement, habitait un jeune homme fort riche nommé Pérez Morteira. Son arrière-grand-père avait été converti de force au christianisme, mais sa famille était restée attachée au judaïsme, et il avait été élevé dans les sentiments de respect et d'amour pour la foi et les traditions d'Israël. Admirez la puissance de ce sentiment juif capable de se transmettre ainsi fidèlement, en dépit des circonstances les plus contraires et des plus grands périls.

Les parents du jeune homme, qui venaient de mourir, lui avaient laissé des biens considérables, et notamment une magnifique propriété à Tolède. Comme il était fils unique, il se trouva à la tête d'une grande fortune. Or, il arriva qu'un voisin voulut acquérir les belles vignes de Morteira pour agrandir sa propriété. Mais Pérez refusa de vendre une partie de l'héritage paternel. Le voisin conçut de ce refus un violent dépit, et que fit-il ? Il dénonça le jeune homme comme relaps auprès du tribunal de l'inquisition.

Relaps, qu'est-ce à dire ? C'est le mot par lequel on désignait ceux qui, convertis à la religion dominante, quoique ne lui appartenant pas

par la naissance, retournaient secrètement ou publiquement à la religion de leurs pères. Leur cas était jugé plus grave que le cas de ceux qui refusaient de se convertir.

Cependant, Pérez, qui avait des amis à Tolède, même parmi les Inquisiteurs, fut averti à temps du danger qui le menaçait et, au moment même où les agents du Saint-Office pénétraient chez lui par la porte principale de l'habitation, il réussit à s'enfuir par une porte secrète sur le jardin, n'emportant de toute sa fortune qu'une petite somme d'argent.



II. Au marché de Madrid

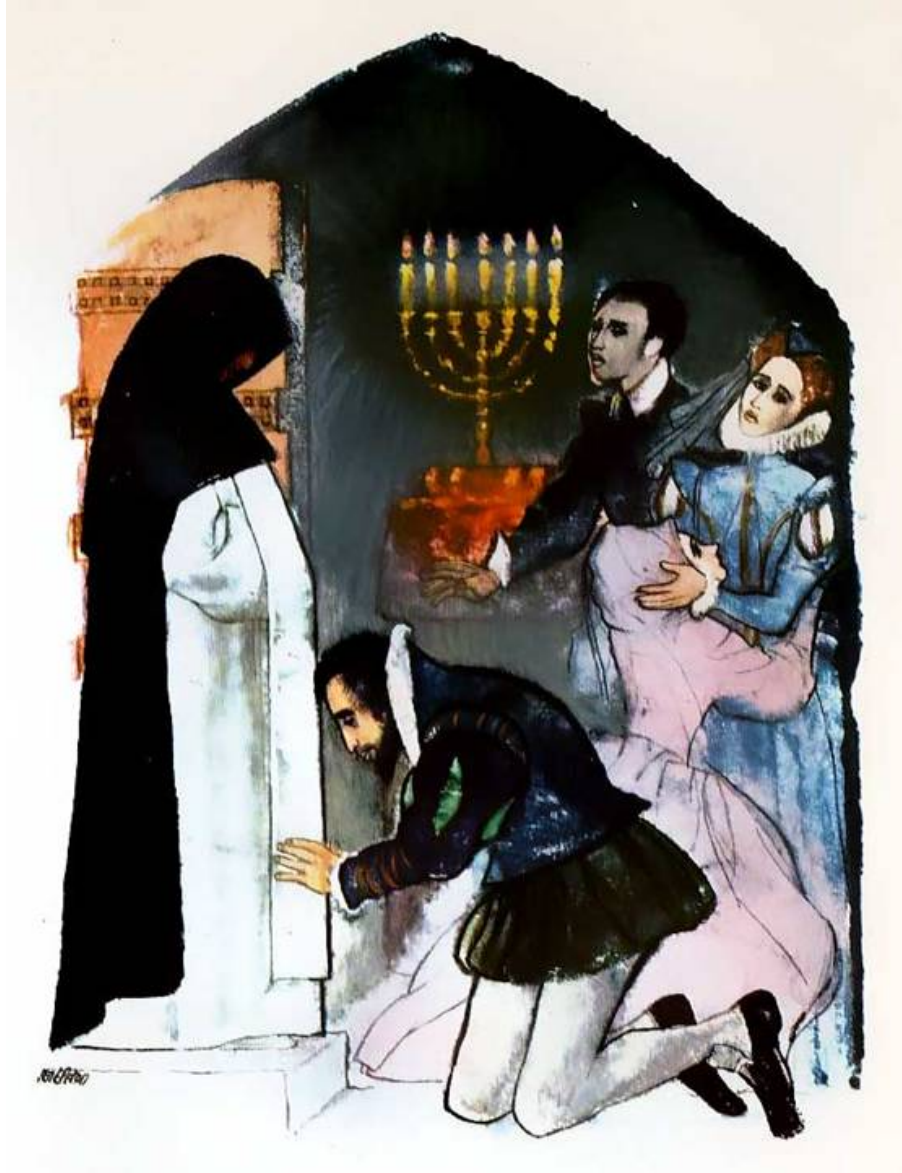


OILA donc Pérez Morteira seul, dans la campagne, par une douce nuit de printemps. Il ne savait où aller pour mettre sa vie en sécurité. Comme il se trouvait sur la route de Madrid, c'est vers Madrid qu'il se dirigea. « Peut-être, se disait-il, trouverai-je quelque Marrane comme moi qui consentira à m'accorder l'hospitalité jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présente pour moi de quitter le pays ? »

Pérez arriva à Madrid le 13 du mois de Nissan, qui, comme vous le savez, est le premier de l'année religieuse hébraïque, l'année dite civile commençant à Rosch Hoschana. Le soir du lendemain, commençait notre sainte fête de Pâque, que le jeune homme avait toujours eu l'habitude de célébrer chaque année, en cachette, avec ses parents. En pénétrant dans les rues de la capitale espagnole, Pérez adressa à Dieu une fervente prière :

— Mon Dieu, dit-il du fond de son cœur, je suis seul, sans aucun appui humain ; mon unique secours, c'est Toi, ne m'abandonne pas !

Jamais une telle prière d'un cœur en détresse n'est restée sans réponse.



De grâce, Monseigneur, ayez pitié...

Cependant, les rues s'animaient peu à peu. Les paysans y affluaient des environs, apportant, dans leurs paniers, les fruits et les légumes qu'ils allaient étaler au marché. Pérez, qui suivait la foule, se trouva bientôt sur la grande place, déjà tout encombrée de marchands et d'acheteurs. Il s'amusa à suivre des yeux les allées et venues de ces derniers.

Un homme, vêtu avec soin, attira son attention. Il était suivi d'un domestique correctement habillé aussi, et qui empilait, dans un cabas,

les provisions achetées. Pérez vit qu'entre autres emplettes, il se munissait de persil, de laitue et de raifort. Vous savez, mes amis, que ce sont là des végétaux qui figurent dans notre cérémonie du soir de Pâque, que nous appelons le Séder. Le jeune homme le savait également et une idée traversa son esprit :

— Ne se pourrait-il pas que ce seigneur inconnu fût un Juif marrane comme moi, faisant ses achats pour le soir de la fête ? Et s'il en est ainsi, ne pourrais-je pas trouver un refuge chez lui ? Dieu, en me le faisant rencontrer, aurait ainsi exaucé ma prière.

Mais le doute ne tardait pas à succéder à l'espérance :

— Et si je faisais erreur, ajoutait le pauvre Pérez, si c'est tout à fait par hasard que cet inconnu achète ces choses qui, pour moi, ont une religieuse signification, mais qui n'en ont peut-être pas pour lui ; si, pour comble de malheur, c'est un catholique zélé qui se croirait obligé en conscience de me livrer au tribunal du Saint-Office ? Je n'aurais échappé aux Inquisiteurs de Tolède que pour devenir la proie de ceux de Madrid...

C'est ainsi que Pérez était partagé entre l'espoir et la crainte.

Non loin de la place du Marché stationnait un équipage, vers lequel se dirigea le mystérieux inconnu, toujours suivi du domestique qui emportait les provisions achetées. Il prit place dans le carrosse, tandis que le domestique montait sur le siège. Et, au moment où la voiture se mit en marche, Pérez, sans hésiter, grimpa sur le siège de derrière.

La voiture roula longtemps à travers plusieurs quartiers de la ville et s'arrêta finalement devant une maison qui avait toute l'apparence d'un palais. Au moment où l'inconnu mettait pied à terre, Pérez, qui avait sauté de son siège, se posta respectueusement devant la portière.

— Seigneur, dit-il en s'inclinant, j'aurais une importante communication à vous faire. Oserais-je solliciter la faveur de quelques instants d'entretien ?

Le maître du logis ne fut pas sans remarquer la bonne mine de son jeune interlocuteur et la noblesse de ses manières. Il fit un geste affirmatif et donna l'ordre au domestique de l'introduire dans la maison.



III. Le riche Inconnu



EREZ, précédé du domestique, gravit un superbe escalier, traversa des galeries magnifiquement décorées et pénétra dans de somptueux appartements dont le sol était recouvert de tapis précieux. Il ne fut pas sans remarquer, toutefois, des tableaux et des emblèmes du culte chrétien, ce qui le plongea dans une grande perplexité. Il ne savait à quoi se résoudre :

— Une parole imprudente peut me perdre, se disait-il. Si mon hôte est un fervent catholique et qu'il veuille me dénoncer, c'en est fait de moi. Je suis en son pouvoir.

Et il ajoutait, toujours confiant dans le Seigneur, qu'il avait appris à invoquer dès son enfance :

— Mon Dieu, inspire-moi !

Le maître de la maison ne tarda pas à venir le rejoindre dans la pièce où il avait été introduit et, l'ayant fait asseoir, il lui demanda gracieusement quel était l'objet de sa visite.

Le jeune homme se ressaisit, décidé à poser une question assez claire pour être comprise de son hôte, dans le cas où ses suppositions se trouveraient justes, mais, dans le cas contraire, assez voilée pour n'être pas compromettante.

— Seigneur, dit-il, je suis étranger et, en visitant tout à l'heure le marché, j'ai vu que vous faisiez quelques achats pour la soirée de demain.

À ces mots, l'inconnu pâlit et il se leva dans un mouvement de colère :

— Qui êtes-vous ? s'écria-t-il, et que me voulez-vous ? Si vous songez à m'extorquer de l'argent sous la menace de la dénonciation que j'imagine, sachez que vous en êtes pour vos frais. Je suis connu à Madrid comme un excellent chrétien ; j'ai des amis parmi les Inquisiteurs, et c'est vous que je ferai arrêter.

— Ah ! vous vous méprenez, dit Pérez, qui sentit ses yeux se mouiller de larmes. Si je suis en ce moment dans votre maison, c'est que quelque chose m'a poussé à me confier à vous. Qui que vous soyez, vous ne trahirez pas cette confiance d'un étranger sous votre toit. Je suis un pauvre marrane fugitif, recherché par le Saint-Office de Tolède. J'ai cru reconnaître en vous un frère auprès de qui je pourrais trouver aide et protection. Si je me suis trompé, pardonnez-moi et agissez envers moi comme vous le dictera votre conscience, car Dieu en aura décidé ainsi.

Le maître de la maison demeura un instant muet, et immobile. Son visage changea subitement d'expression. Puis il ouvrit les bras et, attirant le jeune homme sur sa poitrine, il l'embrassa avec effusion.

— Soyez le bienvenu, dit-il, mon ami, mon frère. Cette maison est la vôtre, et vous y êtes en sécurité. Je suis comme vous un marrane fidèle à la foi de nos ancêtres. Je me nomme Don Antonio del Banco, et personne à Madrid ne me soupçonne de judaïsme. Restez dans cette demeure. Demain vous goûterez avec moi les herbes amères que vous m'avez vu acheter. Ensemble nous célébrerons joyeusement notre sainte Pâque.

Don Antonio appela sa femme et sa fille Speranza. Toutes deux étaient, comme lui, fermement attachées au judaïsme. Il leur présenta l'étranger, et elles se réjouirent de l'occasion qui leur était offerte d'accueillir un frère et de le protéger.

Du fond du cœur Pérez remercia le Tout-Puissant de l'avoir guidé d'une façon si merveilleuse. La journée s'acheva en amicales conversations.



IV. Le Séder



A journée du 14 Nissan touchait à sa fin. Les rayons du soleil couchant doraient les hauts platanes du grand parc attenant au palais de Don Antonio. Celui-ci invita son hôte à le suivre, et tous deux s'engagèrent dans une allée ombragée qui paraissait aboutir à un mur de clôture. En réalité, il y avait là une petite porte donnant accès à un escalier sombre et étroit qui descendait en spirale. Pérez suivait sans appréhension Don Antonio, qui le guidait par la main, et tous deux pénétrèrent dans une salle souterraine, spacieuse, éclairée par une lampe à huit branches suspendue au plafond.

Cette pièce était richement meublée, comme le reste de l'habitation, mais les tableaux qui décoraient les murailles étaient bien différents ; ils représentaient tous des scènes bibliques, et l'on y voyait en beaux caractères hébreux des versets tirés des Écritures. Une table, couverte d'une nappe blanche, était dressée au milieu du souterrain, supportant un magnifique plateau d'argent ciselé qui contenait tout ce qui est nécessaire à la célébration de la Pâque. Un voile de velours, sur lequel étaient brodées des inscriptions hébraïques, recouvrait le tout.

La table était préparée pour cinq convives. En effet, il était d'usage qu'Alonzo, le vieux serviteur de la maison, prit part à la fête. À côté de

chaque couvert étaient placés un flacon de vin et un gobelet en argent. Une autre grande coupe se trouvait près du plateau, destinée celle-là, selon la sainte coutume, au prophète Élie. Quatre riches candélabres complétaient la décoration de la table pascale.

Tandis que Don Antonio et Pérez faisaient la prière de *Min'ha*, qui précède l'entrée de la solennité, Dona Maria, la maîtresse de la maison, sa fille, Speranza, et le vieil Alonzo avaient pénétré à leur tour dans le souterrain. Dona Maria alluma les lumières des chandeliers et l'on récita en commun la prière du soir.

Tous saluèrent d'un cœur joyeux la belle fête de Pâque par les paroles du *Kiddouche* que chanta Don Antonio. Puis celui-ci, ayant distribué aux convives le persil trempé dans l'eau salée, commença la lecture de la *Haggada*, tandis que toutes les mains soulevaient le plateau débarrassé de son voile.

— Voici le pain de misère que nos pères ont mangé en Égypte...

On remplit les coupes une seconde fois, et au moment où, comme le veut la tradition, l'un des convives doit poser la question : « Manichtanna ? En quoi cette nuit se distingue-t-elle de toutes les autres nuits ? » le chef de famille, interrompant la cérémonie, parla en ces termes :

— Ah ! mes amis, nous ne pouvons commémorer, en cette solennité de Pesah, la délivrance de nos ancêtres de l'esclavage égyptien sans exprimer tout d'abord la douleur que nous inspire notre triste situation présente. Non seulement notre vie publique n'est qu'hypocrisie et mensonge, mais pour être fidèles aux lois de nos ancêtres, nous sommes obligés de nous retirer dans les cachettes les plus secrètes ; sans cesse surveillés, suspectés, pourchassés, nous nous levons chaque matin dans l'appréhension de quelque trahison. Hélas ! pourquoi mon aïeul n'est-il pas parti alors qu'il en était encore temps ! Mieux vaut vivre dans la misère, avec la possibilité de servir librement la vérité, que d'être riches et de mener une existence troublée par des transes perpétuelles.

C'est ainsi que les malheureux marranes exhalaient leurs plaintes et, dans une touchante élegie que chanta Don Antonio en langue castillane et dont le refrain était repris en chœur par tous les convives, il exprima toute la douleur de l'âme juive de ne pouvoir pratiquer au grand jour le culte du Seigneur.

La cérémonie du séder se poursuivit ensuite avec ses rites accoutumés et, après le repas, on chanta les magnifiques hymnes du *Hallel* glorifiant le Tout-Puissant, son unité et sa bonté. Sur le visage de tous, la tristesse avait fait place à la joie. Toute crainte, tout souci paraissaient oubliés. Le vin d'Espagne dont les coupes avaient été

remplies contribuait à relever la bonne humeur générale. Une quatrième libation mit fin à la cérémonie, mais alors ce fut le tour des chants populaires qu'on a l'habitude de chanter cette nuit-là et dont les airs naïfs évoquent tant de souvenirs.

Soudain, le chant expira sur les lèvres des convives, et tous demeurèrent terrifiés, les yeux fixés sur la porte de la salle souterraine. Dans l'escalier, un bruit inattendu venait de se faire entendre, des pas lourds, un cliquetis d'armes, et sur le seuil un moine parut, drapé dans sa robe blanche, les mains dans ses larges manches, la tête couverte du capuchon.

Un dominicain du Saint-Office !

À sa vue, les deux femmes poussèrent des cris d'épouvante, et, d'une voix déchirante, Don Antonio s'écria :

— Mon Dieu, nous sommes trahis !

Cependant l'inquisiteur restait immobile. Un silence de mort plana dans le souterrain, coupé seulement par les sanglots de Dona Maria et de sa fille Speranza.



V.
L'Inquisiteur



ON Antonio rompit enfin le silence et répéta d'une voix déchirante :

— Mon Dieu, nous sommes trahis !

— Oui, dit le moine d'un ton solennel, oui, vous êtes trahis, malheureux que vous êtes ! Une femme que vous avez eue à votre service avait surpris votre secret et, sur son lit de mort, elle a cru de son devoir de vous dénoncer à son confesseur et d'indiquer la cachette où vous pratiquez vos rites. Et savez-vous maintenant ce qui vous attend ?

— Le bûcher ! répondit Don Antonio.

Le moine n'ajouta rien, mais combien son silence parut menaçant !

Cependant, les deux femmes avaient repris connaissance et enlacées, frémissantes, elles pleuraient.

Alors Don Antonio s'agenouillant devant le moine lui embrassa les genoux et dit :

— De grâce, monseigneur, ayez pitié, non pas de moi, mais de ma femme et de mon enfant, de mon vieux serviteur et de ce jeune étranger qui a cherché protection sous mon toit. Je sais que vous ne pouvez pas nous épargner tous ; votre devoir exige une victime. Eh

bien ! je vous en conjure, choisissez-moi. Ne suis-je pas en réalité le seul vrai coupable ? Je suis riche, très riche, je vous offre tout ce que je possède, tous les trésors que je conserve enfouis dans des cachettes de moi seul connues, si seulement vous voulez consentir à m'envoyer seul devant le tribunal de l'inquisition.

— Non, non, seigneur, s'écria à son tour Dona Maria, épargnez mon mari ou laissez-moi mourir avec lui !

Mais Pérez s'avança à son tour et dit :

— Monseigneur, puisqu'il vous faut une victime, me voici. Prenez-moi et laissez libres les hôtes qui m'ont si charitablement accueilli. Je suis seul au monde. Pauvre fugitif, je n'ai ni père, ni mère, ni femme, ni enfant que ma mort doive plonger dans la désolation. J'irai volontiers au supplice pour sauver cette noble famille. Ne me refusez pas la faveur de pouvoir lui témoigner ma reconnaissance pour la générosité dont elle a usé à mon égard.

La jeune Speranza, elle aussi, se jeta aux pieds de l'inquisiteur, implorant le pardon de ses parents et offrant sa propre vie. Le vieux serviteur à son tour, incapable de prononcer un mot, se frappait la poitrine comme pour se désigner au châtiment de l'inquisition, prêt à donner sa vie pour ses maîtres.

Tous les regards étaient fixés sur le moine. Mais alors, on vit une chose inattendue, étrange. Comme si Dieu avait opéré un miracle, le visage de l'inquisiteur changea soudain d'expression ; ses yeux se remplirent de larmes. Sans chercher à maîtriser son émotion, il dit d'une voix tremblante :

— Pauvres, pauvres amis, mes frères ! Si Dieu daigne m'accorder cette grâce, je vous sauverai tous !

Les infortunés marranes ne pouvaient en croire leurs oreilles, mais le moine continua ainsi :

— Je ne puis maintenant vous donner plus de détails, car les agents du Saint-Office qui m'ont accompagné attendent mon retour. Rassurez-vous, cependant. Je vais présenter au tribunal de l'inquisition un rapport qui vous libérera de toute poursuite. Demain soir, de nouveau, rassemblez-vous ici pour votre cérémonie, après le coucher du soleil. Je reviendrai, s'il plaît à Dieu, porteur d'une bonne nouvelle.

Il sortit alors et s'éloigna rapidement.

Don Antonio et les siens ne pouvaient revenir de leur étonnement. Que s'était-il donc passé ? Avaient-ils réussi par leurs prières à toucher le cœur de leur ennemi ? Ou bien ne leur avait-il témoigné qu'une

fausse pitié, dissimulant son désir de connaître la cachette des trésors dont avait parlé Don Antonio ? Les pauvres marranes s'attendaient d'un moment à l'autre à voir les sbires de l'inquisition envahir le jardin de la maison. Ainsi torturés par la peur, ils passèrent la nuit dans le souterrain, se livrant à toutes sortes de suppositions.

Quel triste jour de fête ils passèrent dans la maison où ils se sentaient l'objet d'une invisible et implacable surveillance ! Vers le soir, néanmoins, Don Antonio ordonna de faire tous les préparatifs pour la seconde cérémonie du Séder. Si leur destin à tous était de mourir, ils auraient du moins la consolation d'être arrêtés et traduits devant leurs juges pendant l'accomplissement même de leur devoir religieux. À la tombée de la nuit, après la prière du soir, ils se mirent à table pour la cérémonie, attendant, pleins d'anxiété, l'arrivée de l'inquisiteur.

Don Antonio venait à peine de commencer la *Haggada*, le récit de la sortie d'Égypte, que l'on frappa à la porte du souterrain, mais c'étaient des coups discrets, qui n'avaient rien de menaçant. Le terrible visiteur parut, enveloppé d'un ample manteau qu'il ôta, sans mot dire et, à la grande surprise de tous, il se montra non plus dans sa robe de moine, mais dans un simple vêtement civil qui lui donnait un tout autre aspect.

— Je vous ai dit, mes amis, que j'espérais vous apporter ce soir une bonne nouvelle. Grâce à Dieu, je puis vous la donner : vous êtes tous hors de danger.

Ces paroles, prononcées d'une voix calme, empreinte de bonté, tombèrent lentement dans le silence du souterrain, comme une céleste bénédiction.

Tous les visages manifestaient la plus vive surprise en même temps que la joie d'avoir échappé au danger.

— Vous vous demandez ce que signifie ce changement, continua l'inquisiteur, je vais vous le dire. Après la dénonciation dont vous avez été l'objet, j'ai été chargé de l'enquête et, avant d'avoir pénétré dans cette maison, avant de vous connaître, mon intention était de vous sauver. Dans le rapport que j'ai présenté aujourd'hui au tribunal du Saint-Office, il m'a suffi de déclarer que les perquisitions faites dans votre demeure ne m'ont rien révélé de suspect, et que, selon moi, les bons catholiques que vous êtes ont été en butte à des imputations calomnieuses. Ainsi l'affaire a été close. Vous n'avez plus rien à craindre. Ce n'est plus un inquisiteur qui vient à vous ce soir, c'est un ami.

Don Antonio se leva, plein de joie et de respect, il baisa la main de l'étrange visiteur.

— Monseigneur, dit-il, comment pourrai-je jamais vous exprimer ma reconnaissance ? Je vous ai parlé hier de ma grande fortune : elle est à vous, dès ce jour ; je la dépose à vos pieds.

— Non, non, répondit l'inquisiteur, c'est une autre récompense que je veux solliciter de vous. Je ne vous demande, pour prix du service que Dieu m'a permis de vous rendre, que la faveur de m'asseoir à votre table et de m'associer ce soir à la cérémonie que vous célébrez.

Et comme il lisait dans les yeux de ses hôtes le profond étonnement où les jetait sa demande, il ajouta :

— Je conçois qu'une telle prière de ma part vous surprenne. Vous ne vous attendiez certes pas à accomplir les rites de votre Pâque en compagnie d'un prêtre, membre du Saint-Office. Eh bien, sachez que moi aussi, je suis un marrane, élevé comme vous l'avez été, dans le culte de la religion de nos pères. Asseyons-nous, prenons place à cette table où nous réunit, par la permission de la Providence divine, notre commune origine, et écoutez le récit de mon histoire.

Tous s'assirent à la table du Séder pascal et l'inquisiteur parla en ces termes :

— Mon arrière-grand-père fut le célèbre talmudiste Rabbi Mosché del Medigo. Son fils, à l'époque des décrets dont nous sommes aujourd'hui encore les victimes, se vit contraint d'embrasser le christianisme. Il se convertit publiquement avec toute sa famille, mais en secret il demeura attaché à la religion de ses ancêtres. Vous connaissez les souffrances et les dangers d'une telle situation. Il arriva que mon père, au retour d'un long voyage, ne retrouva plus sa famille. Ses parents, ses frères et ses sœurs, accusés de pratiquer secrètement le judaïsme, avaient été jetés en prison. Soumise à la torture, la plus jeune sœur de mon père avait fait des aveux, et seule elle fut graciée et envoyée dans un couvent tandis que les autres membres de notre famille étaient condamnés au bûcher. Mon père fut naturellement emprisonné à son tour dès son arrivée, mais un aveu immédiat, joint à de hautes protections qu'il avait dans la ville, lui valut son salut. Il fut condamné seulement à assister à l'autodafé de ses parents et de ses frères et, dans le désir qu'il avait de sauver sa femme et ses enfants, il trouva le courage de se taire et de se prêter à l'abjuration solennelle qu'on exigea de lui. Ah ! je vous assure que depuis ce jour, on n'a plus jamais vu un sourire sur son visage.

« Quand j'eus atteint ma treizième année, mon père me raconta la triste histoire de notre famille et il m'initia à la doctrine du judaïsme. Plus tard, je pouvais avoir alors seize ans, il me prit un jour à part et me dit :

« — Diego, le moment est venu de te choisir une carrière. J'en ai

une bien belle à te proposer, si tu te sens au cœur assez de courage pour affronter les difficultés et les périls qu'elle comporte.

« — Mon père, lui dis-je, si vous me croyez capable d'une grande tâche, il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour répondre à votre attente.

« — Je comptais bien te trouver dans ces dispositions-là, me répondit-il en m'embrassant. Apprends donc ce que j'ai à te proposer : c'est de devenir l'ange protecteur de tes malheureux frères. Tu te demandes comment cela sera possible ? Je vais te le dire, mon cher enfant. Tu vas poursuivre tes études en vue d'embrasser la carrière ecclésiastique. Tu entreras dans les ordres avec un but bien arrêté, c'est de devenir membre du tribunal de l'inquisition, afin d'avoir l'occasion de venir en aide aux infortunés marranes qui seront arrêtés et traduits en jugement. Si Dieu veut bien seconder tes efforts, que de services tu pourras rendre à tes frères dans une telle situation ! Même s'il ne t'était donné de sauver qu'une seule vie, crois-moi, cela vaudrait encore la peine de faire le sacrifice que je te demande. A ton dernier soupir tu pourras te rendre ce témoignage que tu n'auras pas mené une existence inutile. Diego, es-tu prêt à accepter cette mission ?

« Dans un élan d'amour pour mon père, et plein d'enthousiasme pour la grandeur du rôle qu'il m'appelait à jouer, je me déclarai disposé à devenir prêtre et résolu à exécuter le plan qui m'avait été tracé. J'ai fait de mon mieux pour m'attirer la confiance de mes maîtres, puis, après mon ordination, des autorités ecclésiastiques. Le Seigneur m'a aidé. J'ai gravi rapidement les degrés de la hiérarchie, mais à tous les postes qui me furent proposés, j'ai préféré celui de juge au tribunal de l'inquisition. Bien des fois, j'ai eu l'incomparable joie de sauver quelques-uns de nos frères, et voici qu'aujourd'hui encore ce même bonheur m'est accordé en détournant de vos têtes le danger qui les menaçait. Que Dieu soit loué ! Avec vous je lui rends grâces. Et maintenant, mes amis, mes frères, ne tardez pas davantage. Hâtez-vous de me donner la joie de vous voir célébrer la sainte cérémonie et d'y prendre part comme un fils d'Israël que je suis et que je resterai toujours. »

Don Antonio, les yeux pleins de douces larmes, serra son hôte dans ses bras.

— Jamais, dit-il, je n'ai éprouvé une pareille émotion. Ô noble prêtre, vous êtes un libérateur de votre peuple, et la contrainte à laquelle vous vous êtes librement soumis fait de vous un de nos glorieux martyrs.

On recommença alors le Séder. Les rites traditionnels, les chants, les prières se déroulèrent pieusement. Diego del Medigo goûta avec

ses hôtes aux herbes amères. Il mangea comme eux le pain de la Pâque, puis, vers le milieu de la nuit, il leur fit ses adieux :

— Peut-être, dit-il, ne nous reverrons-nous plus en ce monde, car qui sait si je ne serai pas un jour moi-même victime de quelque dénonciation ? Mais quelle que soit ma destinée future, elle sera belle à mes yeux, puisqu'il m'a été donné de remplir auprès de vous le rôle de l'ange de la miséricorde.

C'est ainsi qu'il les quitta.



VI. L'heureux dénouement



A conclusion de cette histoire tient en peu de mots, et elle est agréable à lire. Don Antonio retint Pérez auprès de lui. Il lui fit prendre place au sein de sa famille en lui donnant en mariage sa fille Speranza. Peu de temps après, il fut assez heureux pour vendre tous ses biens et il alla avec tous les siens s'établir à Salonique, où il retrouva de nombreux descendants de ces Juifs d'Espagne exilés au moment de l'exécution des décrets de 1492.

Quant à Diego del Medigo, l'inquisiteur, les craintes qu'il avait exprimées à ses hôtes, en les quittant la nuit de la Pâque, se réalisèrent en partie. Il se vit en butte aux soupçons de ses supérieurs et, dès lors, son origine le rendit suspect à leurs yeux. Accusé de trop de condescendance pour les marranes, il se vit privé des fonctions qu'il avait si heureusement exercées pendant de nombreuses années. On l'obligea même à se retirer dans un couvent. Certains prétendent qu'il réussit à s'en échapper et qu'il quitta à son tour l'Espagne pour aller rejoindre à Salonique la famille Pérez Morteira del Banco.

L'histoire de cette famille est restée célèbre dans le pays. Elle y compte encore des descendants et ceux-ci, au cours des saintes veillées de la Pâque, ne manquent jamais de raconter les péripéties du fameux

séder de Madrid.



Une fausse accusation

(d'après L. Weisel)



A religion des Israélites leur prescrit de faire disparaître de leurs maisons, la veille de Pâque, tout *hamets*, c'est-à-dire tout levain. Il est alors du devoir de tout chef de famille de visiter, à la clarté d'une bougie, tous les coins et recoins des chambres et réduits, pour vérifier si par hasard il ne serait pas resté quelque part un morceau de pain ou de levain. Ce qu'on récolte pendant cette dernière visite est soigneusement mis de côté, pour être brûlé le lendemain matin ; c'est la cérémonie du *Hamets-Batteln*.

Une année, le Rabbi de la *Alt-schul* de Prague, qui habitait tout près de la synagogue, après s'être conformé avec ferveur à ce pieux usage, s'était couché. À peine endormi, il fut réveillé par un terrible cauchemar. Il lui semblait entendre une voix lui disant :

— Tu n'as pas bien inspecté tes chambres !

Terrifié, le Rabbi se lève et visite encore une fois sa maison. Comme il ne trouvait aucun *Hamets*, il réveilla le *Chamess* (bedeau) et se rendit avec lui dans la synagogue. Là aussi, ils fouillèrent tous les réduits, pour entrer finalement dans une niche où étaient placés une

aiguière et un gobelet en argent, ustensiles sacrés servant aux cérémonies du *Sabbat* et des fêtes.

De quelle épouvante furent saisis ces deux hommes, lorsqu'ils reconnurent le contenu de l'aiguière ! C'était du sang !

— Loué sois-tu, Éternel, notre Dieu, qui sauves ton peuple de grands dangers et qui réduis à néant la malice de nos ennemis, dit le Rabbi. Certainement, un méchant homme a apporté ce sang en ce lieu pour nous faire périr ! Viens, dit-il au bedeau, qui tremblait de tout son corps, viens, faisons disparaître bien vite ce *Hamets* pernicieux.

Ils allumèrent du feu, brûlèrent le sang, nettochèrent l'aiguière, la remplirent de vin et remirent le tout à sa place.

— Ne parle à personne de ce qui nous est arrivé et voyons ce qui adviendra, dit le Rabbi au *chamess*. Mais va, de bon matin, de maison en maison et dis, en mon nom, que non seulement les premiers-nés jeûnent aujourd'hui, mais encore toute la communauté ; et si quelqu'un t'en demande la raison, tu diras que c'est à cause du pieux Salloum, qui languit en prison.

Le *chamess* s'inclina respectueusement et obéit. Le Rabbin pria avec ferveur pendant toute la nuit pour que le maître du monde détournât le malheur qui menaçait les Juifs de Prague.

Le premier soir de Pâque, les Juifs de la *Altschul* de Prague se réunirent dans la synagogue pour faire la prière, mais ils n'étaient pas, comme d'habitude, vêtus de leurs vêtements de fête, et la gaieté habituelle en ce jour avait disparu de leurs visages. Les prières furent récitées sur un ton monotone et entremêlées de gémissements qui donnaient plutôt l'impression d'un soir de Tichebe-Ab, jour où l'on commémore la destruction du Temple à Jérusalem.

Tout à coup, vers la fin de l'office, les portes de la synagogue s'ouvrent, et plusieurs magistrats et commissaires entrent, suivis de mercenaires armés. Le désespoir se peignait sur les pâles visages des fidèles, et des gémissements partaient de tous les rangs, entrecoupés par les cris de *Chema Israël* !

Le Rabbi quitta sa place, près de l'arche sainte, pour monter sur l'Almemor et, d'une voix forte, il exhorta les fidèles au calme et au silence. La personne vénérable de ce vieillard en imposa à tous, même aux chrétiens, et le silence se fit. Alors le Rabbi dit :

— Ne craignez rien, mes frères, l'Éternel est pour nous ; si quelqu'un croit avoir des raisons pour nous accuser, qu'il s'avance !

Après un long et terrible silence, un homme au sourire diabolique sortit des rangs de la foule, gravit vivement les degrés qui

conduisaient à l'arche sainte, saisit l'aiguière et le gobelet dans la niche et les remit entre les mains d'un des magistrats. Celui-ci, soulevant l'aiguière au-dessus du gobelet, en versa le contenu de façon que tout le monde pût apercevoir le liquide :

— Que signifie cela ? s'écria-t-il, interloqué, c'est du vin !

Alors, de tous côtés des cris retentirent :

— Est-ce que cet homme se moque de nous ?

Le calomniateur, blême et muet, regardait, tout hébété, le vin clair qui coulait de l'aiguière dans le gobelet.

— Coquin ! s'écria le premier commissaire, que nous parlais-tu de sang ? Tu paieras cher cette plaisanterie !

— Malheur à moi ! balbutia le scélérat, le Dieu d'Israël sait opérer des miracles ! Et il tomba à la renverse, évanoui.

Tout le monde était stupéfait, et personne ne trouvait d'explication à cette étrange scène, lorsque le premier des magistrats, prenant la parole, parla ainsi :

— Vous êtes étonnés à juste titre, messieurs ; nous venons de tirer au clair une manœuvre d'un fripon sans pareil. Ce misérable vous avait accusés d'avoir versé le sang chrétien pour vous en servir à la fête de ce soir. Je me rends compte, à présent, que pareille machination s'est déjà produite fréquemment et que vous avez souvent subi injustement d'horribles cruautés.

Il donna l'ordre aux soldats de se saisir du misérable accusateur et il alla chez le gouverneur de la ville pour lui rendre compte de ce qui s'était passé.

Les Juifs célébrèrent, cette année-là, la Pâque avec une ferveur inaccoutumée, les cœurs remplis de reconnaissance pour la merveilleuse protection que le Seigneur leur avait accordée.



Un seul mot au ministre

(d'après H. Lehmann)



U temps de l'impératrice Marie-Thérèse, le prince Kaunitz fut l'homme le plus puissant de tout l'empire autrichien. Jamais l'impératrice n'entreprit quoi que ce fût, sans avoir entendu au préalable le conseil des ministres ; mais dans ce conseil, la parole de Kaunitz était décisive. Même l'empereur François, époux de l'illustre souveraine, qui assistait régulièrement au conseil, ne réussit jamais à faire prévaloir sa propre opinion, si le comte Kaunitz était d'un avis différent.

À cette époque, les Juifs de Vienne n'étaient que tolérés, et la menace d'expulsion était toujours suspendue sur leurs têtes. Il suffisait d'un décret impérial pour que les Juifs fussent obligés de vendre leurs maisons à un prix dérisoire, de liquider leurs affaires et d'aller à la recherche d'une nouvelle patrie. Il n'était que trop naturel qu'ils fissent l'impossible pour échapper à un sort aussi cruel. Ils avaient donc acheté les secrétaires des chancelleries impériales, afin d'être avertis à temps de tout danger les menaçant.

Un jour, les ennemis des Juifs avaient de nouveau réussi dans leurs manœuvres. Un décret d'expulsion était déjà prêt à être soumis au

conseil des ministres et ratifié par l'impératrice quand les Juifs en eurent connaissance. Les notables de la communauté se rendirent en hâte chez les ministres et les supplièrent d'intervenir en leur faveur. Ils réussirent à les gagner tous, par des cadeaux ou des promesses ; l'un des ministres se montra particulièrement ému de l'horrible misère qui menaçait les Juifs ; l'empereur lui-même éprouva, à son tour, de la compassion pour ces malheureux et promit d'intervenir en leur faveur. Seul, le prince Kaunitz demeurait inaccessible, ayant donné l'ordre formel de ne laisser entrer chez lui aucun Juif. Or, à quoi pouvait servir aux pauvres Juifs l'appui de tous les ministres, si Kaunitz leur demeurait hostile ?

Le président de la communauté israélite de Vienne, le banquier Oppenheim, aussi riche que savant et sage, faisait les cent pas devant le palais du prince, le désespoir au cœur, le jour où, dans le conseil des ministres présidé par l'impératrice, devait se décider le sort des Juifs de Vienne. Il ne lui avait pas encore été possible d'approcher le prince Kaunitz ; une douleur profonde se peignait sur le visage du noble vieillard.

— Dans un délai de vingt-quatre heures, les Juifs devront quitter Vienne ; ainsi l'ordonnait le décret dont Oppenheim possédait une copie. Leurs immeubles, leurs créances devenaient donc sans valeur. Et où trouver une nouvelle patrie ? C'était, pour les riches la pauvreté, la famine pour les pauvres, une mort certaine pour les malades et les personnes débiles.

Tout à coup un homme passe. Oppenheim le reconnaît ; c'est le valet de chambre du prince. Le Juif va à sa rencontre et le salue jusqu'à terre ; puis il tira de sa poche une bourse de soie et la lui met de force dans la main.

— Qu'est-ce que cela, Juif ? demanda l'homme d'un ton rude.

— Cinquante ducats, que je me fais un plaisir de vous remettre.

— Et pourquoi cela ?

— Ayez l'obligeance de me procurer une courte audience auprès de Son Altesse, je n'ai qu'un mot à lui dire.

— Reprenez votre argent, je ne puis accueillir votre demande. Le comte a strictement défendu de laisser entrer chez lui aucun Juif.

— Je vous en supplie, procurez-moi cette audience ; j'ajouterai encore cinquante ducats à ceux que je vous ai donnés.

— Impossible ! je risquerais de perdre mon poste.

— Cent ducats !

— Vous m'en offririez mille, je ne pourrais faire ce que vous dites ;

reprenez votre argent !

— Gardez l'argent, monsieur, puisque je vous l'ai offert.

Le valet de chambre empocha la bourse avec satisfaction, salua et disparut dans l'intérieur du palais. Oppenheim, perplexe, se tenait dans la première cour.

— Que deviendrons-nous ? se disait-il, en poussant un profond soupir. Ô mon Dieu, ne m'abandonne pas ! Dieu Tout-Puissant, toi qui peux facilement nous venir en aide, même dans une extrême détresse.

À ce moment, un serviteur entra dans la cour, des chaussures à la main : c'était le brosseur du prince. Oppenheim mit chapeau bas et s'inclina. Le domestique allait lui rendre son salut, lorsqu'il s'aperçut que c'était un Juif qui se tenait devant lui.

— Fi ! un Juif ! je ne salue pas un Juif !

— Et pourquoi cela ? demanda Oppenheim.

— Vous, Juifs, vous avez crucifié notre Dieu.

— Croyez bien, monsieur le brosseur, répondit Oppenheim avec un sourire douloureux, que je n'y suis pour rien.

— Si ce n'est vous, c'étaient vos ancêtres ! Juif, que désires-tu ?

— Je viens encaisser une vieille créance. Votre grand-père a contracté envers moi une dette de soixante ducats ; je vous prie de bien vouloir me rembourser cette somme.

— Le Juif est fou ! Comment, moi, je devrais payer la dette de mon grand-père ?

— Et vous, répondit Oppenheim, vous voulez me rendre responsable d'une dette que nos ancêtres, d'après vous, auraient contractée il y a deux mille ans ?

Le brosseur demeura tout déconcerté.

— Ce Juif a raison, murmura-t-il.

— Pourrais-je peut-être vous être utile en quelque chose ? demanda Oppenheim.

— Certainement, Juif. Il me faudrait d'urgence deux cents ducats ; ne voudriez-vous pas m'en faire cadeau ? Rosette, la fille du concierge, m'aime bien, et moi aussi je l'aime, nous voudrions nous marier, mais le concierge refuse son consentement en me disant :

« — Toi, tu ne possèdes rien et Rosette non plus ; si tu n'as pas d'abord au moins deux cents ducats, le mariage ne se fera pas. »

— Je vous ferai cadeau de ces deux cents ducats.

— Vous voulez faire cela pour moi, honnête Juif ?

— Oui, mais à une condition, c'est que vous me procuriez une audience auprès du prince, ou au moins que vous vous arrangiez pour me permettre de l'approcher et de lui parler.

— Je ne puis faire cela ; le comte a donné des ordres très sévères ; si je les enfreignais, je serais fouetté et chassé de mon service.

— Et si vous restez dans votre service, serez-vous à même d'économiser en peu de temps deux cents ducats ?

— Ma foi non ! Pas même en dix ans ! Eh bien ! Juif, je veux tenter la chose. On ne meurt pas de quelques coups de bâton. Allez chercher vos deux cents ducats ; je parlerai, en attendant, à Son Altesse et je la supplierai de vous faire la grâce de vous écouter.

Oppenheim s'en alla, le cœur rempli d'espoir.

Cependant, le prince Kaunitz était assis dans son cabinet de travail devant une liasse de documents diplomatiques.

— Que de fatigue, quelle peine fastidieuse que d'avoir à parcourir toutes ces multiples dépêches ! disait le tout-puissant ministre. Ah ! si la diplomatie voulait s'appliquer à s'exprimer d'une façon plus concise ! Mais il est temps que je me rende au conseil des ministres.

Il agita une sonnette d'argent, et le brosseur parut, tenant dans la main des souliers bien cirés, ornés de boucles d'or. Le prince présente son pied ; le serviteur retire la pantoufle, mais au lieu de chausser immédiatement le pied princier, il se met à genoux et lève ses mains dans une attitude de supplication.

— Que veux-tu ? demanda le prince.

— Altesse, s'écria le serviteur, tout tremblant, je voudrais pour tout au monde épouser Rosette, la fille du concierge !

— Est-ce que cela me regarde ?

— Le concierge s'oppose au mariage si je ne suis pas d'abord en possession de deux cents ducats.

Le prince Kaunitz fronça les sourcils.

— Quelle prétention ! tu n'espères pas que c'est moi qui vais te fournir les deux cents ducats ?

— Non, Altesse, mais le Juif Oppenheim est prêt à me les donner, si Votre Altesse veut bien lui permettre d'entrer et de dire un seul mot à Son Altesse.

— Quoi ? Un mot seulement ? Comment fera-t-il pour me présenter sa requête en un seul mot ? Je suis vraiment curieux

d'entendre cela. Fais-le entrer !

Le brosseur se précipite hors de la chambre et appelle Oppenheim, qui pénètre à son tour dans le cabinet de l'homme le plus puissant du jour.

— Ah ! dit Kaunitz, c'est vous, le riche Oppenheim, celui qu'on appelle : Le Sage ! Vous voulez, paraît-il, me présenter une requête en *un seul mot* ? J'ai eu des rapports avec les plus grands diplomates de notre temps ; j'ai fréquenté les ambassadeurs français, anglais, espagnols, suédois, hollandais ; j'ai eu, avec le Légat du pape, les négociations les plus compliquées, mais personne encore n'a été capable d'un tel tour de force. Si vous en étiez capable, Oppenheim, je dirais que vous êtes plus fin que tous les diplomates. Oui, je suis curieux d'entendre ce mot, mais un seul mot seulement, n'est-ce pas ? Si vous dites seulement deux mots, je vous refuse votre demande catégoriquement. Je sais quel est le but de votre visite ! L'édit d'expulsion des Juifs de Vienne sera soumis ce soir à Sa Majesté, notre très gracieuse impératrice. Aujourd'hui a lieu le conseil des ministres. Tout d'abord, le ministre des Finances prendra la parole. Il exposera quel préjudice l'expulsion des Juifs portera aux finances du pays et il conseillera à l'impératrice de ne pas signer le décret. Ensuite, c'est le ministre de la Justice qui parlera. Il tâchera de prouver qu'il serait injuste de punir si durement et sans raisons des gens innocents. Puis ce sera le tour de l'empereur. Il dépeindra en termes émouvants la misère et la détresse qui vous attendent, il fera appel au bon cœur de l'impératrice et demandera grâce pour vous. L'impératrice les écoutera tous en souriant, et finalement c'est à moi qu'elle s'adressera pour connaître mon opinion : or, moi, je suis un adversaire résolu des Juifs, non pas pour des motifs religieux, mais pour des raisons politiques. L'État autrichien se compose d'un grand nombre de peuples, et tous ces peuples sont unis par un lien : la foi catholique. C'est seulement en s'appuyant sur cette foi qu'il est possible de les dominer et de les gouverner. Voilà pourquoi je ne saurais tolérer dans la capitale du pays des gens appartenant à d'autres religions.

« Et maintenant, à vous de parler, Oppenheim, mais un seul mot, pas davantage. Que dois-je dire en votre affaire ?

— *Rien*, répondit Oppenheim.

— Ah ! s'écria le prince, vous êtes un fameux diplomate ; rentrez tranquillement chez vous, je pense que vous pourrez continuer à habiter Vienne.

Et tout arriva comme Kaunitz l'avait laissé entendre. Lorsque tous les ministres eurent parlé en faveur des Juifs, lorsque l'empereur François eut fait appel au bon cœur de l'impératrice Marie-Thérèse,

celle-ci s'adressa au prince.

— Et quelle est l'opinion du prince Kaunitz dans cette affaire ?

— Majesté, répondit le prince, après avoir entendu exposer tant de raisons sérieuses, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de ne *rien* dire.

L'édit ne fut pas signé, les Juifs restèrent à Vienne, et le brosseur du prince Kaunitz épousa sa Rosette.

Il y eut donc du bonheur pour tous dans cette histoire.



Histoire de deux aunes de drap

(d'après B. Rosenthal)



OTRE oncle habitant la ville de S..., nous avait fait la surprise d'une visite. Ce septuagénaire, de caractère gai et d'esprit jovial, apporte par sa seule présence une atmosphère de fête dans notre maison. Car lui et sa sœur, notre mère, de cinq ans plus jeune que lui, se plaisent alors à rappeler leurs communs souvenirs d'enfance. Des événements vieux d'un demi-siècle renaissent devant leurs yeux. Des personnes mortes depuis une génération sont rappelées à la vie. Nous, les jeunes, qui les écoutons attentivement, nous avons alors l'impression d'entendre des chansons d'autrefois ; nous nous croyons reportés vers les jours de notre première enfance, où notre grand-mère, assise au coin du feu, nous racontait des histoires qui commençaient toutes par ces mots : « Il y avait une fois... ».

Après le déjeuner, pendant qu'on servait une tasse de café, réapparurent donc, cette fois encore, toutes ces figures connues, avec leurs habitudes et leurs originalités : père et mère, oncles et tantes, voisins et connaissances. Nous entendîmes des choses tristes. Ce jour-là, ma mère dit à son frère :

— Te rappelles-tu encore la femme qui ne pouvait ni vivre ni

mourir ?

— Je la vois encore aujourd'hui telle qu'on la porta de son lit dans notre chambre, répondit l'oncle.

— Qu'est-ce que cette curieuse histoire ? s'écrièrent tous les assistants, raconte-nous la donc !

L'oncle commença ainsi :

— Vous savez que mon père, votre grand-père, tenait un magasin de tissus. À l'époque dont je vous parle, il n'y avait encore aucun chemin de fer dans toute la contrée d'Ingenheim (Palatinat). Cet état de choses était certainement profitable aux commerçants de la campagne, car les villageois ne se rendaient pas encore en ville pour y faire leurs moindres achats. Les paysans s'approvisionnaient plutôt aux foires, qui, chaque année, avaient lieu un peu partout. Notre père avait aussi l'habitude de fréquenter ces foires pour y vendre ses draps.

« Il y eut une foire à Bergzabern (Palatinat). Les affaires marchaient à souhait. Une foule énorme était accourue des environs. La vendange avait été excellente, et la bourse des paysans était richement garnie. Notre père aussi avait dressé sa boutique et il ne savait comment satisfaire à toutes les demandes. À cette époque, les paysannes portaient des robes de drap bleu clair ; on achetait généralement deux aunes de drap au prix de dix francs. J'ajoute, ici, que les habitants du Palatinat avaient été citoyens français jusqu'en 1815 et avaient l'habitude de compter en monnaie française. Quel travail c'était pour notre père que de découper pour chaque acheteuse les deux aunes désirées et d'encaisser l'argent de ces achats !

« Tout à coup, une des paysannes s'adresse à notre père d'un ton irrité et plein de reproche :

« — Donnez-moi donc enfin mon étoffe, il y a longtemps que je l'ai payée.

« — Vous vous trompez, madame, répond notre père, je n'ai pas encore reçu d'argent de vous.

« — Ah ! voyez-vous cela ? dit-elle aux assistants, il a l'audace de nier que j'ai mis une pièce de dix francs dans sa main.

« — Oui, j'ai bien vu que vous lui avez donné de l'argent, intervint une troisième.

« — Donnez-lui son étoffe, sans cela, gare à vous !

« Un murmure de désapprobation se fit entendre dans la foule, et déjà on voyait des poings tendus et des bâtons levés, prêts à frapper.

« En présence de cette attitude menaçante, notre père se trouvait

dans une pénible situation. Il pouvait jurer n'avoir rien reçu de cette femme. Mais à quoi lui servait le témoignage de sa conscience ? La foule qui l'entourait avait nettement pris parti pour la paysanne et accusé le marchand de tromperie, de sorte qu'il jugea prudent de supporter cette injustice. Et, énérvé au plus haut degré, il lança vers cette femme deux aunes de drap, en s'écriant :

« — Ne puissiez-vous ni vivre ni mourir, que vous m'ayez avoué le tort que vous m'avez fait et que vous ne l'ayez réparé.

« L'incident était clos. La foule s'écoula, proférant encore des injures à l'adresse de ce malhonnête commerçant juif. Quant à notre père, il emballa tristement sa marchandise pour rentrer chez lui. La journée qui avait si bien commencé s'était terminée sur une fâcheuse aventure qui devait longtemps encore hanter sa mémoire. Et sur le chemin du retour, il se dit :

« — Jamais plus je n'irai vendre à la foire de Bergzabern.

« Arrivé à la maison, il conta à sa femme ce qui lui était arrivé et, dans son découragement, il lui dit :

« — Non seulement, j'ai perdu deux aunes de drap, c'est-à-dire tout le bénéfice de ma journée, mais, encore ma bonne réputation est entachée. Les gens des environs me prennent à présent pour un fripon et ne voudront plus avoir affaire à moi !

« Il faut dire que notre père exagérait quelque peu. L'événement avait été bien vite oublié et ne pouvait nullement faire du tort à un commerçant partout estimé pour son honnêteté.

« Une année s'était passée. La foire de Bergzabern eut de nouveau lieu. Notre père tint sa promesse de n'y point aller, bien que cela lui fît mal au cœur. Mais comme il n'avait pas la patience de rester à la maison, il s'habilla, prit son bâton, et le voilà parti pour Bergzabern. C'est avec des regards mélancoliques qu'il regardait la foule autour des étalages des marchands de drap.

« — J'aurais pu faire là de bonnes affaires aujourd'hui, se dit-il. Et, de mauvaise humeur, il s'engagea dans une petite ruelle voisine du champ de foire.

« Tout à coup, une voix de femme se fait entendre derrière lui :

« — N'êtes-vous pas l'homme qui, l'année passée, a vendu du drap à la foire ?

« — Oui, c'est moi, répondit notre père ; et se tournant vers celle qui l'avait interpellé :

« — Et vous, n'êtes-vous pas la méchante femme qui m'a rendu suspect en m'accusant de lui avoir escroqué dix francs ?

« — Oui, vous avez raison, dit la femme, baissant les yeux, je vous ai fait du tort. Cette histoire me tracasse jour et nuit. Voilà, en attendant, cinq francs, je n'ai pas davantage pour le moment, je vous paierai le reste plus tard.



« Rien », répondit Oppenheim.

« Mais notre père lui répond :

« — Votre argent m'importe peu. C'est par votre faute que je n'ai

pas de boutique ici, aujourd'hui, et que j'ai perdu une bonne recette ; ce qui est pire encore, c'est que vous m'avez fait une mauvaise renommée ; je ne puis vous pardonner cela.

« — Vous avez raison, dit la femme en s'excusant, j'ai bien vite senti mon tort, mais j'ai eu honte de l'avouer immédiatement devant tout le monde. Je vous paierai les cinq francs qui vous restent dus aussitôt que je le pourrai.

« Dix ans se passèrent. Notre père n'avait plus entendu parler de cette femme et ne pensait plus que très rarement au pénible incident de Bergzabern. Un jour, il eut à faire à Landau. Lorsqu'il rentra le soir, le hasard lui donna pour compagnon de route un paysan. Celui-ci raconta qu'il venait de loin, qu'il avait l'intention de se rendre le même jour à Ingenheim et, apprenant que notre père était de ce village, il lui dit :

« — Vous pouvez peut-être me donner un renseignement utile. Il y a douze ans, à la foire de Bergzabern, ma mère a eu une discussion avec un commerçant israélite, au sujet de deux coudées de drap. Elle lui a payé l'année suivante la moitié de sa dette, en avouant son tort ; mais, depuis, elle est tout à fait changée. Elle n'a plus de repos ni jour ni nuit ; elle entend continuellement ces paroles du commerçant :

« — Ne puissiez-vous ni vivre ni mourir, que vous n'ayez avoué le tort et que vous ne l'ayez réparé.

« — Voilà un an que ma mère est malade, et son état empire sans cesse. Elle ne veut pas mourir avant d'avoir payé les cinq francs dus à son créancier ; mais, par malheur, elle ne sait pas où celui-ci habite. Après de multiples recherches, je viens d'apprendre qu'il est d'Ingenheim, mais j'ignore encore son nom. Pourriez-vous peut-être me renseigner sur cet homme ?

« — Cet homme, c'est moi-même, dit notre père. Je me rappelle tout. Mais rentrez tranquillement et dites à votre mère qu'elle n'attache pas trop d'importance aux paroles que j'ai prononcées dans un moment d'irritation ; et, quant aux cinq francs qu'elle me devait, il y a bien longtemps que je les ai considérés comme perdus.

« Le paysan s'en retourna immédiatement pour apporter aussitôt que possible cette nouvelle rassurante à sa mère.

« Huit jours après, un véhicule bizarre, traîné par deux vaches, s'arrêta devant notre maison. Sur la voiture gisait une femme, enveloppée dans des couvertures. Était-elle vivante ou morte ? Jeunes et vieux, tout le village s'attroupa autour de la voiture. Le paysan — c'était le compagnon de route de mon père — et quelques-uns des assistants soulevèrent alors la femme et l'emportèrent dans notre

chambre. Avec beaucoup de peine la malade se redressa et, d'une voix balbutiante :

« — C'est moi, dit-elle, la femme qui vous a fait du tort à la foire de Bergzabern. Je viens vous payer les cinq francs vous restant dus, avec les intérêts, afin que je puisse mourir tranquillement.

« Nos parents essayèrent alors de calmer la pauvre femme :

« — Gardez cet argent, lui dit mon père, et soignez-vous bien pour recouvrer votre santé.

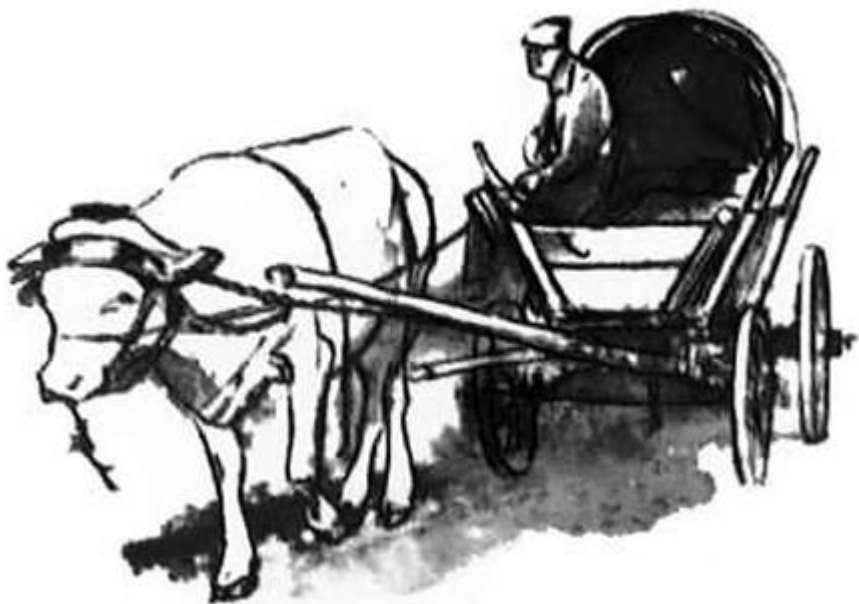
« Mais elle ne voulut rien entendre.

« — Non ! Non ! c'est impossible ; acceptez votre argent, je vous en supplie, pour que ma conscience soit tranquillisée.

« Ce n'est qu'après avoir payé sa dette jusqu'au dernier sou qu'elle se déclara satisfaite ; puis elle se fit de nouveau porter sur la voiture, sans même accepter le rafraîchissement que ma mère lui offrait.

« — Maintenant, tâchons de rentrer bien vite, dit-elle à son fils.

« Trois jours après, notre père reçut une lettre du fils de la paysanne. Il lui annonçait que sa mère était morte dès le lendemain de son retour, et qu'à sa dernière heure encore elle s'était réjouie d'avoir pu réparer le tort qu'elle avait causé et d'avoir purifié sa conscience pour attendre la mort sans crainte. »



Une héroïne juive

(d'après Raphaël Blum)



L'ÉPOQUE où les décrets de mars et d'avril 1793 instituèrent le tribunal révolutionnaire et le Comité du salut public, vivait à Bergheim (Haut-Rhin) un brave et honnête Israélite nommé Gerchon Sée [4], se livrant à l'agriculture et au commerce des biens ; par une grande probité et un labeur assidu, il était parvenu à s'assurer une solide aisance pour ses vieux jours, après avoir établi honorablement ses sept enfants, cinq fils et deux filles [5], issus de son union avec sa femme Miriam, dont la piété, les vertus et l'extrême affection faisaient les délices du mari. Miriam n'avait jamais manqué, quand son mari ou une de ses filles quittaient la maison pour se rendre à leurs affaires dans les communes voisines, de les accompagner jusqu'à la porte cochère, puis, en les suivant des yeux, de réciter avec une grande dévotion la formule de bénédiction ; elle avait su inspirer à ses deux filles des principes de religion, de morale et de vertu ; elle leur avait aussi enseigné, en bonne ménagère, les règles de la cuisine et des travaux à l'aiguille. Souvent elle leur répétait :

— Mes filles, lorsqu'un jour vous vous mettez en ménage, sachez que si le mari s'en va au-dehors pour gagner l'argent nécessaire à

l'entretien de la famille, la femme, de son côté, peut, par son économie, augmenter le bien-être de la maison et le rendre durable grâce à l'aumône secrète qu'elle donne aux indigents et au bon accueil qu'elle réserve à tous les pauvres qui réclament notre assistance. Notre maison doit, à toutes les époques de l'année, être le refuge des malheureux et un sanctuaire pour ceux qui se trouvent dans la détresse.

Rössel surtout, l'aînée des filles, écoutait avec une religieuse attention ces sages exhortations de se dévouer corps et âme à ses parents, afin d'accomplir dans toute son ampleur le grand commandement du décalogue :

« Honore ton père et ta mère. »

D'une rare beauté, elle joignait à ses avantages physiques une douceur et une bonté qui se manifestaient dans ses traits gracieux et faisaient régner autour d'elle comme une atmosphère de vertu.

Nous avons dit que le père de la gentille Rössel jouissait d'une belle aisance, qui, à cette terrible époque révolutionnaire, pouvait être un titre de proscription ; car, pour les fougueux agents de la Révolution, était suspect quiconque était possesseur de numéraire ou seulement réputé tel.

Un matin, vers le milieu de brumaire de l'an II (1794), Gerchon avait quitté la maison comme d'habitude, mais il était rentré tard. Quelle était la cause de ce retard inaccoutumé ? Il avait appris ce jour-là, mais vaguement, que, suspect au citoyen Otto, commissaire révolutionnaire, nommé par Euloge Schneider, il était sur le point d'être arrêté. Rentrer en plein jour eût donc été peut-être une imprudence. Après qu'il eut fait sa prière du soir, on lui servit à souper, mais il feignit une indisposition et refusa de manger. On le fit se coucher, mais, après deux heures de repos, il dit que, se trouvant mieux, il désirait que tout le monde se couchât tranquillement.

Rössel, restée seule auprès de son père, lui fit boire une tisane en le priant de lui permettre de rester encore deux ou trois heures à son chevet, ce que Gerchon lui accorda. Elle vit avec douleur que pendant que le reste de la famille était profondément endormi son père chéri passait les heures de la nuit dans une inquiétante insomnie, en gémissant parfois.

— Couche-toi, ma bonne fille, dit le père, il est une heure ; je ne suis plus malade, va te coucher.

— Mon bon père, répliqua Rössel en pleurant, je veux bien croire que tu n'es plus malade, mais il t'est arrivé quelque malheur aujourd'hui ; l'anxiété peinte sur ta figure me l'a dit, dès ton retour à

la maison. Pour ne pas effrayer notre bonne mère, j'ai voulu attendre jusqu'à ce qu'elle dormît ; maintenant, je t'en prie, excellent père, confie à ta fille ce qui t'afflige ; ouvre-moi ton cœur ; peut-être bien me fournira-t-il le moyen de te soulager et de te rassurer ; de grâce, mon cher père, dis-le moi avant que ma mère ne s'éveille.

— Ma chère Rœssel, répondit Gerchon, tu n'ignores pas dans quel temps nous vivons. On m'a dit hier de me tenir sur le qui-vive, que le citoyen Otto viendrait un de ces jours m'arracher à mon foyer, et...

Ici, la voix du père fut étouffée par des sanglots qui réveillèrent Miriam ; celle-ci se leva en sursaut et aperçut son mari :

— Dieu ! qu'as-tu, mon Gerchon ? s'écria celle-ci. Je te croyais paisiblement endormi ; n'es-tu pas remis de ton indisposition ?

Mais Rœssel, qui embrassait son père avec effusion, interrompit sa mère en lui racontant les motifs de chagrin qu'avait Gerchon.

— Courage, ajouta la pieuse fille, les yeux baignés de larmes. Rassurez-vous, chers parents ; peut-être l'Éternel veut-il nous éprouver ; soumettons-nous à sa volonté ; certes, il ne nous abandonnera pas.

Ces paroles consolantes produisirent un effet salutaire sur les parents de Rœssel, qui, dès ce moment, se sentirent revivre.

Dix jours se passèrent, non sans frayeurs, car chaque jour amenait de nouvelles arrestations. Otto, suivi de quelques clubistes, parcourait les communes, précédé par la terreur, et jetait dans la consternation les paisibles habitants. Il se présenta à Bergheim un après-midi, alors que la jolie Rœssel tournait vigoureusement la manivelle de la baratte ; toujours aux aguets, elle sut immédiatement sa présence.

— Vite, dit-elle à son père, qui, ce jour-là, ne s'était point absenté ; vite, mon cher père, ne diffère pas, je te prie, d'un instant ; déshabille-toi, mets-toi au lit et tu feindras d'être malade ; il ne pourra, j'espère, t'arracher d'un lit de douleur.

Peu après, Otto, accompagné de ses satellites, entra brusquement dans la maison de Gerchon Sée. L'un des clubistes enfonça le bras dans la baratte, pensant y découvrir des objets précieux. Le père, la mère et la sœur de Rœssel demeuraient comme hébétés.

— Tu es la fille de Gerchon Sée ? dit le commissaire à Rœssel.

— Oui, je le suis ; et que veux-tu, citoyen commissaire ?

— Il faut qu'il nous suive ; où est-il donc ?

— Mon père est malade, répondit la jeune fille, tu ne saurais l'emmener.

— Mais on l'a vu hier encore à quelque distance d'ici ; ce n'est qu'une maladie feinte. Voyons, approchons du lit... Lève-toi et viens avec nous sans tarder.

— Eh quoi ! dit Roessel, en se plaçant devant le lit, comme pour faire au vieillard un rempart de son corps, tu viens arrêter mon père ? Non ! non ! te dis-je, jamais tu n'emmèneras mon vieux père, infirme et malade, au séminaire [6] de Strasbourg. Et puis, poursuivit la jeune fille, quel crime a-t-il commis ?

— Vous avez, poursuivit le commissaire Otto, de fortes sommes d'argent cachées dans votre maison ; en outre, ton père a refusé de prendre des assignats en paiement d'une terre qu'il a vendue. Il est connu comme un ennemi du régime actuel. Avant tout, dit Otto à ses gens, faisons une minutieuse perquisition dans tous les coins et recoins de cette propriété.

On fouilla partout, sans aucun succès.

— À présent, lève-toi, dit Otto à Gerchon.

— Je te l'ai déjà dit, interrompit la pauvre fille, avec des larmes qui coulaient de ses beaux yeux noirs ; je te l'ai déjà dit, mon vieux père est malade, fais venir un médecin, il te le dira lui-même.

On fit quérir l'officier de santé, qui, après avoir examiné le prétendu malade, déclara qu'il avait de la fièvre.

— Eh bien, dit le commissaire révolutionnaire, il y a une infirmière dans la prison ; qu'il nous suive donc, de gré ou de force.

— Citoyen commissaire, dit alors Roessel d'une voix qui aurait attendri le cœur le plus dur, écoute attentivement les paroles d'une pauvre jeune fille ; elles vont te divulguer à l'instant même toute la vérité.

— Parle, citoyenne, nous t'écoutons.

— C'est moi, continua-t-elle, qui suis coupable.

» Toutes les infractions aux lois reprochées à mon père me regardent personnellement, tandis que lui est innocent ; lui, un vieillard inoffensif, infirme depuis nombre d'années, comment aurait-il en horreur les institutions actuelles du pays ? C'est moi qui en suis l'ennemie ; c'est moi qui hais la République ; c'est moi qui ai caché du numéraire, et personne ne saura le trouver ; c'est moi qui ai refusé de prendre des assignats en paiement d'une parcelle de terre vendue. C'est donc moi que tu arrêteras à la place de mon père innocent. »

Et, ce disant, elle se frappait la poitrine de ses mains blanches, en regardant fixement le commissaire. Otto, ne sachant ce qu'il devait admirer le plus, dans cette jeune fille, de sa beauté, ou de son noble

courage, ou de ses aveux spontanés, resta quelques instants muet ; puis il lui dit :

— Tu vas nous suivre.

Je n'essaierai pas de dépeindre l'émotion des parents, ni la consternation dans laquelle fut plongée la commune tout entière par l'arrestation si inattendue de la belle et vertueuse Roessel.

— Ne craignez rien, dit-elle en partant, Dieu est avec moi, et la vérité se fera jour. Mais si, par une fatalité, je devais gravir les degrés de l'échafaud, je subirais, contente et sans crainte, la mort des justes, car je suis innocente.

Arrivée au séminaire de Strasbourg, l'héroïque Roessel excita l'admiration des gardiens et de ses codétenus par sa beauté ravissante, son affabilité et la grâce de ses manières. Sa ferme résignation de périr sur l'échafaud pour sauver la vie à son père et la naïveté avec laquelle elle racontait les motifs de son arrestation, imposaient à ceux qui étaient avec elle une sorte de vénération et, de jour en jour, elle gagna, à l'instar de Joseph en Égypte, les bonnes grâces du geôlier et des employés de la prison.

Comme elle était illettrée, on lui conseilla de faire rédiger une courte requête au tribunal révolutionnaire, dans laquelle elle exposerait que le commissaire Otto, sans pouvoir produire le moindre indice de culpabilité ni contre son père ni contre elle, l'avait fait arbitrairement incarcérer, et que, si elle avait proféré quelques paroles malveillantes contre la Révolution, elle n'en connaissait pas bien la portée, vu sa jeunesse ; enfin que l'aveu des délits dont elle s'était elle-même accusée en présence d'Otto n'avait d'autre but que d'épargner la santé de son père innocent comme elle.

La pétition fut expédiée sans retard. Roessel avait subi une détention préventive de plus d'un mois, lorsque, le 7 nivôse, à huit heures du matin, on vint lui annoncer qu'elle avait à comparaître ce même jour devant le tribunal.

Les prisonniers serrèrent convulsivement la main de Roessel en versant d'abondantes larmes.

— Adieu, belle et charmante enfant, disaient les uns, d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Bonne chance, disaient les autres, ne te décourage pas.

La séparation fut déchirante.

La porte du séminaire s'ouvrit, et notre jeune héroïne s'avança d'un pas ferme, décidée à mourir.

On l'introduisit dans la salle d'audience.

— Citoyenne, dit le président après la lecture de l'acte d'accusation, qu'as-tu à répondre pour ta justification ?

— Citoyen président, dit Rœssel avec douceur, j'ai adressé au tribunal une requête, dans laquelle j'ai exposé en toute vérité que je suis innocente ; je te prierai de vouloir bien en ordonner la lecture à la Cour.

On accéda à sa demande. Puis la parole fut donnée à l'accusateur public ; mais celui-ci abandonna l'accusation.

Immédiatement après son acquittement, Rœssel prit la porte et arriva encore le soir dans sa commune natale. En entrant dans la maison paternelle, elle se jeta au cou de ses chers parents sans pouvoir d'abord proférer une parole. La chambre se remplit d'une foule qui combla la jeune fille intrépide d'éloges et de félicitations.

Le jugement du tribunal révolutionnaire fut pieusement conservé dans la famille de la vertueuse Rœssel et il fut imprimé après sa mort, en mémoire de son héroïque dévouement.

Heureux les enfants d'une pareille mère !

Copie du jugement du tribunal révolutionnaire. Au nom de la République française,

« Le tribunal criminel révolutionnaire du département du Bas-Rhin a rendu le jugement suivant :

« Vu par le tribunal la requête à lui présentée par Rœssel Sô [7], fille de Gerchel Sô, citoyen d'Oberhergheim, département du Haut-Rhin, tendant à obtenir son élargissement pour avoir été arbitrairement mise en état d'arrestation par le citoyen Otto, commissaire révolutionnaire, nommé par Euloge Schneider, en se dévouant d'elle-même pour sauver son père d'une arrestation arbitraire ;



C'est moi qui suis coupable.

« Ouï les conclusions de l'accusateur public substitut, le tribunal a déclaré l'arrestation faite par le commissaire Otto nulle, illégale et arbitraire ; en conséquence, a ordonné qu'elle soit mise en liberté ; considérant qu'il importe que la piété filiale de la pétitionnaire à l'égard de son père et son dévouement généreux pour lui conserver la liberté, en s'offrant elle-même prisonnière de ce commissaire, soit connue du public comme un exemple digne d'éloge ;

« Le tribunal ordonne que le présent jugement soit imprimé dans les deux langues et envoyé à toutes les municipalités du département ; ordonne, en outre, qu'elle soit déchargée de tous les frais et dépenses qu'elle a eus pendant son emprisonnement, séjour et retour, dont le montant sera payé par le caissier du tribunal, et que, par avancement sur les dommages et intérêts qu'elle est dans le cas de réclamer, il lui soit payé par ledit caissier la somme de cent livres pour pouvoir s'en retourner chez elle, lui réservant en outre tous ses droits et actions contre ledit Otto.

« Fait à Strasbourg, le sept nivôse de l'an deux de la République française une et indivisible. »

Et ont signé :

Mainoni, président ; Teterel et Wolff, juges ; Hodel, commissaire-greffier avec paragraphes collationnés ; Hodel, commis-greffier.



Le cimetière de Versailles

(d'après G. Ben Lévi)



‘ÉTAIT en 1788 ; ce jour-là le roi Louis XVI était d’une humeur charmante en partant de Versailles pour la chasse. Sa voiture roulait rapidement vers le rendez-vous, lorsqu’au détour d’une allée du bois qui avoisine Rocquencourt, une certaine confusion se mit parmi les gardes du corps de l’escorte, et la voiture royale s’arrêta brusquement. Louis XVI mit la tête à la portière et vit avec étonnement quatre vieillards à figures étrangères, ornées de longues barbes blanches, vêtus d’une grosse étoffe grise et portant sur l’épaule un brancard sur lequel reposait une bière d’un bois grossier, à peine recouverte par un drap mortuaire presque en lambeaux. Derrière le funèbre cortège marchaient deux jeunes gens pleurant à chaudes larmes et dont les vêtements étaient déchirés, en signe de deuil ; la marche était fermée par une douzaine d’individus de mise et de tournure bizarres, dont les traits étaient de type oriental. Ils marchaient gravement et d’un pas mesuré, en psalmodiant dans une langue étrangère, sur un air inconnu.

Cette apparition singulière troubla le roi. Son premier mouvement fut de se découvrir devant cette bière modeste et de faire dévotement

un signe de croix ; puis, se tournant vers M. de Besenval, qui se trouvait auprès de lui dans la voiture :

— Qu'est ceci ? lui dit-il.

Mais le capitaine des gardes, qui chevauchait à la portière et avait entendu la question du roi, s'approcha avec respect et dit :

— Pardonnez, Sire, le retard que ces malotrus viennent de faire éprouver à la voiture de Votre Majesté ; je viens de tancer vertement vos piqueurs pour n'avoir pas passé sur le ventre de ces Juifs.

— Comment ! des Juifs ! reprit le roi étonné.

— Oui, Sire, depuis quelques années déjà, une colonie de ces mécréants, venus du pays messin et de l'Alsace, a osé s'établir dans votre bonne ville de Versailles ; ils y trafiquent de matières d'or et d'argent, de vieux habits et d'objets de parfumerie.

— Mais que font-ils dans ce bois ?

— C'est ce que je viens de demander, et tout ce que j'ai compris dans leur jargon tudesque, c'est que, n'enterrant pas leurs morts dans le cimetière des chrétiens, et n'ayant pas le moyen d'avoir un champ de repos à eux à Versailles, ils sont obligés de porter leurs morts à Paris, où ils les enterrent dans le cimetière que les Juifs possèdent en la paroisse de Montrouge.

— Pauvres gens ! dit le roi d'un air pensif, cinq lieues à faire ainsi !...

À ce moment, sa voiture fut rapidement entraînée vers Saint-Germain, où la cour chassait ce jour-là, et le cortège funèbre s'en alla lentement du côté de Paris, plus occupé de son deuil que de la rencontre du roi de France. Vers le soir, le roi revenait à Versailles, et déjà le château de Louis XIV se dressait à l'horizon avec ses statues majestueuses, ses bassins mythologiques et ses apothéoses de marbre, lorsque la foule qui encombrait l'avenue, s'ouvrant devant le cortège royal, laissa apercevoir un cercueil richement orné, accompagné d'une procession nombreuse de prêtres.

— C'est, dit Besenval au roi, l'enterrement d'un riche marchand de drap de la rue de la Paroisse...

Le roi ne répondit rien, mais il garda, une fois rentré au château, un air préoccupé, que ni les douces paroles de la reine ni les caresses du jeune dauphin ne purent entièrement dissiper.

Toute la nuit, des songes funèbres agitèrent le sommeil du monarque et, dès son petit lever, il fit demander son ministre Malesherbes, auquel il raconta les pénibles réflexions qu'il avait faites la veille en assistant, comme conduit par la Providence, à deux

enterrements dont le contraste était si frappant ; puis il ajouta :

— Tous les Français ne sont-ils pas mes enfants, et faut-il que la religion poursuive une partie de mes sujets de ces tristes exclusions ?

C'est dans cette conversation qu'il fut, pour la première fois, question d'une enquête à faire sur les moyens d'améliorer la position des Juifs en France, et que le roi dit à son ministre ces belles paroles, que l'histoire a conservées :

— Monsieur de Malesherbes, vous vous êtes fait protestant, et moi je vous fais Juif.

Malesherbes, qui avait, en toutes circonstances, défendu, dans les conseils du roi, les droits de la justice et de l'humanité, remercia le roi, comme d'une faveur, de ce qu'il voulait bien l'associer au grand acte de réparation qu'il méditait en faveur des Juifs français. Comme il quittait le roi, Louis XVI le rappela et lui dit :

— À propos, monsieur de Malesherbes, écrivez, je vous prie, à l'intendant de la province qu'il ait à donner, sans délai, aux Juifs de notre bonne ville de Versailles, un coin de terre pour y enterrer leurs morts ; si la ville n'a pas de terrain libre, qu'il en prenne un dans notre propre domaine, et même au besoin dans notre parc royal...

Cet acte de magnificence s'est accompli, et quand les Israélites du monde entier visiteront ce beau château de Versailles, ils voudront y donner un pieux souvenir à Louis XVI et à son vertueux ministre Malesherbes, qui, les premiers, ont fait luire pour les fils d'Israël l'ère d'une égalité que l'Assemblée constituante de 1789, puis Louis-Philippe, ont rendue complète et définitive en France, d'où ce grand bienfait s'est répandu ou se répand dans tous les autres pays.



Cerfberr à Versailles

(d'après G. Ben Lévi)



ERFBERR, de Bischheim, était venu au château de Versailles pour solliciter le roi Louis XVI en faveur des Israélites d'Alsace ; il trouva l'antichambre remplie de courtisans, et il lui fallut attendre longtemps l'heure où il pourrait être admis auprès du roi. La journée s'avancait ; Cerfberr, voyant que son tour n'arrivait pas, se mit à dire la prière du Minhah, qu'il est prescrit aux Juifs de réciter avant la tombée de la nuit. Retiré dans un coin du salon, il disait sa prière dans un profond recueillement, tourné vers l'Orient, debout et les pieds joints, lorsque l'huissier de la chambre vint l'avertir que le roi était prêt à le recevoir. Mais, sans s'émouvoir de la colère de l'huissier ni des avertissements réitérés du chambellan qui était accouru pour dire que le roi attendait, Cerfberr acheva dévotement sa prière ; puis, admis devant le roi de France, il lui dit :

— Il n'y a qu'un monarque plus grand que Votre Majesté : c'est Dieu, et c'est auprès de lui que j'étais retenu.

Le roi, qui connaissait la piété de Cerfberr et qui savait qu'elle s'alliait chez lui à un profond patriotisme et à une grande élévation de sentiments, accueillit gracieusement et son excuse et son placet en

faveur des Juifs d'Alsace.



La Bible de Bône

(d'après E. Chabe)



A ville de Bône (Algérie) compte, parmi les monuments consacrés aux cultes, deux églises catholiques, une mosquée principale construite avec les débris d'anciens temples romains et une synagogue.

Cette synagogue célèbre, qui cependant ne se recommande ni par ses proportions ni par son architecture, doit toute sa renommée à une Bible miraculeuse qu'on y garde précieusement et avec respect, en raison des propriétés prodigieuses qu'on lui attribue. Or, voici ce que dit la légende à propos de l'origine de ce merveilleux trésor.

Il y a de longues années, un Maure de Bône était allé, suivant la coutume de ceux de sa religion, faire le pèlerinage de la Mecque et Médine, les deux « villes saintes », berceau et tombeau du Prophète. Après avoir accompli cet acte, d'ailleurs obligatoire pour tout fidèle musulman, au moins une fois en sa vie, notre homme s'occupa d'affaires de commerce. Enfin, s'étant déterminé à partir, il prit passage sur un navire qui faisait voile pour Alexandrie. Au nombre des voyageurs, se trouvait un Israélite, également natif de Bône, et qui revenait de Jérusalem, porteur d'une Bible que le grand rabbin lui avait donnée. Le Juif avait eu soin d'enfermer ce dépôt sacré dans un

coffret de cuivre.

Presque en vue du port, une violente tempête éclata ; le navire sombra et tout fut englouti. Un seul passager, échappant au naufrage, parvint à gagner la côte ; c'était le pèlerin maure. Quelque temps après, il revint à Bône, où il raconta son désastre, sans oublier la mort de l'Israélite, son compatriote.

On ne pensait déjà plus à cette aventure, lorsqu'un jour le Turc qui gardait le port de Bône, fumant solennellement sa pipe et regardant couler l'eau, crut apercevoir, flottant au loin, une forme indécise. Il s'approcha de la plage et découvrit un petit coffre qui cinglait merveilleusement vers la rive, où il semblait avoir hâte d'arriver. Avis de la chose fut immédiatement donné au Caïd (magistrat de la localité), qui prescrivit à ses chaouchs (bateliers) d'aller saisir l'objet dénoncé ; mais quand les bateliers s'approchèrent, le coffret vira de bord et regagna la haute mer. L'épreuve fut plusieurs fois tentée ; à chaque essai, même résultat. Les Turcs eurent beau s'obstiner, le coffret y mit le même entêtement.

La surprise était à son comble, lorsque le récit du pèlerin revint à la mémoire des assistants ; on pensa à l'Israélite, à la Bible dont il était porteur. On manda quelques Juifs, qui furent chargés de s'emparer du coffret fugitif et rebelle. Chose merveilleuse ! dès que ceux-ci eurent mis le pied sur une embarcation, le coffret se dirigea vers elle sans hésiter et vint se placer sous la main d'un rabbin, qui l'ouvrit avec cérémonie et en retira la sainte Bible de Jérusalem.

Le pèlerin maure qui avait fait le voyage en compagnie du malheureux détenteur du livre sacré fut tellement frappé de ce prodige qu'il fit bâtir, de ses propres deniers, une maison spéciale pour recevoir ce précieux dépôt.

C'est ainsi que fut fondée la synagogue de Bône, et, depuis ce miracle, on la tient en grand honneur, à tel point que des musulmans même y viennent faire leurs dévotions.



Lederherz

(d'après Berthold Auerbach)



ORSQUE j'étais pasteur à W..., nous voyions un certain colporteur paraître toutes les semaines et passer cinq jours dans le village, sans jamais s'y établir. Son lieu natal était à huit lieues de distance, et il arrivait régulièrement, dès le dimanche matin, parmi nous. Il avait marché pour cela toute la nuit, chargé d'un lourd ballot. C'était un Israélite nommé Herz ; tout le monde le connaissait sous le nom de « Lederherz ». Dans mon village, les paysans avaient l'habitude d'acheter de grands morceaux de cuir épais pour y faire tailler, quand ils en avaient besoin, des semelles chez le cordonnier. Lederherz fournissait cet approvisionnement dont il portait l'enseigne sur lui-même, car les coudes de sa redingote étaient garnis de morceaux de cuir taillés en forme de cœur (Lederherz veut dire : cœur de cuir).

J'étais depuis un an dans le village, et Lederherz n'avait pas encore essayé de faire une seule affaire avec moi. Cependant, il achetait à ma femme les plumes de nos oies, et elle avait fait aussi, de temps en temps, quelque échange d'objet avec lui. À cette occasion, elle me vantait souvent sa loyauté et sa sagacité et m'avait également raconté l'histoire de sa vie. Il était l'aîné de quatre frères et sœurs et avait,

comme il disait, négligé de se marier, car il avait dû songer à d'autres qu'il avait aidés, par son industrie, à fonder un foyer. Maintenant, disait-il, sa position était plus facile, car il n'avait plus qu'à faire vivre sa vieille mère, presque octogénaire.

Ce fut seulement dans le second hiver que je fis moi-même sa connaissance. Il pensait aux besoins de chacun et il m'apporta de grandes bottes fourrées que je possède encore à l'heure qu'il est. Il m'avait déclaré, avec un sourire intelligent et affectueux, que des bottes m'étaient indispensables lorsque, pendant la saison rigoureuse, je devais me rendre à ma deuxième église ou à des fermes éloignées pour visiter les malades. Il prit, ce jour-là, chez nous, une tasse de café (il n'acceptait pas d'autre nourriture), et je lui permis volontiers de se couvrir, pour la boire, de sa calotte de velours. Je lui payai de suite le prix de mon achat. Il dit que cela n'était pas si pressé ; mais un éclat singulier illumina ses grands yeux noirs, lorsque, en lui présentant l'argent, je lui citai en langue hébraïque les versets 14 et 15 du chapitre XXIV du Deutéronome :

— Vous ne retiendrez pas le salaire du nécessiteux et du pauvre, qu'il appartienne à vos frères ou aux étrangers habitant dans vos portes ; vous lui donnerez son salaire le même jour, le soleil ne doit pas se coucher sur cette dette.

Lederherz était d'une haute stature, bien charpentée ; mais on voyait qu'il se nourrissait mal. Pendant six jours de la semaine, en effet, il ne vivait presque que de café et de pommes de terre ; il s'accordait rarement un plat d'œufs ou de farine, qu'il préparait lui-même, dans sa vaisselle à lui, chez son hôte, le cordonnier Lipp. Il vivait avec celui-ci dans une intime amitié, qui, cependant, ne se manifestait guère que par des agaceries continuelles et des discussions religieuses. Le cordonnier Lipp était versé dans l'Écriture et cherchait à convertir son ami juif à sa croyance ; mais Lederherz lui résistait vaillamment, et sa réplique ordinaire était :

— Il y a au moins une chose que vous ne pouvez pas nous reprocher : jamais nous ne cherchons à faire désertir à quelqu'un sa religion.

C'était le dernier hiver de mon séjour à W... Nous avons eu pendant presque trois mois un froid rigoureux non interrompu ; Lederherz n'était pas venu depuis quinze jours au village ; on le regrettait généralement et on disait qu'il devait être bien malade, que peut-être il était mort. Lipp disait que, s'il ne venait pas cette semaine non plus, il ferait, lui, le voyage pour aller le voir. Mais, le premier dimanche après le jour de l'an, Lederherz arriva et se traîna péniblement avec son lourd ballot jusqu'à la maison de son hôte. Il dit,

en respirant avec peine :

— J'aurais dû rester à la maison, mais, Dieu soit loué, je suis auprès de toi, Lipp.

Lederherz paraissait encore plus abattu que de coutume, et il avait une large déchirure au côté gauche de sa redingote. Lipp savait que c'était là un signe de deuil ; Lederherz l'informa que sa mère était décédée ; ce malheur avait été la cause de sa longue absence.

— Et maintenant, ajouta-t-il, je suis moi-même gravement malade. C'est mon dernier voyage ; que la volonté de Dieu se fasse ! Si je dois mourir ailleurs que chez moi, je préfère que ce soit chez toi. Je crains de ne plus entendre demain chanter ton coq. Envoie tout de suite un messenger à mon village ; que mon frère et tous ceux qui le veulent et le peuvent viennent et soient auprès de moi quand je mourrai.

Le cordonnier chercha à dissiper sa crainte par des plaisanteries. Cependant il fit promptement tout ce qui pouvait être agréable à son ami pour le soulager. L'unique lit placé dans une chambre chaude, le lit à baldaquin appartenant à la grand-mère, lui fut cédé, et Lederherz ne tarda pas à être agité par le frisson de la fièvre. Heureusement le médecin arriva justement au village ; il visita le malade et, lorsque à son départ, Lipp l'interrogea avec inquiétude, il hocha la tête. Lipp devint pâle comme la mort ; mais, revenu auprès du malade, il fit semblant d'être tranquille et chercha à l'encourager.

— Je n'ai pas encore prié aujourd'hui, gémit le malade ; tu sais comment je m'attache les lanières sacrées ; aide-moi, je ne puis me remuer.

Lipp aida le malade à mettre les *tephillin* sur son bras gauche et à son front, et lui dit en souriant :

— Voilà qui est fait ; maintenant tu peux mieux conduire la voiture.

Le malade répondit d'une voix faible :

— Ne plaisante pas en ce moment, ne fais pas cela, tu commets un péché ; mais je ne t'en veux pas ; donne-moi la main, et je te prie de me pardonner, à moi aussi, tout ce que je t'ai jamais fait de mal, en actions ou en paroles, et si mon frère et les autres ne me trouvent plus en vie, dis-leur que je leur ai pardonné à tous... s'ils m'ont fait quelque mal, sciemment ou non... Qu'ils me pardonnent aussi !

Il murmura des prières à voix basse, puis comme égaré, il appela son frère et s'écria :

— Prends le livre de prières et récite-moi le *Chema* ! C'est le *Chema* que je veux entendre ! Le *Chema* !.

Lipp fut alarmé et prit peur parce que Lederherz criait de plus en plus fort :

— Pourquoi ne dis-tu rien ? Dis le *Chema* ! N'y a-t-il donc personne pour me rendre ce service ? Êtes-vous tous muets et aveugles ?

Lipp, plein d'angoisse, vint me trouver au presbytère et me raconta tout.

— Que veut-il donc dire avec son *Chema* ? demanda-t-il en tremblant. Je lui expliquai que cela signifiait : les versets 4 à 8 du chapitre VI du Deutéronome. Ces paroles contiennent la profession de foi des Israélites, et c'est avec ces paroles sur les lèvres qu'ils exhalaient pieusement leur dernier soupir.

— Que faire ? demanda Lipp.

— Faisons ce que nous pouvons, répondis-je. Je pris ma Bible hébraïque, je cherchai l'endroit voulu et accompagnai Lipp à sa maison. Lorsque j'entraï, le malade cria :

— Arrivez-vous ? Je suis prêt !

Alors je récitai en hébreu les paroles :

— Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu est un Dieu un. Et tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces...

Pendant que je lisais à haute voix ce passage en langue hébraïque, Lederherz me regardait, les yeux largement ouverts, avec ce regard singulièrement lumineux dont l'œil de l'homme ne peut resplendir qu'à l'heure de la mort. J'ignore s'il me reconnut, mais à peine eus-je prononcé les premiers mots qu'il les répéta d'une voix émouvante et, quand je m'arrêtai, il me fit signe de continuer. Je répétais alors la lecture sans interruption et, avec le mot Adonai (Dieu), il rendit son âme... Je lui fermai les yeux. Je crois n'avoir jamais été un serviteur plus fidèle de la Parole de Dieu ni mieux dans l'esprit de l'amour qu'au moment où moi, le pasteur chrétien, j'aidai un Israélite à faire sa prière à la dernière heure de sa vie.

Dans la nuit suivante, bien tard, arrivèrent un frère et une sœur du défunt, accompagnés de deux autres habitants de son village. Lipp leur raconta comment Lederherz était mort, et ils vinrent chez moi me remercier en pleurant amèrement. Quand, le lendemain, ils partirent, emportant les restes mortels de leur frère, j'accompagnai avec Lipp le défunt jusqu'aux limites de notre territoire communal. C'est un des souvenirs qui émeuvent le plus mon cœur.



Rabbi Woelfele de Zborasch

(d'après J.-L. Peretz)



ABBI Woelfele de Zborasch était un véritable *Tsaddik* entre les *Tsaddikim*. Un seul mouvement de son âme pendant sa prière était capable de transporter des montagnes. Voilà ce qui était connu de tout le monde en Pologne ; les chrétiens eux-mêmes n'en ignoraient rien. Il n'y avait qu'un seul homme qui ne connaissait pas Woelfele, et c'était Rabbi Woelfele lui-même. Il ne voulait pas connaître autre chose que l'étude sacrée et la prière, la prière faite en général pour les autres, rarement pour sa propre personne. Même pendant ses courts instants de loisir, c'est encore vers la sainte doctrine que se dirigeaient ses pensées. Cependant, il lui arrivait parfois de se sentir envahi par des idées profanes, c'est-à-dire qu'il devenait alors l'objet de ses propres méditations. Il ne pouvait s'expliquer ce miracle que des gens vinssent le trouver de tous les coins du monde pour s'informer de sa santé, pour lui demander conseil en toutes sortes d'affaires et pour obtenir son assistance par la prière. Pourquoi ce respect extraordinaire qu'on lui témoignait ? Il en arrivait à penser que tout cela ne pouvait être que l'effet d'une profonde erreur.

— Tous les enfants d'Israël sont également *Kedoschim*, saints, également aimés de Dieu. Pourquoi donc ont-ils de préférence jeté leurs regards sur moi ? D'où vient que toute cette foule afflue ici les jours de *sabbat* et de fête ? Le *sabbat* a partout la même sainteté et les fêtes aussi, même si on les célèbre dans une étable. Mais puisque ces gens viennent me trouver, il faut bien que je les reçoive avec de grands honneurs, que je partage avec eux le pain que Dieu nous a accordé pour que nous le rompions en paix et en joie avec notre prochain. Tout homme qui se sent engagé envers ses semblables est digne de vivre. Tout homme a une valeur aux yeux de Dieu ; en pourrait-il être autrement puisque l'homme est créé à l'image de son Créateur ?

C'est ainsi que méditait le Rabbi de Zborasch.

Quand deux parties adverses venaient lui soumettre un litige, Rabbi Wœlfele répondait, dans sa modestie :

— Que suis-je donc pour me permettre de me mêler des affaires de deux hommes aussi dignes que vous ? Vous savez aussi bien que moi que, pour les Juifs, la paix est le seul vase propre à recevoir toutes les bénédictions.

Un jour, il entendit sa femme se disputer avec sa servante, parce que celle-ci, sans la prévenir, avait pris un autre engagement.

— Tu ne t'en iras pas ! s'écriait avec emportement la femme du rabbin.

— Et moi je vous dis que je ne resterai pas chez vous, répondait d'un ton obstiné la servante ; allons devant le juge.

Et comme le rabbin voit que sa femme met ses vêtements de *sabbat* et s'apprête à aller au tribunal, il s'empresse d'en faire autant de son côté, afin de l'accompagner.

— Où vas-tu donc ? lui demande sa femme étonnée.

— Chez le juge, mon enfant, répond tranquillement Rabbi Wœlfele.

— Mais cette affaire ne te regarde pas, je n'ai pas besoin de ton aide, je saurai bien sans toi faire valoir mon droit.

— C'est vrai, mon enfant, tu t'y entends parfaitement, mais je ne suis pas aussi sûr que la servante puisse se défendre aussi bien que toi.

— Et que t'importe ? Tu ne songes pas, je suppose, à prendre son parti ?

— Pourquoi non ? répond Rabbi Wœlfele tout surpris. N'est-il pas dit au livre de Job (XXXI. 13-15) : « Ai-je méprisé le droit de mon

serviteur ou de ma servante, lorsqu'ils étaient en contestation avec moi ? Qu'ai-je à faire quand Dieu se lève ? Qu'ai-je à répondre quand il châtie ? Le même Dieu ne nous a-t-il pas tous créés ? »

Voici un autre trait du rabbin de Zborasch.

On était en plein hiver. Le froid était vif, et un vent glacial fouettait les visages. Arrive un messenger, envoyé par un marchand d'un village voisin pour inviter le Rabbi à venir veiller auprès d'un nouveau-né, qui, le lendemain, devait être reçu dans l'alliance d'Abraham. Rabbi Woelfele se réjouit beaucoup de cette nouvelle et, vers minuit, il monta dans sa voiture et partit sous la rafale pour aller saluer le nouveau rejeton de notre saint patriarche et monter auprès du berceau la garde d'honneur à laquelle on le conviait. Arrivé à destination, le Rabbi trouva tous les Juifs de l'endroit déjà rassemblés dans une chambre bien chauffée et bien éclairée. La table était soigneusement dressée, et c'est avec impatience que l'on attendait le maître vénéré. Mais Rabbi Woelfele venait à peine de s'asseoir et de se réchauffer un peu qu'il se leva et sortit. Personne ne s'en étonna : le Rabbi allait certainement revenir dans quelques instants. Mais les minutes et les quarts d'heure s'écoulaient, il y a plus d'une heure que le Rabbi est sorti et il ne revient pas. On commence alors à s'inquiéter sérieusement : à une heure si tardive, n'a-t-on pas à craindre les mauvais esprits ?... À cette seule pensée, tous les assistants sont saisis de frayeur. En toute hâte, ils se précipitent au dehors et ils cherchent le Rabbi, mais ils ne voient rien. La tempête soufflait avec rage et le froid les pénétrait jusqu'aux os. Ce mauvais temps ne faisait qu'accroître leurs angoisses. Que pouvait donc être devenu le cher Rabbi dans une pareille nuit ? Ils marchaient à tâtons dans les épaisses ténèbres en invoquant le nom sacré, quand, arrivés derrière le hangar de la maison, ils entendirent des pas. Ils s'approchent, ils appellent dans l'ombre, et Rabbi Woelfele leur répond tranquillement. À la lueur d'une allumette que le vent éteint aussitôt, ils aperçoivent le Rabbi tout grelottant de froid et la barbe couverte de glaçons.

— Qu'est-il arrivé, Rabbi ? demande le marchand. N'avez-vous pas été bien reçu dans ma maison ?

— Vous vous moquez, répond Rabbi Woelfele. Bien au contraire, votre accueil a pénétré mon cœur d'une douce chaleur. Mais je me suis souvenu tout à coup que j'avais laissé mon cocher exposé au froid et, pour éviter, Dieu l'en préserve, qu'il tombe malade, je suis sorti afin de l'envoyer à la cuisine pour qu'il se réchauffe un peu. Il n'est pas encore revenu.

On se rend alors à la cuisine, où l'on trouve le cocher profondément endormi à côté du fourneau. On veut le réveiller, mais

Rabbi Wœlfele s'y oppose :

— Comment, dit-il, peut-on songer à troubler le repos d'un homme créé à l'image de Dieu, le déranger dans son sommeil bien mérité après une journée de dur travail ?

C'est à ce moment-là que tous acquirent la conviction que Rabbi Wœlfele était le vrai *Tsaddik* et qu'il valait à lui seul plus que le monde tout entier. Bien entendu, le rabbin fut le seul à ne point se douter des réflexions qu'il avait inspirées.

Il tenait en telle estime l'origine de l'homme, qui n'est autre que la sainteté, qu'il était convaincu que même les pécheurs en Israël ne font pas le mal consciemment, mais innocemment, parce qu'ils ne connaissent pas encore cette véritable origine de l'être humain. Quand des gens de mauvaise réputation venaient le trouver, le priant de les aider à entrer sur le chemin de la pénitence, il leur disait :

— Quelle est donc la pénitence à laquelle vous songez ? Le seul fait de vouloir faire pénitence vous met sur la voie de la sainteté, et vous vous élevez ainsi moralement au-dessus de tous les Juifs qui n'ont pas besoin du repentir.

Un jour, un de ses disciples, poussé par la curiosité de voir un *Tsaddik* de grande réputation, se mit en route pour Lublin, où habitait cet homme de Dieu auprès de qui il se proposait de passer le *sabbat*. Quand le *Tsaddik* l'aperçut, il l'apostropha durement :

— Va-t'en, lui dit-il. Retourne à Zborasch. Le moindre des jours coupables de ton maître Rabbi Wœlfele est un jour de *sabbat*. Il n'y a qu'un seul péché que ce saint rabbin commette tous les jours : il ment !

— Comment oses-tu dire ? s'écria, tout stupéfait, le disciple.

— Il ment pourtant, c'est certain, car il dit dans sa prière journalière :

« Pardonne-nous, ô notre Père, car nous avons péché » [8].

Or, il n'a rien à se faire pardonner.



La pieuse veuve

(d'après J.-L. Peretz)



DANS mon pays natal, se trouvait autrefois un vieux cimetière entouré d'un grand mur de pierre. Il était situé en plein centre de la ville, et chaque fois que nous devions passer devant ce lieu de repos nous étions saisis de frayeur.

On racontait sur ce cimetière un grand nombre d'histoires lugubres, histoires dont nous riions, tout en y croyant un peu dans notre for intérieur : là étaient enterrées des personnes vertueuses dont on ne disait pas qu'elles étaient « mortes », mais qu'elles étaient « retournées vers Dieu ». On admettait généralement que ces bienheureux étaient les anges gardiens des fidèles vivants, et tous les ans on avait coutume de faire trois fois le tour du mur du cimetière au jour anniversaire de la destruction du Temple. On y allait aussi, en toute circonstance difficile, pour demander conseil aux trépassés et implorer leur assistance.

Dans notre ville vivait jadis une veuve très pieuse, qui n'avait pas d'enfants. Elle était si pauvre qu'elle manqua même un jour du nécessaire pour préparer les mets du *sabbat*. Les pots étaient tous vides

et le four n'était pas chauffé. Pour ne pas donner sa pauvreté en pâture aux mauvaises langues du voisinage, elle se mit à choquer les pots les uns contre les autres, à faire claquer la porte du fourneau, à clapoter dans l'eau, à hacher et à frapper, faisant un tel bruit que les passants devaient avoir l'impression que la veuve préparait un repas pour une quantité de pauvres gens. Car, malgré son extrême pauvreté, elle avait un renom de charité.

À la façon des gens pieux, elle acceptait sa pauvreté sans murmures et elle se prépara même à « recevoir le *sabbat* » d'un cœur joyeux.

Au crépuscule, au moment précis où elle était en train de dire la bénédiction des lumières, en l'honneur du *sabbat*, on frappa à la porte. La veuve ayant ouvert la porte, un pauvre homme entra, implorant d'elle un repas et un verre de vin pour faire la bénédiction du Quiddouche. La veuve avait trop bon cœur pour opposer un refus à un pauvre affamé : elle l'invita donc à entrer, avec quelques bonnes paroles.

— J'ai déjà demandé à tes voisines de m'offrir un repas, dit l'étranger, mais elles m'ont fermé la porte au nez. Elles prétendent que tu as fait de la cuisine toute la journée, que ton four ne s'est pas refroidi, que tu attends probablement beaucoup d'invités et que tu m'accueilleras certainement aussi.

La pieuse veuve, ne voulant pas désillusionner le pauvre homme, lui dit :

— C'est la vérité ; fais ta prière ; ensuite je te servirai le nécessaire pour fêter dignement le *sabbat*.

Puis, laissant le vieillard tout seul, et faisant semblant d'aller à sa cuisine, elle se rendit à la dérobée au cimetière, situé tout près de sa maison. Là, au « bon endroit », sous l'arcade de pierre qui portait une inscription sacrée, elle se mit à implorer les conseils des trépassés, ne sachant quoi dire à ce pauvre étranger venu chez elle dans l'espoir de participer aux réjouissances du *sabbat*. Elle pria longtemps et, réconfortée, pleine de confiance, elle rentra chez elle.

Son hôte, sa prière terminée, se promenait dans la chambre en chantant les beaux couplets traditionnels : *Chalom Aleïkhem*.

Après avoir répondu à son salut, elle lui présenta une jatte d'eau et une serviette, afin qu'il pût se laver les mains avant les bénédictions.

— Où est le vin du Quiddouche et où sont les deux pains qui doivent servir à la prière de Motsi ? dit l'étranger.

Alors, la femme, confuse, avoua son embarras et sa faute : ce

n'était que pour cacher sa pauvreté qu'elle avait induit ses voisines en erreur, en faisant claquer les portes du four pour leur faire croire qu'elle nageait dans l'abondance. Mais le vieillard fit semblant de ne pas ajouter foi à ses paroles. Il aspira profondément l'air et dit :

— Mais je sens une odeur de viande et d'autres mets ! Pourquoi mentir ? et pourquoi me refuser le repas, après m'avoir invité à dîner ? Veux-tu donc te moquer ainsi d'un pauvre homme et ne comprends-tu pas que tu te charges ainsi d'un bien grand péché ?

Alors la veuve s'avança vers le four pour faire voir à son invité que les pots étaient réellement vides ; mais quelle ne fut pas sa surprise, lorsque, soulevant les couvercles, elle trouva des mets qui bouillaient en exhalant une bonne odeur ! Successivement, elle retira du four les pains de *sabbat*, des poissons frits, de la viande rôtie, et d'autres mets encore. La brave femme fut si troublée, à la vue de ces choses miraculeuses, qu'elle s'évanouit. Lorsqu'elle revint à elle, l'étranger avait disparu.

On racontait des quantités d'histoires de ce genre au sujet du vieux cimetière. Un jour on conçut le projet de le démolir, parce que, disait-on, il gênait la circulation. Mais ceux qui se sentaient attachés à leurs morts et qui considéraient comme criminel de les troubler dans leur repos, s'opposèrent à ce projet. Où donc irait-on prier au jour anniversaire de la destruction du Temple ? Et ne serait-ce pas une profanation que de livrer au trafic journalier un endroit aussi sacré, témoin de tant de miracles ? Les gens intéressés à la démolition avaient adressé une requête motivée au conseil municipal, en déclarant que le droit des vivants devait prévaloir sur celui des morts, mais, malgré leurs instances, les trépassés ne furent point troublés dans leur repos, car, d'après la légende populaire, nombreux furent les prodiges qui détournèrent toujours du vieux cimetière les mains sacrilèges.



Le prestidigitateur

(d'après J. Fried)



Un jour, un prestidigitateur arriva dans une petite ville de Volhynie. Bien que cet événement se passât peu de temps avant Pâque, – époque où l'on a plus de soucis que de cheveux sur la tête – son arrivée fit sensation. Quel homme étrange, en effet, avec ses vêtements déchirés et sa tête coiffée d'un chapeau haut de forme défoncé ! Il avait un type juif bien prononcé, mais la barbe rasée. Jamais on ne le voyait manger, ni des mets permis, ni des mets défendus. Comprenez qui pourra !

Bientôt il fut l'objet de toutes les conversations.

— D'où vient-il ? De Paris !

— Où veut-il aller ? À Londres.

— Évidemment, il s'est égaré ici.

Ses allures étaient bizarres : si on s'approchait de lui, il disparaissait subitement, comme si la terre l'eût englouti, pour réapparaître un peu plus loin, de l'autre côté de la place du marché.

Au bout de quelques jours, il loua une salle pour y exhiber ses

tours d'adresse. Il fit des choses merveilleuses : aux yeux de tous les spectateurs, il avala des charbons ardents, comme s'il se fût agi de simples boulettes de farine ; il sortit de sa bouche des rubans de toutes couleurs, blancs, rouges, verts, et d'une longueur extraordinaire ; de ses bottes, il tira seize paires de dindons gros comme des ours et qui voltigèrent à travers la scène ; il trouva dans les semelles de ses chaussures une marmite pleine de ducats d'or ; il siffla, et quantité de pains de *sabbat* traversèrent la salle et se mirent à danser sous le plafond ; un deuxième coup de sifflet, et tout avait disparu : rubans, dindons, pains et ducats ; tout s'était envolé.

Parfaitement, disaient les assistants, on sait que le diable est aussi pour quelque chose dans ces affaires, et les magiciens d'Égypte étaient probablement capables de plus grands tours d'adresse encore. Mais comment se fait-il qu'il soit si pauvre ?

Lui qui enlève des ducats des semelles de ses chaussures, il ne peut même pas payer le loyer de son logis ; lui qui d'un coup de sifflet obtient plus de pains de *sabbat* que le plus grand boulanger n'en sort de son four, lui qui tire des dindons de ses bottes, il a une figure amaigrie et des yeux qui brillent comme ceux d'un affamé ; c'est là vraiment une cinquième question à poser pour le soir du Séder !

Laissons maintenant le prestidigitateur et rendons visite à 'Hayim Yoyne et à sa femme Riwke Beile. 'Hayim Yoyne faisait autrefois le commerce de bois et avait perdu toute sa fortune. Puis il était devenu comptable ; mais bientôt, il perdit aussi cette modeste situation. Depuis plusieurs mois, il vivait dans la misère, et la fête de Pâque approchait. Il n'avait plus rien à mettre en gage, car tout, depuis le premier candélabre jusqu'au dernier coussin y avait passé. Riwke voulait se faire aider par la communauté, mais 'Hayim Yoyne s'y refusa absolument. Il ne voulait pas avouer sa pauvreté ; il mettait sa confiance en Dieu, qui lui viendrait sûrement en aide. Riwke Beile, après avoir fouillé à plusieurs reprises tous les recoins, avait trouvé, comme par miracle, une vieille cuillère en argent, tout usée, que depuis longtemps elle croyait perdue. Mais 'Hayim Yoyne s'étant saisi de la précieuse trouvaille la vendit et versa le montant de la vente à la caisse de secours pour les pauvres pendant la fête de Pâque.

— Tout d'abord, dit-il, on doit penser aux pauvres.

Et Pâque approchait toujours ; on n'en était plus qu'à quelques jours. 'Hayim Yoyne attendit, plein de confiance, le secours divin, et Riwke Beile garda le silence. La femme doit obéissance à son mari.

Les jours s'écoulèrent. Riwke Beile ne pouvait plus dormir ; elle pleurait des nuits entières, mais silencieusement, pour que son mari ne l'entendit pas ; les journées étaient pires encore. Il fallait se garder des

voisins pour que ceux-ci ne remarquassent pas leur misère. Oh ! ces regards de curiosité et de pitié qui piquaient comme des aiguilles ! Et ces questions :

— Quand cuisez-vous vos Matsoth ? Avez-vous déjà confit des navets rouges ?

Et s'il s'agissait d'intimes :

— Que se passe-t-il donc chez vous, Riwke Beile ? Peut-être vous trouvez-vous dans la gêne ? Nous voulons vous prêter...

Et, rougissant jusqu'aux oreilles, Riwke Beile se voyait obligée de décliner ces offres de service, en inventant les prétextes les plus invraisemblables, car 'Hayim Yoyne ne voulait à aucun prix accepter un don de la main des hommes, et son épouse ne pouvait agir contre sa volonté.

Les voisins s'adressèrent alors au rabbin, en le priant de s'en mêler. Le rabbin les écouta, poussa un soupir, réfléchit et finalement leur répondit :

— 'Hayim Yoyne est un homme savant et pieux qui sait ce qu'il fait. Si sa confiance en Dieu est tellement ferme, eh bien ! elle est ferme.

Riwke Beile n'avait même pas de bougies pour la bénédiction d'inauguration de la fête. 'Hayim Yoyne rentra de la synagogue. Toutes les maisons rayonnaient dans l'éclat de la fête. Seule, la sienne était obscure et sombre, comme un homme triste parmi de gais convives de noce. Mais il ne désespérait pas. Dieu n'a qu'à vouloir, pensait-il, et j'aurai aussi ma fête ; et avec un gai *gut Yontev* (bonne fête) il pénétra dans sa chambre. Et il répéta encore :

— *Gut Yontev*, Riwke Beile !

À quoi Riwke Beile répond du fond d'un coin sombre, avec une voix mouillée de larmes :

— *Gut Yontev*, 'Hayim !

Et ses deux yeux luisaient comme deux charbons ardents. Il s'approche d'elle et lui dit :

— Riwke Beile, nous fêtons aujourd'hui la sortie d'Égypte ; il n'est pas permis, tu le comprends, d'être triste en ce jour. Et, au fond, il n'y a pas de raison de l'être. S'il n'a pas plu au bon Dieu que nous ayons notre Séder à nous, il faut bien que nous nous contentions du Séder d'un autre. Allons donc ailleurs. On nous laissera entrer dans n'importe quelle maison ; toutes les portes sont ouvertes. Ne dit-on pas ce soir :

— *Kol diKhfin yeyse veyekhoul* : quiconque a faim vienne et mange !
— Viens donc, mets ton fichu, et entrons chez le premier venu.

Et Riwke Beile se conforme, comme toujours, à la volonté de son mari. Elle fait un grand effort pour ne pas sangloter et s'enveloppe dans son fichu déchiré. Ils sont prêts à partir, mais la porte s'ouvre du dehors, et quelqu'un entre dans la chambre.

— *Gut Yontev*, dit le visiteur.

— Bonne fête, lui répondent les vieux, sans pouvoir le voir.

— J'aimerais bien être votre hôte à la table de Séder, dit l'étranger.

— Nous n'avons nous-mêmes pas de Séder, répond 'Hayim Yoyne.

— Cela ne fait rien, j'en ai apporté un.

— Faire le Séder dans l'obscurité ? dit Riwke Beile d'une voix étouffée, sans plus retenir ses sanglots.

— À quoi pensez-vous ? dit l'hôte ; la lumière va nous arriver.

Il fait un signe et voilà, en l'air au milieu de la chambre, deux candélabres en argent garnis de bougies allumées. La chambre s'éclaire. 'Hayim Yoyne et Riwke Beile reconnaissent alors le prestidigitateur : ils ne peuvent proférer un mot tant ils sont effrayés et étonnés. Ils se tiennent par la main et demeurent immobiles, la bouche et les yeux ouverts. Mais lui, s'adressant à une petite table dans un coin, dit :

— Viens, ma petite, couvre-toi et approche !

Et immédiatement une nappe, blanche comme la neige, tombe du plafond, recouvre la table, qui, se mettant en mouvement vient se placer juste au milieu de la chambre, sous les candélabres. Et ceux-ci à leur tour descendent et se placent sur la table.

— Il manque encore les divans, dit le prestidigitateur ; que les divans arrivent !

Et immédiatement trois chaises s'avancent, pour se placer sur les trois côtés de la table.

— Devenez plus larges, commande l'homme.

Et voilà que les chaises s'élargissent et se transforment en fauteuils.

— Soyez plus rembourrés !

Et immédiatement les fauteuils se recouvrent de velours rouge, en même temps que des coussins blancs tombent sur eux du plafond. Les divans sont prêts. Un plat de Séder, garni de tout le nécessaire, se place alors sur la table, puis des bouteilles remplies de vin rouge et des gobelets, et enfin des Matsoth et même des Haggadoth avec reliure

dorée. Rien ne manquait.

— Et avez-vous aussi de l'eau pour nous laver les mains ? demanda le prestidigitateur.

C'est alors seulement que les deux vieillards commencèrent à se remettre de leur étonnement. Et Riwke Beile, ayant recouvré la parole, demanda à voix basse à son mari ce qu'il pensait de tout cela. Mais 'Hayim Yoyné ne savait que répondre. Elle lui conseilla alors d'aller trouver le Rabbi pour le consulter à ce sujet. Mais, comme 'Hayim Yoyné ne voulait pas laisser sa femme seule avec le prestidigitateur, ils se mirent d'accord pour aller ensemble chez le rabbin, en laissant le prestidigitateur attendre seul avec son Séder.

Voici le sage conseil que donna le rabbin :

— Ce qui est produit, leur dit-il, par un charme impur, n'est pas réel, parce que tout charme n'est qu'illusion. Rentrez donc et regardez : Si les Matsoth se laissent briser, si le vin se laisse verser, si les divans peuvent être touchés, alors tout est bien, ce sont des dons du ciel et vous pouvez vous servir de tout.

Ainsi conseillés, les deux vieux rentrèrent, tout émus. En pénétrant dans leur chambre, ils constatèrent que le prestidigitateur avait disparu. Mais le Séder était toujours là. Et voici qu'ils purent toucher les divans, verser le vin et briser les Matsoth. Et alors seulement ils comprirent que c'était le prophète Élie qui était entré chez eux, et ils passèrent une joyeuse soirée de fête.



Le vrai bonheur

d'après J. Fried



E prophète Élie et son disciple, Elisée, parcouraient le pays d'Israël. De leurs paroles enflammées, ils fustigeaient les habitants tombés dans l'idolâtrie et ils exhortaient les cœurs indécis à rester fidèles au vrai Dieu.

Un jour qu'ils se trouvaient en pleine campagne, les deux serviteurs du Seigneur aperçurent un laboureur qui paraissait de fort mauvaise humeur. Il poussait devant lui ses bœufs en les frappant à coups de bâton et ne cessait de grommeler. Comme l'heure du déjeuner était proche, sa femme lui avait préparé son repas, et sa vieille mère, non moins empressée, lui avait apporté une cruche de vin. Le laboureur interrompit son travail ; il mangea et but ; mais ni la nourriture appétissante, ni le bon vin, ni les paroles aimables de sa femme et de sa mère ne parvinrent à dérider son front soucieux.

Élie, qui le considérait en silence, finit par l'interpeller :

— Ô homme, pourquoi donc es-tu de si mauvaise humeur ? Je vois que ce n'est ni la faim ni la soif qui te tourmentent. Tu as une compagne affectueuse et dévouée et tu as le bonheur de posséder

encore ta mère. N'as-tu pas là les meilleures raisons d'être content ? D'où vient donc que tu fais un si triste visage ?

— Et comment ne serais-je pas mécontent de mon sort, répondit le laboureur, moi qui suis forcé de marcher derrière mes bœufs du matin au soir et de gagner mon pain à la sueur de mon front ? D'autres habitent de somptueux palais ; ils sont étendus tout le jour dans de moelleux coussins ; ils vivent au milieu de délices sans nombre. Ah ! maudit soit le jour où nos premiers parents, par leur désobéissance, ont causé ma misère ! En effet, s'ils n'avaient pas mangé du fruit défendu, nous serions encore au paradis terrestre. Nous n'aurions pas besoin de travailler pour vivre. Notre existence s'écoulerait au sein de la félicité. Si j'avais été à la place d'Adam, Ève aurait pu me tenter tant qu'elle aurait voulu, j'aurais fait la sourde oreille de peur de troubler mon bonheur.

— Et moi, dit la femme, approuvant son mari, je ne me serais pas laissé séduire par le serpent. J'aurais su résister à toutes les tentations, fussent-elles présentées avec les plus mielleuses paroles. Oui, ce n'est que trop vrai, Adam et Ève ont causé le malheur de toute l'humanité.

— Vous parlez tous deux comme des ignorants, dit à son tour la vieille mère. Vous auriez sûrement agi comme nos premiers parents. Vous n'auriez pas su résister davantage à la tentation. Car, sachez que l'homme est faible, qu'il trouve un attrait dans le mal, si bien qu'il n'en est pas un seul sur terre qui fasse toujours ce qui est bien et ne pêche jamais. Il ne nous sied pas de critiquer les mauvaises actions des autres, alors que nous eussions été capables de les commettre également, si nous avions été à leur place.

Élie, qui avait écouté en silence ce dialogue, dit à la vieille mère :

— On voit bien que durant ta longue vie tu as acquis une grande expérience des choses humaines. En vérité, tu viens de faire preuve de la plus belle des qualités en jugeant avec indulgence les faiblesses du prochain. Quant à vous, continua-t-il, en s'adressant au laboureur et à sa femme, vous aurez bientôt l'occasion de prouver si vraiment vous êtes capables de résister à la tentation.

Il dit, et s'éloigna vivement avec son disciple.

Il y eut un long silence, après quoi la mère du laboureur prit de nouveau la parole :

— L'homme qui vient de nous parler n'était pas un simple mortel. Il s'exprimait comme un être supérieur.

À quoi le laboureur répondit, sur un ton ironique :

— C'est parce qu'il t'a adressé des paroles flatteuses que ton

imagination fait de cet étranger un être extraordinaire. J'ai eu bien tort de ne pas lui donner une bonne correction. De quel droit, je te le demande, se mêle-t-il de nous juger en maître ? Je n'ai nul besoin de ses leçons !

— Calme-toi, mon fils, reprit la mère. L'étranger n'avait sûrement pas de mauvaises intentions à ton égard. Celui-là est notre véritable ami qui nous fait connaître nos fautes.

Mais le laboureur, grommelant toujours, reprit son travail en frappant ses pauvres bœufs de plus belle, tandis que les deux femmes se préparaient à rentrer à la maison.

La charrue avait à peine tracé la moitié d'un sillon qu'elle s'arrêta, et le laboureur aperçut dans la motte de terre soulevée un coffret de fer. Intrigué, il se baissa pour considérer sa trouvaille et remarqua que le couvercle du coffret portait une inscription. Il souleva l'objet, et quelle ne fut pas sa surprise en découvrant un second coffret, puis un troisième ! Alors, il rappela les deux femmes et leur montra sa découverte. Non sans peine, il parvint à déchiffrer l'inscription du premier coffret :

Celui qui m'ouvrira deviendra riche.

— Ne te l'avais-je pas dit ! s'écria la vieille mère. Cet étranger qui vient de nous quitter était un envoyé de Dieu. Il est venu pour nous combler de richesses. Ouvre le coffret et tu y trouveras sûrement un trésor !

Le laboureur n'hésita pas et il fit sauter le couvercle.

— Tu l'as dit, s'écria-t-il joyeusement, c'est un trésor que le Ciel nous envoie. Regardez les belles pièces d'argent luisantes ! Nous voilà riches. Pour ce qui est de cet étranger, je ne crois pas du tout que ce soit lui qui nous ait fait ce cadeau, car il n'avait pas l'air d'être bien fortuné. Il n'y a là qu'un heureux hasard, pas autre chose. À présent, je sais ce que je vais faire : je me construirai une belle petite maison et j'achèterai un esclave qui fera tout mon travail et je mènerai désormais une existence exempte de soucis.

— Et moi, dit la femme, je m'achèterai de belles robes et je veux un autre esclave pour tous les travaux domestiques.

— Voyons maintenant ce que contient le deuxième coffret, reprit le laboureur.

Or, le deuxième coffret était encore plus lourd que le premier et il portait cette inscription :

Si l'or peut te rendre heureux, ouvre-moi.

— Quelle question ! s'écria le laboureur. Comme s'il y avait un

doute possible ! Plus on est riche et plus on est heureux.

— Ô mon fils, interrompit la vieille mère, voilà qui n'est pas du tout prouvé. Est-ce que la santé n'est pas un trésor plus précieux que tout l'or du monde ? Et à quoi bon de plus grandes richesses si nous n'avons pas le contentement du cœur ?

Mais l'homme ne répondit rien. Impatient, il ouvrit le deuxième coffret.

Quand il eut rejeté le couvercle, peu s'en fallut que de joie il ne perdît la raison. Il se mit à danser autour du coffret, qui était rempli de pièces d'or étincelant au soleil. Sa femme, à cette vue, se livra de son côté à des transports d'allégresse. Seule la mère, effrayée de la conduite déraisonnable de ses enfants, demeurait tranquille, à l'écart. Elle chercha à calmer cette exaltation immense et n'y parvint qu'avec peine.

Enfin, le laboureur, le visage en *feu*, s'écria :

— Que disais-je, il n'y a qu'un instant ? Une belle maison ? Non, c'est un palais que je ferai bâtir, un palais digne d'un roi, dallé de marbre, avec des murs recouverts de bois de cèdre. Je ne sortirai plus que richement vêtu, dans une superbe voiture précédée de cinquante coureurs.

— Et moi, dit la femme, je veux être vêtue comme une princesse de la cour. J'aurai aux doigts les bagues les plus précieuses et sur la tête un diadème d'or avec de magnifiques diamants.

— Mes enfants, mes enfants, dit la mère, le Tout-Puissant vous a gratifiés d'un immense trésor que vous n'avez pas mérité. Vous voilà au nombre des plus riches habitants du pays. Mais je vous entends parler comme si vous vouliez être seuls à profiter de cette fortune. Ne pouvez-vous songer un peu aux pauvres et aux déshérités ?

Mais le laboureur et sa femme n'accordaient aucune attention à ces paroles. Ils ne voyaient que les pièces d'or qu'ils palpaient fiévreusement. Enfin, l'homme s'écria :

— Maintenant, à un troisième coffret !

Il s'attaqua aussitôt au couvercle, mais celui-ci résista davantage.

— Sûrement, dit le laboureur, ce coffret-là ne peut contenir que des perles et des diamants. Nous voilà plus riches que le roi. Et pourquoi ne serais-je pas roi moi-même ? Une couronne brillera sur mon front. On verra des peuples plier les genoux devant moi et des nuées d'esclaves exécuteront, au moindre signe, mes volontés...

— Me laisseras-tu placer un mot ? interrompit la femme. Il n'y a place que pour toi. Tu n'es qu'un égoïste. La moitié de ces richesses ne

m'appartient-elle pas, et ne suis-je pas libre de l'employer à ma guise ? De ces perles, je veux les plus belles pour parer mon cou et mes bras et de ces diamants, je prendrai les plus gros pour me confectionner un splendide diadème. J'aurai des robes telles que la reine elle-même n'en a jamais porté. J'éclipserai par la splendeur de mes toilettes toutes les princesses de la terre.

Tandis que la femme se grisait ainsi de ses paroles, le laboureur, qui cherchait en vain à ouvrir le couvercle de la cassette, finit par déchiffrer. l'inscription qu'il portait.

— Tais-toi, folle que tu es, dit-il tout à coup à sa femme. De tout ce que tu imagines là, rien sans doute ne se réalisera. Sais-tu ce que je lis sur ce couvercle ?

Qui m'ouvre perd ce qu'il possède.

» Je ne serai pas assez insensé pour risquer par curiosité l'or et l'argent que nous possédons et dont nous pouvons bien nous contenter. Je crois que le plus sage sera d'enterrer de nouveau ce coffret et qu'il n'en soit plus question. »

— Insensé ? mais tu l'es déjà, dit la femme, en ne cherchant pas à savoir ce qui est contenu là dedans. Un méchant esprit, envieux de notre bonheur, a tout simplement voulu nous frustrer des immenses trésors qui, certainement, se trouvent dans ce coffret. S'il est vide, nous en serons pour notre peine, voilà tout. Que parles-tu de perdre ce que nous possédons avec les deux autres ? Il n'y a personne aux alentours, et si quelqu'un passait et s'avisait de toucher à nos richesses, je l'abattrais aussitôt sans pitié avec ta hache.

Cependant, le laboureur hésitait encore. À plusieurs reprises, il fit mine de vouloir enfouir de nouveau le coffret dans le sol. Mais sa femme insista tellement, employant tour à tour les prières et les menaces, qu'il se décida à faire sauter le couvercle, malgré les avertissements de sa vieille mère, qui le conjurait de se contenter du contenu des deux autres coffres. Les deux époux durent unir leurs efforts pour en venir à leurs fins. Le couvercle ne céda qu'après maintes tentatives.

Il céda, et le ciel, de bleu et serein qu'il était, devint tout chargé de nuages. Un violent orage éclata soudain ; la terre trembla, et le laboureur et sa femme, saisis de frayeur, tombèrent évanouis.

Quand ils revinrent à eux, les deux premiers coffrets avec tous leurs trésors avaient disparu, et du troisième s'élevait une fumée épaisse dans laquelle, sous les regards consternés des deux époux, se dessinaient de gigantesques formes humaines. C'étaient Adam et Ève, vêtus de leurs tuniques de peaux, qui se tenaient là, debout devant

eux.

— Vous avez mal subi votre épreuve, dit une voix. Gardez-vous désormais de juger les autres avant de vous être trouvés dans la même situation. Il vous est arrivé exactement ce qui est arrivé à vos premiers parents au paradis terrestre. Vous avez succombé à la tentation.

Puis les deux formes géantes disparurent, et tout s'évanouit avec elles. Il ne resta plus sous les yeux du laboureur et des deux femmes, terrifiés, que le coffret vide gisant sur une motte de terre.

Ce fut la vieille mère qui bien vite revint à elle. Elle saisit affectueusement les mains de ses enfants et leur dit :

— Ne vous affligez donc point au sujet de ces richesses qui vous sont arrivées d'une façon si inattendue et qui ont disparu de même. Cessez de croire que la richesse est l'unique source du bonheur. Celui-là seul est vraiment heureux qui sait se contenter de ce qu'il possède.

Un an après, le prophète Élie et son disciple Élisée traversèrent les mêmes campagnes. Et voici le spectacle qui s'offrit à leurs yeux. Ils virent de nouveau la femme du laboureur et sa vieille mère apporter le déjeuner. Mais elles avaient avec elles un autre fardeau encore, un petit enfant qu'elles contemplaient avec amour.

Le laboureur prit l'enfant dans ses bras et couvrit de baisers le petit visage. Puis il s'assit et se délecta de la bonne nourriture qui lui avait été apportée. Son repas terminé, il fit à haute voix sa prière d'action de grâces, remerciant Dieu de tout le bonheur qui lui était accordé.

Alors Élie s'approcha de lui :

— Eh quoi ! lui dit-il, tu travailles à la sueur de ton front du matin au soir et néanmoins tu me fais l'effet d'être content de ton sort. Tu possèdes sans doute une honnête fortune ?

— Je te reconnais fort bien, homme de Dieu, répondit le laboureur. Pourquoi m'interroges-tu ? Tu sais bien que nous ne possédons pas de richesses. Mais, Dieu soit béni, mes yeux se sont ouverts. Nous savons désormais que le vrai bonheur ne réside pas dans la possession de grands trésors mais dans le contentement intérieur. Oui, nous sommes heureux. Nous avons un toit qui nous abrite et un champ qui suffit largement pour nous nourrir. En outre, Dieu nous a procuré un bonheur qui surpasse tous les autres : il nous a donné un petit enfant qui nous est plus précieux que tout l'argent, l'or et les perles fines.

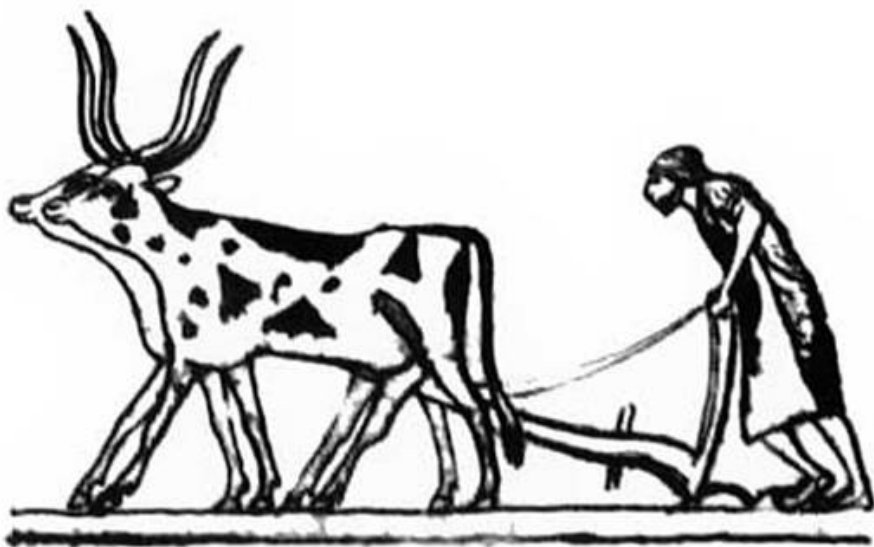
— Oui, ajouta la femme du laboureur en embrassant tendrement son enfant, nous sommes heureux.

Et la vieille mère dit à son tour, d'une voix tremblante d'émotion :

— Je puis maintenant mourir tranquille puisqu'il m'a été donné de

voir mes enfants goûter un tel bonheur.

Satisfait d'avoir pu ramener sur le bon chemin ces deux créatures de Dieu, Élie, étendant sa main, les bénit, puis il s'éloigna avec son disciple Élisée.



[1] Par Satan, il faut entendre non pas un personnage réel, mais une personnification du mauvais penchant qui pousse l'homme à mal faire.

[2] Il n'existe en réalité ni démons ni chef des démons. Ce sont là de pures fictions, grâce auxquelles le conte qu'on va lire met en évidence la piété et la sagesse du roi Salomon.

[3] Cette coutume existe encore effectivement dans un des temples de Prague, sans qu'on en connaisse une autre raison que cette pittoresque légende.

[4] Vieille famille alsacienne qui a donné à la France de nombreux et distingués serviteurs dans l'administration, l'armée, la science.

[5] Mayer, Samuel, Salomon (*reb Salmé*), Abraham, Reisel ou Roessel (héroïne du récit) et Jeannette.

[6] Le séminaire de cette ville était alors devenu une prison.

[7] Ancienne orthographe de Sée.

[8] Sixième bénédiction du Shemonè Esrè.